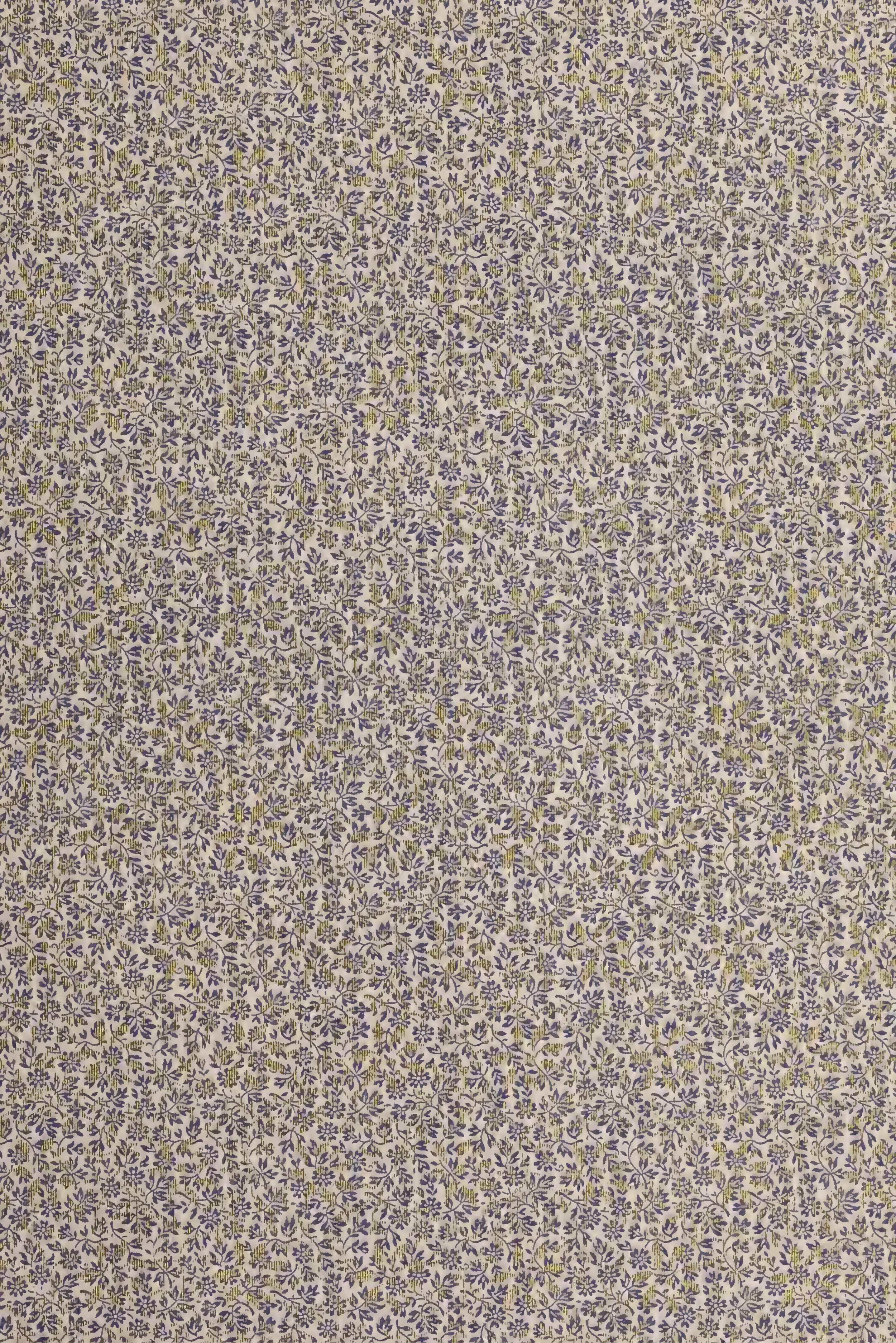


NEC TEMPORE NEC FATO

James McDonald



LES

# LETTRES ET LES ARTS

---

## REVUE ILLUSTRÉE

---

MARS 1886



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745 BROADWAY

# LIVRAISON DU 1er MARS 1886



## ILLUSTRATIONS

DE MM. MEISSONIER — SAINT-ELME GAUTIER — ALBERT AUBLET
PAUL BAUDRY — CLAUDIUS POPELIN
ÉMILE LÉVY — TOULMOUCHE — FERNAND CALMETTES
DAGNAN-BOUVERET

LES

# LETTRES ET LES ARTS

LES

# LETTRES ET LES ARTS

## REVUE ILLUSTRÉE

MARS 1886



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745 BROADWAY

# FIGURE ÉTRANGE

## I



E goût le plus vif de la jeune Mme d'Orly et elle en avait de toute sorte, les uns gracieux, les autres saugrenus, tous assez puérils, aucun de très criminel, bien qu'à en croire la rumeur mondaine les galantes incartades de son mari eussent presque justifié des représailles, — le goût le plus vif de Mme d'Orly était alors pour le japonisme ; goût partagé par nombre de femmes élégantes en cette époque de bibelots ; mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le Japon chez soi sous sa forme vraiment exquise. Laques, ivoires, porcelaines, tout cela devient d'une vulgarité déplorable depuis le délire de l'exportation. Ce n'est guère que dans de royales collections ou dans les galeries de quelques amateurs privilégiés que l'on trouve l'équivalent des raretés rarissimes qui ornaient, qui ornent encore le salon japonais de Mme d'Orly. Tout y est une fête pour les yeux en vertu de cette science profonde des

lois de la couleur qui fait le grand mérite d'un art d'ailleurs discutable : les panneaux revêtus de paysages bizarres se détachent harmonieusement sur fond d'or mat, les broderies de Kioto, ingénieusement employées, les bronzes à cire perdue d'une patine incomparable, les spécimens variés de la céramique, les *kakemono :* aquarelles, gouaches, dessins à l'encre de Chine, choisis entre ceux que la Riutshikuaï nous envoie comme une protestation contre tant de médiocres produits industriels, et, sur des plateaux enrichis d'incrustations précieuses, tout ce que l'imagination peut rêver d'éventails, de *netskès,* d'émaux, de statuettes, de boîtes laquées et ciselées. Sauf certains divans dont les qualités moelleuses essentiellement parisiennes se dérobent sous les *foukousas,* les carrés de soie, négligemment jetés, très peu de meubles : rien que l'étagère à tablettes et à tiroirs qui rappelle l'architecture du temple, des supports, des cabinets anciens, puis un énorme trophée décoratif où figurent, avec les sabres qui ont peut-être servi à quelque fonctionnaire disgracié pour s'ouvrir le ventre proprement, plusieurs masques aux physionomies expressives, mystérieuses ou terribles. Jamais Mme d'Orly n'est tombée dans l'erreur qui conduit, sous prétexte de commodité pratique, à rapprocher des objets originaux certaines imitations européennes.

Elle est artiste, la petite Mme d'Orly, et son savoir a pour complice la prodigalité d'un mari qui prend plaisir à satisfaire toutes ses fantaisies. Les bonnes amies de la jeune femme prétendent que c'est une manière d'expiation bien facile pourvu qu'on soit millionnaire. A les en croire, chacune des merveilles qui vont enrichir le Japon (Mme d'Orly décerne ce nom modeste à son hôtel), coûte cher à la pauvre petite. Quand par exemple son magnifique époux lui apporta cet inappréciable paravent qui retrace les scènes de la légende nationale, il commençait sa liaison avec la belle Fly du Cirque, et l'apparition de ce fameux service d'Imali, plus mince que la porcelaine coulée de Sèvres, où le lys bleu, le bégonia, le rosier du Japon fleurissent la surface laiteuse et translucide, coïncida de la manière la plus amusante, au gré des envieuses, avec la conquête d'une diva de petit théâtre dont la vertu provocante n'attendait pour capituler que l'offre d'un chalet somptueusement rustique dans le parc



des Princes. Après tout M. d'Orly, l'une des étoiles fixes de la Bourse, était assez riche pour donner en même temps à sa maîtresse une villa digne d'elle et à sa femme des tasses à thé célèbres dans tout Paris. Ceux qui le connaissaient mal, voyaient même dans ce partage un vague réveil de la conscience; mais ce superflu, la conscience, ne tenait en réalité aucune place dans l'organisation du jeune financier. Ayant de l'argent, de l'esprit et de nombreux parasites qu'il appelait ses amis, il eût trouvé que rien ne manquait à sa félicité parfaite qui impliquait une tranquillité d'âme absolue, si l'abus des truffes et de quelques autres bonnes choses ne lui eût procuré depuis peu ce genre de mélancolie passagère dont la source est dans l'estomac.

C'était par équité naturelle et inconsciemment d'ailleurs, qu'il avait contracté l'habitude de faire une folie pour sa femme à la suite de chacune des fredaines extra-conjugales que d'aventure elle aurait pu apprendre. N'adorait-il pas la gentille créature qui portait si gracieusement son nom? Elle lui était chère au même titre que Miss Fly et que Rosa Pommier, puisqu'autant que ces dames elle était à la mode, lorgnée comme elles au théâtre, citée comme elles dans les journaux. Bref, grâce au système de semi-équilibre adopté par ce mari léger que beaucoup de gens nommaient un mari modèle, le salon de M^me^ d'Orly aurait pu rivaliser avec ces cavernes d'Aladdin où les Bing et les Cernuschi accumulent les dépouilles de l'extrême Orient. Un jour il n'y manqua plus rien; au coin de la cheminée qui était une anomalie dans cet intérieur où la couleur locale n'eût permis qu'un brasier portatif sans flamme, près d'un de ces jolis feux clairs propices à la causerie, les habitués des cinq heures de M^me^ d'Orly virent correctement assis, son chapeau à la main, un Japonais en chair et en os, un Japonais authentique, moins japonais d'ailleurs dans une redingote noire que n'était japonaise la maîtresse de la maison elle-même. M^me^ d'Orly portait en effet, ce jour-là, sous prétexte de robe de chambre, un *kimono* de soie à ramages légèrement retouché par le grand couturier; elle se complaisait dans ces adaptations qui n'allaient pas mal à ses traits spirituellement chiffonnés, à sa sveltesse toute juvénile.

Des *kansashi* à tête de verre piquées dans une brune chevelure, dont l'opulence invraisemblable et pourtant naturelle se prêtait aux arrangements les plus compliqués, son pied mignon posé sur les chenets, un écran brodé à la main, elle était étrange et charmante; on rêvait devant elle à l'empire du Soleil-Levant, comme on rêve de la Turquie devant les sultanes de Vanloo.

Le Japonais européanisé qui lui faisait pendant au coin du feu, n'avait rien de séduisant en revanche. S'il existe, même au Japon, de jolies Japonaises, il n'y a nulle part de beaux Japonais; celui-ci, d'une taille exiguë, d'une pâleur jaune et imberbe, les pommettes saillantes, le nez petit, les yeux entr'ouverts et tirés au coin, ressemblait à toute l'espèce, et ne différait d'ailleurs d'un parisien du meilleur monde que par une politesse supérieure, mais singulièrement froide et compassée. Cette gravité aidant, il eut été difficile de deviner son âge. Était-ce un vieil enfant ou un jeune vieillard? Quoi qu'il en fût sa laideur était à première vue indiscutable. N'importe, M^me^ d'Orly paraissait enchantée; elle n'avait de coquetteries que pour son exotique. M. Coumataro Takasima fut présenté à chaque nouveau venu comme un personnage. Sa conversation était, disait-elle, des plus intéressantes, et elle désirait que ses amis l'aidassent à lui rendre agréable le séjour de Paris. Aux avances de chacun, M. Coumataro Takasima opposa une extrême réserve en s'inclinant avec componction; du charme de ses discours, nul ne découvrit grand chose, car il ne laissa pas tomber vingt paroles d'une voix lente et douce, sonore et traînante à la fois. Il parlait bien le français néanmoins, mais évidemment les questions l'ennuyaient; il y répondait d'un air glacial comme à des impertinences et peut-être en effet avait-il sur la civilité d'autres idées que les nôtres.

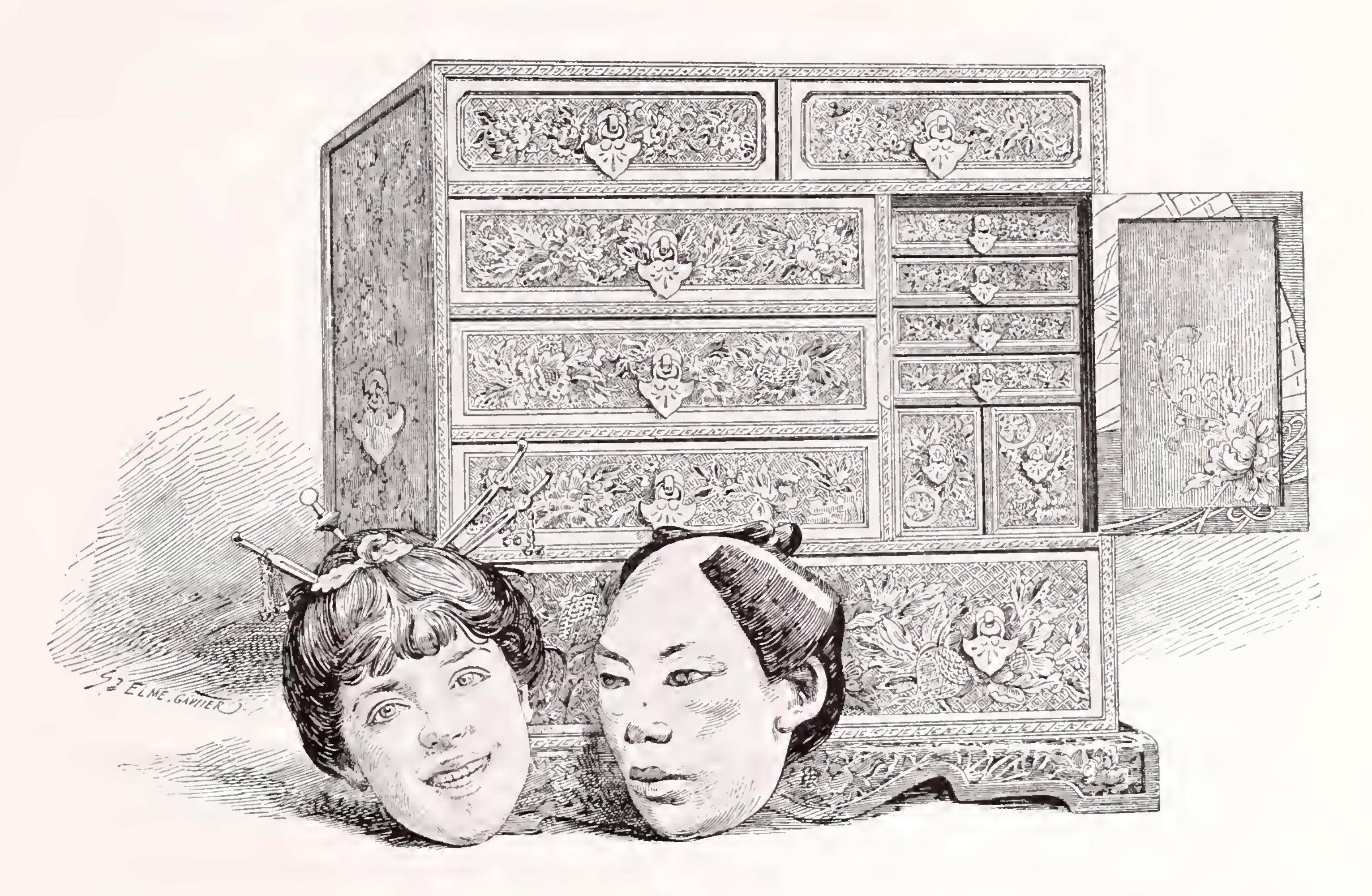
Quelqu'un lui ayant demandé si les salons de son pays ressemblaient vraiment à celui où il se trouvait, il répondit : — Beaucoup moins confortables, sauf quand ils imitent ceux de Paris.

M^me^ d'Orly elle-même, insistant pour savoir si elle était une Japonaise *réussie*, Takasima déclara que pour être parfaite il fallait se raser les sourcils et laquer ses dents en noir.

— Quelle horreur!

Là-dessus elle se récria, en montrant ce qu'elle pouvait de trente-deux perles, tandis que les madrigaux voltigeaient alentour sur le sacrilège que ce serait de gâter un si éblouissant sourire.

— Nos femmes pensent comme vous, reprit avec calme Takasima, dès que



les clameurs se furent apaisées, aussi l'ancienne coutume tend-elle à disparaître. Madame l'a deviné... Elle sait tout ce qui nous concerne mieux que nous-mêmes.

— Dites, n'est-il pas aimable? chuchota M^me^ d'Orly à l'oreille de la baronne Schenk.

— Je le soupçonne de se moquer de nous, répliqua celle-ci sur le même ton.

Et, de fait, il y avait peut-être un pétillement de raillerie au fond de cette fente étroite qui représentait l'œil du Japonais, d'ailleurs imperturbable.

Une jolie anglaise rousse le toisa d'un air de mépris écrasant lorsqu'il mêla d'eau bouillante le thé qu'on lui offrait pour le rendre léger et fade

à « soulever le cœur », murmura-t-elle. Il se montra mieux élevé en dissimulant son dégoût lorsque cette esthète vaporeuse sabla successivement deux verres de Xérès. Chaque pays a ses préjugés comme ses cérémonies. Certes sur le chapitre des cérémonies, Takasima n'ignorait rien; il se confondit, avant de prendre congé, en saluts que quelques gommeux, habitués à rapprocher leurs talons avec un hochement de tête pour tout salamalec, trouvèrent obséquieux, mais que Mme d'Orly déclara pleins de grâce.

Décidément elle était coiffée de son Japonais. A peine fut-il dehors qu'elle se mit à faire l'éloge des manières et de l'esprit du jeune Takasima, en jetant au commandant de Breth, qui s'était permis de dire : — Où diable avez-vous pêché ce magot ? — un coup d'œil fait pour avertir le brillant officier qu'il perdait des points dans une partie depuis quelque temps engagée entre eux.

Takasima comptait, expliqua-t-elle, parmi ces étudiants d'avenir que leur gouvernement envoie en France et en Angleterre, pour pénétrer à fond les sciences de l'Occident. Celui-ci se destinait à l'École polytechnique et voulait passer ensuite par l'École d'artillerie de Fontainebleau avant de suivre au Japon la carrière des armes.

Le commandant de Breth, qui était jadis sorti de Saint-Cyr dans les dragons, haussa les épaules :

— Les résultats seront jolis! Que lui et ses pareils s'assimilent tant bien que mal quelques bribes de nos connaissances, je l'admets encore, mais intelligents tout de bon, mais capables d'embrasser un certain ensemble, allons donc!.. Ils ne sont bons qu'aux minuties de leur art...

— Dont vous ne direz pas de mal ici, j'espère, interrompit Mme d'Orly d'un ton agressif.

— Le ciel m'en garde, quoique vous soyez disposée à m'accorder, n'est-ce pas, qu'il est limité, très limité?

— Pauvreté d'imagination extraordinaire...

Ces mots tombèrent des lèvres d'un peintre de genre à la mode, contre lequel Mme d'Orly tourna aussitôt ses jolies griffes.

— Avec cela que vous êtes autre chose que des Japonais, messieurs! Les

procédés!.. Vous ne connaissez que les procédés... Eh bien! sur ce chapitre-là, ils sont plus forts que vous.

— Permettez!.. nous ne nous emprisonnons pas dans des conventions... nous nous préoccupons d'être...

— Réalistes... Ils le sont aussi.

— Et ce n'est pas de cela que je leur ferai compliment, interrompit cette Philaminte de la Chaussée d'Antin, M^me^ Servière. Vos Japonais sont incapables d'aspirations élevées, leurs artistes ne sont que des artisans habiles qui reproduisent à satiété les mêmes modèles; leurs poètes, s'ils en ont, ne doivent pas s'élever plus que les Chinois dont ils procèdent, au-dessus du terre à terre de la vie commune, et dans le domaine des sciences, je doute qu'il entre chez eux beaucoup de largeur et de solidité.

— Parbleu! s'écria M. de Breth, de vils copistes, voilà ce qu'ils sont, des singes qui viennent apprendre quelques grimaces à notre école et qui portent ce bagage intellectuel avec la même désinvolture qu'ils mettent à porter les habits dont nos tailleurs les affublent.

— Gontran, viens donc défendre notre ami, s'écria M^me^ d'Orly, interpellant un grand garçon mince et blond qui, du seuil de la serre, avait écouté, narquois, les dernières paroles du commandant.

Gontran Delton, le frère de M^me^ d'Orly, frais émoulu du baccalauréat, n'aurait eu d'autre ambition que de gagner des grades au plus vite dans l'escadron mondain qui, quelque nom nouveau qu'on lui donne restera toujours celui des petits crevés, si son père n'y avait mis bon ordre. Fort ignorant pour sa part, mais doué d'une activité, d'un bon sens, d'un esprit d'organisation qui lui avaient permis, quelques chances heureuses y aidant, d'acquérir très vite une colossale fortune, cet industriel, fils de ses œuvres, M. Delton, ne cessait de répéter au futur inutile, chez lequel il ne reconnaissait ni sa volonté, ni son tempérament de fer : — Fais ce que tu voudras, morbleu, mais sois ingénieur.

Du reste il ne pouvait empêcher que l'on ne gâtât ce gentil garçon. Gontran, externe au lycée, n'avait jamais songé en classe qu'à tel ou tel amusement qui l'attendait le soir dans la maison paternelle où le tourbillon

des plaisirs ne s'arrêtait guère, sa mère et sa sœur étant folles à l'égal l'une de l'autre et ses esclaves toutes deux. Il arrivait chaque matin au collège en fredonnant des airs d'opéra ou d'opérette ; il cachait entre les feuillets de ses auteurs latins le programme des prochaines courses avec le tableau des paris. Sa santé délicate lui assurait des congés toutes les fois que quelque chose de gai flottait dans l'air. Une facilité prodigieuse lui avait permis cependant d'atteindre sans trop de retard, malgré ce régime, la fin des études proprement dites, le baccalauréat; il est vrai qu'une mère encore charmante et une sœur irrésistible s'étaient chargées de préparer à l'indulgence ses examinateurs. Et maintenant, plus distrait, plus flâneur que jamais, Gontran se laissait pousser vers de nouveaux diplômes par un certain professeur renommé pour la culture en serre chaude dont il avait le monopole et à laquelle ne résistait pas la paresse même invétérée. Oh ! si M^me^ Delton avait été maîtresse de décider de son sort, comme le pauvre cher enfant aurait eu vite la bride sur le cou, mais que faire contre un père impitoyable qui garde sur la question du travail les préjugés des petites gens ?..

C'était chez son professeur, M. Pigeonnet, que Gontran avait rencontré Takasima et qu'il s'était lié avec lui, malgré l'extrême réserve de cet original uniquement préoccupé d'apprendre : — Un vrai fils pour papa, disait-il. Grand dommage que nous ne puissions changer de peau ! — Et il se regardait dans la glace avec un sourire de fatuité.

Le petit frère, ayant fini de baiser les mains des belles dames et de distribuer les bonjours à la ronde comme il le faisait depuis l'âge de six ans avec un goût croissant pour les câlineries féminines qui, prodiguées jadis à Baby, n'étaient pas refusées maintenant à Chérubin, le petit frère, blotti contre les fourrures de la jolie anglaise rousse, vint au secours de sa sœur contre M. de Breth. Dans son mauvais jargon de collège : — Takasima, déclara-t-il, est le plus fort de notre boîte.

— Ce qui ne veut pas dire beaucoup si les autres te ressemblent, fainéant, riposta son oncle Sosthène Delton, le député bonapartiste, en lui tirant l'oreille.

— Il y en a qui travaillent mieux que moi, pauvres diables, et qui ne vont pas encore à la cheville de Takasima, répliqua sans se fâcher le jeune Gontran qui, sur ce chapitre, n'avait point d'amour-propre, qui eut même été honteux de passer pour bon élève « devant des femmes. » Ma foi, je comprends que celui-là se donne de la peine, il en sera payé d'un coup; aussitôt rentré chez lui, il bondira au premier rang.

— A merveille! les épaulettes de Soulouque! dit M. de Breth en haussant les épaules.

— Oh! les Japonais ne sont pas des nègres; ils ont à peu près tout ce que nous nous vantons de posséder, sauf le suffrage universel qu'ils pensent établir un de ces jours; ils ont une école centrale, une école de droit, une école militaire, une école de médecine européenne, tout cela créé en douze ans.

— Avec des professeurs étrangers...

— Sans doute, en attendant que les professeurs indigènes reviennent d'Europe armés de toutes pièces.

— Laissez donc! interrompit M[me] Servière, ils me font l'effet des chardonnerets qui apprennent à puiser de l'eau sans savoir seulement pourquoi ils en puisent. Ces barbares jetés dans notre civilisation auront beau se frotter d'un vernis à la surface, il leur manquera toujours l'essentiel, une culture haute et profonde à la fois dont les racines soient en eux-mêmes. Qu'ils mordent aux sciences exactes, peut-être, mais je défie bien que l'on fasse éclore en eux le goût des lettres, l'intelligence de l'histoire, le sentiment du beau, tout ce qui est notre apanage à nous autres...

Elle eut continué longtemps, le propre de M[me] Servière étant de parler d'abondance une fois lancée, à la façon d'un livre ennuyeux, mais bien écrit.

Gontran lui coupa sans respect la parole :

— Joliment raffinés, les barbares, joliment malins! Savez-vous, madame, ce qu'a répondu Takasima à quelqu'un qui le taquinait là-dessus chez Pigeonnet? Il s'agissait d'un fait historique du temps de Louis XIV que personne n'ignore et qui lui était complètement inconnu cependant. Eh bien! mon Japonais s'est tiré d'embarras par une question toute simple : — Pourriez-vous me citer, monsieur, les dynasties chinoises depuis la dynastie Hia, que vous placez, je

crois, 2207 ans avant notre ère? Je vous fais grâce de tous les premiers souverains descendants des dieux qui ont pourtant inventé la construction, l'agriculture, les arts et métiers, l'écriture, la médecine et beaucoup d'autres choses dont vous avez profité depuis. — Takasima là-dessus a eu les gens d'esprit pour lui.

— Très bien! dit la baronne Schenk; mais d'où sort-il ce Japonais? Est-il seulement de bonne famille?

Là-dessus tout le monde réprima une envie de rire, car on sait au juste à quelle date remonte la baronnie israélite du banquier Schenk.

— Soyez tranquille, madame, ses ancêtres ont eu de temps immémorial le droit de porter deux sabres et son oncle a été ministre, mais vous ne vous figurez pas combien les Japonais sont devenus démocrates depuis leur révolution. Un de nos condisciples, le cancre le plus accompli, un sot dont Pigeonnet lui-même désespère, fils d'ailleurs du marquis de Lescar, voulait absolument savoir, avant de lui accorder son estime, auquel de nos titres européens pouvait correspondre celui de samourai. Takasima l'a regardé d'un air surpris : — « Je croyais, a-t-il dit, les Français fort au-dessus de ces bagatelles. Chez nous un étranger, comte ou duc, n'imposerait qu'à la condition d'être plus instruit que le grand nombre. » — Attrape, ajouta Gontran, qui tenait de son père un seul trait : l'antipathie de l'aristocratie d'argent contre l'aristocratie de naissance.

La baronne pinça les lèvres comme si elle eut ressenti personnellement l'outrage infligé au faubourg Saint-Germain : — Que vous disais-je, chère amie, reprit-elle en s'adressant à M^me^ d'Orly, cette face jaune ne vient ici que pour se moquer de nous.

— Mon ami vient pour voir ma sœur qui admire son pays, ce qui apparemment le touche, dit Gontran avec vivacité. Je savais qu'il serait compris et choyé quand je l'ai amené à Linette.

Linette, Lina... M. d'Orly avait fait du prénom un peu bourgeois de sa femme, Caroline, ce joli diminutif, de même qu'il avait transformé pour sa part Ferdinand Dorly en Fernand d'Orly (apostrophe), qui produit un meilleur effet sur les cartes.

— Pauvre Takasima! dit la jeune femme. Sa place est ici naturellement. Il complète ma collection, et, on aura beau dire, je l'adore.

— Prenez garde, madame, de placer mal vos préférences, s'écria M. de Breth avec un sourire contraint. Les Japonais peuvent être bien faits et spirituels, — si vous l'exigez, — mais de tous les êtres ce sont les plus dégradés moralement, les plus vicieux. J'ai entendu raconter par des officiers de marine...

Il se pencha confidentiellement à l'oreille de la baronne Schenk qui aimait les histoires salées.

— Bah! il serait si pervers ce petit bonhomme! s'écria M<sup>me</sup> d'Orly d'un ton où il entrait plus de curiosité que d'indignation.

La baronne se cachait le visage derrière son mouchoir en guise d'éventail.

— Mon cher ami, dit M. de Breth au maître de la maison en lui serrant la main lorsqu'il rentra un peu avant dîner comme c'était son habitude, — votre femme nous a fait d'étranges aveux : elle adore un Japonais.

— Takasima?

— Vous le connaissez?...

— Oh! il est déjà venu ici assez souvent le soir, à l'heure où ses études le laissent libre. Lina lui accorde ce privilège.

— A merveille, si vous n'y voyez pas d'inconvénients...

— Aucun, cher ami, et vous?...

M<sup>me</sup> d'Orly se renversa dans son fauteuil en éclatant de rire. La mine vexée de l'un, l'air goguenard de l'autre l'amusaient.

— Bientôt, pensa-t-elle, ce malheureux commandant sera jaloux de Bob, si cela continue.

Bob était un terrier d'espèce microscopique, endormi pour le moment aux pieds de sa maîtresse dans une corbeille dorée garnie de satin rose où il luisait comme un morceau de charbon.

## II

Non pas que M<sup>me</sup> d'Orly dédaignât le commandant de Breth. Les assiduités de cet élégant officier lui plaisaient au contraire et elle ne les avait peut-être

que trop encouragées. Un adorateur de cette trempe était pour flatter l'amour propre d'une femme. Il se recommandait par sa tournure superbe, le ton et l'usage du monde, le savoir-faire intrépide qu'il apportait dans toutes les aventures de guerre et d'amour. Son nom revenait à chaque ligne du *Sport* : un cheval de son écurie avait gagné tel prix, lui-même avait couru tel *steeple-chase;* M. de Breth cueillait des lauriers chaque printemps au concours hippique où il était fort honorable de se promener à son bras prêté d'ordinaire à des duchesses, et les états de service du soldat étaient aussi éclatants pour le moins que ceux de l'écuyer.

Aux yeux de la petite M^me^ d'Orly qui avait vu autour d'elle tous les hommes mettre leur honneur à gagner de l'argent, le commandant de Breth représentait la gloire militaire, les prouesses athlétiques, un type viril qui ne manquait pas de prestige. Il avait fort adroitement inculqué au jeune Gontran le goût du cheval. Grâce à la présence de son petit frère, M^me^ d'Orly, en amazone, pouvait se laisser accompagner au Bois le matin par M. de Breth et triompher sous cette escorte que n'eût obtenue aucune de ses amies, la *clientèle* du commandant étant exclusivement aristocratique. Ces promenades à trois passaient pour innocentes ; d'autres manèges l'étaient moins peut-être : on faisait à la même heure les mêmes visites, on se rejoignait le soir dans le monde où M^me^ d'Orly allait souvent seule, son mari ayant horreur de la bonne compagnie et en outre de nombreux rendez-vous d'affaires, nocturnes parfois. La jeune femme ne se faisait aucun scrupule de dire à son fidèle sigisbée devant ce mari qui ne trouvait jamais le temps de lui donner le bras : — Venez donc me prendre demain, vous que ne réclame pas la Bourse. — Il s'agissait par exemple d'une de ces expositions qui se multiplient à Paris comme pour favoriser le *flirt.* On allait admirer ensemble les pastels ou les aquarelles dans tel local élégant où la lumière bien ménagée fait valoir les tableaux et les jolies femmes; puis s'assurer devant tous les représentants les plus parfaits de la race canine, rassemblés pour un concours sur la terrasse des Tuileries, que Bob était décidément unique; puis à une vente de charité, puis essayer un habit de cheval chez Redfern. Et le mardi au Théâtre-Français, dans une baignoire, le comman-


R Goubie

dant occupait la place toujours vacante de M. d'Orly, médiocre amateur de prose classique, d'alexandrins encore moins. Sans doute ce n'étaient là que de menues faveurs, mais M. de Breth s'entendait en stratégie et la stratégie, appuyée sur l'expérience, enseigne qu'une ville assiégée est une ville prise, qu'une jolie femme, délaissée d'un côté, attaquée de l'autre capitule tôt ou tard, pourvu que l'assiégeant persiste. Il comptait donc dans l'avenir sur de sérieux avantages, quoique Lina eût, de fait, sous sa légèreté, un fond de scrupules dont elle-même ne soupçonnait pas la force. N'importe; son mari, la laissant seule de plus en plus, serait à la longue un puissant auxiliaire.

L'auxiliaire toutefois n'était pas aveugle. Très fort lui-même au jeu qui le menaçait, il s'apercevait avec inquiétude des progrès de M. de Breth. Sans doute il trouvait bon que l'on fit dans une certaine mesure la cour à sa femme, mais l'idée du ridicule lui eut été désagréable. Comment une Parisienne, qui avait carte blanche pour ses dépenses et toute la liberté possible, pouvait-elle être parfois mécontente, nerveuse, ennuyée, presque triste, sujette aux crises que les maris redoutent? M. d'Orly ne s'expliquait pas ce phénomène, mais il le constatait. Lina, si gâtée qu'elle fût, avait besoin d'être distraite d'une mélancolique chimère, qui depuis peu assombrissait son front. Le commandant ne pouvait sans inconvénient demeurer seul chargé de ce soin. Il eut fallu quelque chose d'imprévu, un joujou nouveau. Or le joujou s'offrit de lui-même. Il ne ressemblait à aucun autre et s'appelait Takasima.

## III

Pendant les mois qui suivirent on le vit toujours à la même place sur un pliant près du feu, ne faisant pas grand bruit, mais jouant néanmoins le rôle de tiers incommode, plus qu'incommode au gré de M. de Breth, qui n'avait plus son heure réservée entre chien et loup. Peut-être M^me^ d'Orly, alarmée d'une cour trop pressante, s'était-elle arrangée pour qu'il en fût ainsi. A son insu sans doute Takasima la protégeait.

— Ce personnage muet vous amuse ? demandait avec rage à la jeune femme l'amoureux tenu en échec.

Elle répondait malicieusement :

— Mais il n'est pas muet du tout dans le tête à tête !

Et en effet elle savait faire causer Takasima. Devant le monde, celui-ci se bornait à écouter de toutes ses oreilles ; il paraissait être au spectacle et pensait évidemment avec une certaine stupeur : — Voilà donc les gens spirituels du pays le plus civilisé qui existe ! — Mais une fois seul avec Mme d'Orly, sans prendre jamais l'initiative, il se laissait feuilleter comme un livre inédit.

La jeune femme commençait avec lui ce qu'elle appelait « le voyage autour de ma chambre », l'amenant, à propos de chaque petit meuble, de chaque objet d'étagère, de la moindre boîte, à expliquer le Japon. Il était suffisamment disert sur les arts et l'industrie, sur l'architecture et la peinture, la porcelaine et les laques ; il l'aidait même à chercher au piano des cacophonies qui là-bas tiennent lieu de musique. Quand elle l'interrogeait sur les mœurs il devenait plus méfiant, même un peu menteur au besoin, son unique souci étant de donner du Japon la meilleure opinion possible et de prouver d'abord que ce pays, parvenu d'un coup au suprême progrès, différait fort peu de l'Europe dont il avait déjà toutes les institutions ; mais s'agissait-il de lui-même, de son histoire particulière, de son for intérieur, Takasima se montrait étrangement réservé, ce qui désolait Mme d'Orly. Curieuse de sa nature, elle tournait et retournait sans cesse sous toutes ses faces le célèbre : — « Comment peut-on être Persan ? » — Comment peut-on être Japonais ? demandait-elle de mille manières.

Un jour qu'elle pressait Takasima de lui dire ce qui l'avait le plus étonné en Europe, il convint que c'était de voir les gens s'embrasser, le baiser étant une manifestation de tendresse inconnue au Japon.

Mme d'Orly ouvrit de grands yeux : — Bah ?.. s'écria-t-elle. — Toute sorte de questions indiscrètes se pressaient sur ses lèvres ; elle les retint prudemment, puis avec un élan de pitié soudaine :

— Votre mère ne vous a jamais embrassé, pauvre petit ?

— Jamais.

Sa mère, il l'avait à peine connue; lui et son frère étaient restés orphelins, sans autres parents qu'un oncle dans la maison duquel ils avaient été élevés; le frère était mort de consomption depuis, en Angleterre. Takasima mentionnait ce fait accompli fort tranquillement, l'œil sec, en ajoutant d'un air d'indifférence que lui-même avait la poitrine malade, que c'était l'effet des climats étrangers.

Il fallut pour qu'il en dit aussi long, des circonstances toutes particulières; d'ordinaire il semblait trouver fort inconvenant que l'on parlât de soi et, en continuant à fouiller son passé, M^me^ d'Orly n'obtint plus qu'une description détaillée du palais de son oncle à Tokio et surtout de la maison des champs où il avait grandi, une maison riante, entourée de vérandahs et presque sans murailles, la couverture étant supportée par des piliers à châssis mobiles qui permettent de vivre en plein air pour ainsi dire, de découvrir tous les aspects d'un jardin féerique qui, avec ses arbres et ses plantes tourmentées, transformés par l'art de l'horticulteur, ses allées garnies de dalles en porcelaine, ses ponts légers jetés sur des canaux, devait ressembler à un paysage d'écran.

M^me^ d'Orly conçut une envie folle de copier ce jardin en petit dans sa serre. Elle en vint à bout, grâce aux indications de Takasima qui se prêta avec une imperturbable gravité à ce jeu d'enfant. Les plantes qui pouvaient aider à l'illusion furent choisies avec soin; un trompe-l'œil peint reproduisant un coin de campagne au printemps, des cerisiers en fleur sur le ciel bleu, se laissa entrevoir derrière les lianes grimpantes et les branches de bambou. Des grues empaillées avaient l'air de guetter les poissons rouges, logés à ras de gazon dans un bassin de la grandeur d'une cuvette. C'était hideux. M. de Breth eut le tort de le dire sans ménagement et tomba en disgrâce pour cela, M^me^ d'Orly n'aimant à être ni contredite ni taquinée.

Sa prédilection pour ce magot, comme le commandant continuait à nommer Takasima, ne faisait qu'augmenter. Il y avait une bonne raison pour cela; outre le plaisir d'être excentrique en se montrant partout avec un Japonais, M^me^ d'Orly subissait de plus en plus un sentiment toujours très fort dans le cœur féminin le plus frivole : la pitié.

Un jour son frère lui avait dit : — Tu sais pourquoi ce pauvre Takasima est toujours à tes ordres ?.. C'est qu'il ne travaille plus, les médecins le lui ont défendu pour un temps. Même ils le condamnent tout à fait s'il reste ici.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Mme d'Orly sincèrement émue, que le malheureux parte donc bien vite !



— Il ne partira pas quoi qu'il arrive. Sans le dire, car jamais il ne donne ses raisons, Takasima pense que la destinée règle toutes choses et que nous n'avons nul pouvoir contre elle. Jusqu'à la fin, il poursuivra son but qui est de devenir chez lui un homme utile, un personnage de grand renom. Après tout il aime autant mourir que d'échouer.

— C'est-à-dire que ce garçon est un héros !

— Les Japonais ont du courage et un certain mépris de la vie. Surtout ne lui parle pas de sa santé ; il déteste tous les genres d'indiscrétion ; mais occupe-toi de lui ; il s'ennuie, ne pouvant rien faire ; ceux de ses compatriotes qu'il a l'habitude de voir sont absorbés par leurs études et moi, quoique j'aie de l'amitié pour lui, je ne peux pourtant pas me constituer garde-malade. Je te le recommande.

Le lendemain était le premier jour de l'an : le commandant de Breth fit son entrée en même temps que Takasima qu'il toisa du haut de ses cinq pieds neuf pouces, comme un lévrier majestueux toiserait un carlin mal venu.

Celui-là s'était fait précéder d'un coffret rempli chez Boissier, celui-ci apportait un petit vase de vieux satzuma où s'épanouissait un chrysanthème, la

fleur nationale du Japon. Les deux objets se trouvèrent par hasard côte à côte sur la table déjà surchargée de présents variés et Mme d'Orly tomba en extase devant le coloris et la délicatesse des dessins qui s'enlevaient sur ce fond truité, ventre de biche, célèbre au siècle dernier, aujourd'hui introuvable. Elle ne tarissait pas sur la beauté, sur la rareté de cet échantillon, elle s'en faisait raconter l'histoire. Le chrysanthème aussi avait une légende qu'elle voulut connaître. Takasima se perdit dans l'énumération des innombrables variétés de cette fleur que l'on cultive au Japon et dont quelques-unes sont perfectionnées au point de ne plus offrir aucune apparence naturelle. Le donateur du coffret enrageait cependant; à peine avait-il été remercié ; on ne regardait même pas son cadeau riche et prétentieux, d'un goût militaire, comme le dit plus tard Mme d'Orly, en se moquant un peu.

Fatigué à la fin d'entendre les éloges décernés par chacun des nouveaux arrivants, qu'il fût connaisseur ou simplement poli, au vieux satzuma, le succès du jour, M. Breth ne pouvant mettre en pièces cet impertinent petit pot et celui qui l'offrait, leur céda la place d'un air dépité, tandis que Mme d'Orly disait à Takasima d'un ton affectueux, très différent de son amabilité ordinaire, une amabilité de surface : — Je sais qu'à présent vous avez des loisirs,... j'espère bien en profiter, vous voir plus souvent encore.

Le Japonais s'inclina sans répondre et sans paraître se douter que cette invitation fût particulièrement flatteuse ; mais depuis lors on dût presque renoncer à rencontrer seule Mme d'Orly ; ce rival de Bob la suivait comme son ombre.

Cependant Takasima, par un entêtement bizarre, n'acceptait pas de dîner chez elle. Sans doute le menu des repas européens ne le tentait guère ou bien il était trop souffrant pour avoir grand appétit. A en croire Mme d'Orly, renseignée par son frère, le pauvre garçon ne vivait que de riz et de thé.

— Comme les jolies femmes vivent de feuilles de roses, interrompit un jour à table le commandant qui était bonne fourchette. Il doit aimer le poisson cru, les sangsues de rocher et soyez sûre que, dans son pays, le drôle arrose de

*saki* des orgies qu'il ne vous raconte pas. C'est l'ivresse habituelle qui les rabougrit tous.

Décidément le commandant faisait fausse route. Mme d'Orly le trouva brutal et répondit d'une voix presque tremblante : — Il faut être bien dur pour s'acharner ainsi à un malade. Ne remarquez-vous pas comme il maigrit ? Et sa toux sèche me déchire le cœur. Elle me fait penser à celle de ce ouistiti, si drôle et si triste, que j'ai eu avant Bob et qui est mort phthisique en adressant sa petite plainte, une espèce de chanson désolée, au rayon de soleil qui venait caresser sa cage, à ce soleil trop rare, le seul ami qu'il eût à Paris.

— Comme vous devenez sentimentale ! Il ne manquait plus à votre protégé que d'être poitrinaire. Ainsi cette fleur jaune va se faner ? La belle perte ma foi !

Il essaya ce soir-là de parler d'autre chose, même de reprendre la conversation à un point très délicat où elle était restée naguère suspendue. Silencieuse, elle se laissa baiser la main longuement, à plusieurs reprises. Son regard vague et attendri permettait de tout espérer ; mais, sortant de sa rêverie, tandis qu'il lui rappelait avec vivacité une demi-promesse :

— Oui, certainement, murmura-t-elle, le pauvre Takasima ressemble à mon malheureux petit ouistiti… Exilé comme lui… et il n'a pas de mère…

Elle pensait en même temps qu'elle n'avait pas d'enfant.

M. de Breth étouffa entre ses dents une exclamation irritée et fut huit jours sans reparaître.

## IV

Pendant ces huit jours, Mme d'Orly commença l'étude du japonais, bien que Takasima l'eût avertie que c'était une langue fort difficile. Ne fallait-il pas saisir au cheveu l'occasion qui se présentait d'essayer ce qu'aucune femme du monde n'avait encore fait avant elle ? Cette envie lui vint à propos de noms propres. Takasima lui ayant dit par hasard que les



prénoms au Japon avaient ordinairement un sens, elle demanda ce que signifiait le sien, Coumataro, et il se vit forcé de lui expliquer que, généralement, les prénoms d'hommes du peuple correspondaient seuls à des noms d'animaux, mais que dans ce cas particulier, *Couma,* ours, rappelait une aventure de chasse préhistorique, glorieuse pour ses ancêtres. Coumataro signifiait *l'aîné des ours,* et Takasima aussi avait un sens, les noms de famille étant composés d'ordinaire d'un substantif et d'un adjectif ; Takasima pouvait se traduire *île haute.*

— Couma, ours, Takasima, île haute, voilà une langue admirable, s'écria M^me^ d'Orly après M. Jourdain.

Depuis lors elle l'appela familièrement « son petit ours » en exigeant qu'il lui donnât aussi un nom japonais. Après s'y être respectueusement refusé, il choisit Youki, neige, qui convenait bien à la blancheur de sa peau, mais en ajoutant que les prénoms étaient peu usités au Japon quand il s'agissait des dames, qu'on appelait simplement celles-ci Obassan, madame la vieille, par déférence, fussent-elles très jeunes.

— De sorte que vous m'appelez Obassan dans votre cœur, s'écria M^me^ d'Orly en éclatant de rire. Je suis pour vous une vieille !

Avec sa finesse ordinaire, Takasima répondit qu'il se bornait à faire précéder son nom du son O qui indique le respect, qu'elle était pour lui O-Lina-San, M^me^ Lina ou, puisqu'elle le préférait, O-Youki-San.

Mais M^me^ d'Orly déclara que O-Lina-San lui paraissait d'une *japonance* supérieure, absolument exquise, qu'elle voulait être O-Lina-San toute sa vie, qu'elle était décidément naturalisée japonaise et qu'elle allait l'annoncer à tout le monde. Du reste, elle n'alla pas beaucoup plus loin dans le vocabulaire, quoiqu'elle fût capable d'une certaine application, étant de ces Parisiennes réputées frivoles, qui trouvent le temps d'assister entre deux visites à un cours du Collège de France ou de la Sorbonne, de lire la *Revue des Deux Mondes,* enfin de s'intéresser plus que bien des hommes au mouvement intellectuel de leur époque.

Il lui resta, des leçons de Takasima, quelques phrases toutes construites et contenues dans un mot, quelques interjections, des inflexions de voix drôles

dont elle se servit pour jeter, disait-elle, de la poudre aux yeux de ses amies et faire crever d'envie Mme Servière, qui s'en tenait aux langues mortes.

Ce fut au cours de ces leçons peu sérieuses, mais qui resserraient l'intimité entre le maître et l'élève, que Takasima, entrant un matin, sa grammaire sous le bras, trouva Mme d'Orly tout en larmes. Elle s'essuya brusquement les yeux et il affecta de ne rien voir, souriant toujours de son sourire ambigu qu'il était impossible d'interpréter si peu que ce fût. D'autre part, la jeune femme se mit à parler avec volubilité pour lui donner le change, puis, s'interrompant tout à coup :

— Je voudrais bien savoir, dit-elle d'un ton agressif, s'il est un pays au monde où la trahison n'existe pas, si, dans votre Japon par exemple, un homme, un mari sait rester fidèle à la femme qu'il a choisie et qu'il prétend aimer... .Ce serait un grand miracle !

Tout en feuilletant son livre, Takasima exposa tranquillement, comme s'il s'agissait d'une règle de grammaire, que les Japonais n'avaient qu'une épouse légitime, mais que le mari lui adjoignait généralement, selon sa fortune, une ou plusieurs *mékaké,* dans le but d'avoir des enfants, ou sans autre motif que son plaisir ; en dehors même des mékaké...

— Je comprends, je comprends... Il en est de même d'un bout à l'autre de la terre. En s'appuyant sur des lois faites pour flatter leurs vices, ou bien en se cachant, les maris donnent partout aux femmes le droit de se venger, reprit Mme d'Orly avec une véhémence qui ne lui était pas ordinaire.

— Oh ! dit Takasima en levant les sourcils, nous sommes très jaloux, nous autres, si nous ne sommes pas fidèles, et les libertés qu'ici l'on juge innocentes ne seraient pas supportées chez nos femmes.

— Même par ceux qui ont, comme vous dites, des... des mékaké ?..

— Même par ceux-là. Pourtant il y a partout, au Japon comme ailleurs, des hommes qui n'aiment qu'une fois et pour toute leur vie.

— Vous serez du nombre, j'espère, Takasima.

— Oh ! ce ne serait pas aimer assez cette femme unique, car ma vie sera courte, répondit-il du même air d'indifférence absolue en étouffant un accès de toux derrière sa main. — Il poursuivit, tandis qu'elle le regardait, subitement

distraite de sa propre tristesse : — Ceux qui vont mourir trouvent heureux ceux qui vivent, même s'ils se plaignent de la vie ; vous savez ce que dit la chanson chinoise, la chanson du chagrin : « Vivre et mourir une fois, voilà ce dont tout homme est assuré. » Tandis que vous vivez, soyez contente.

— Mais vous ne mourrez pas, mon bon petit ours.

Il répondit en souriant par une nouvelle citation : — « Je prends à pleine main des branches de cyprès. Le ciel est froid, les manches de ma robe bleue sont légères... »

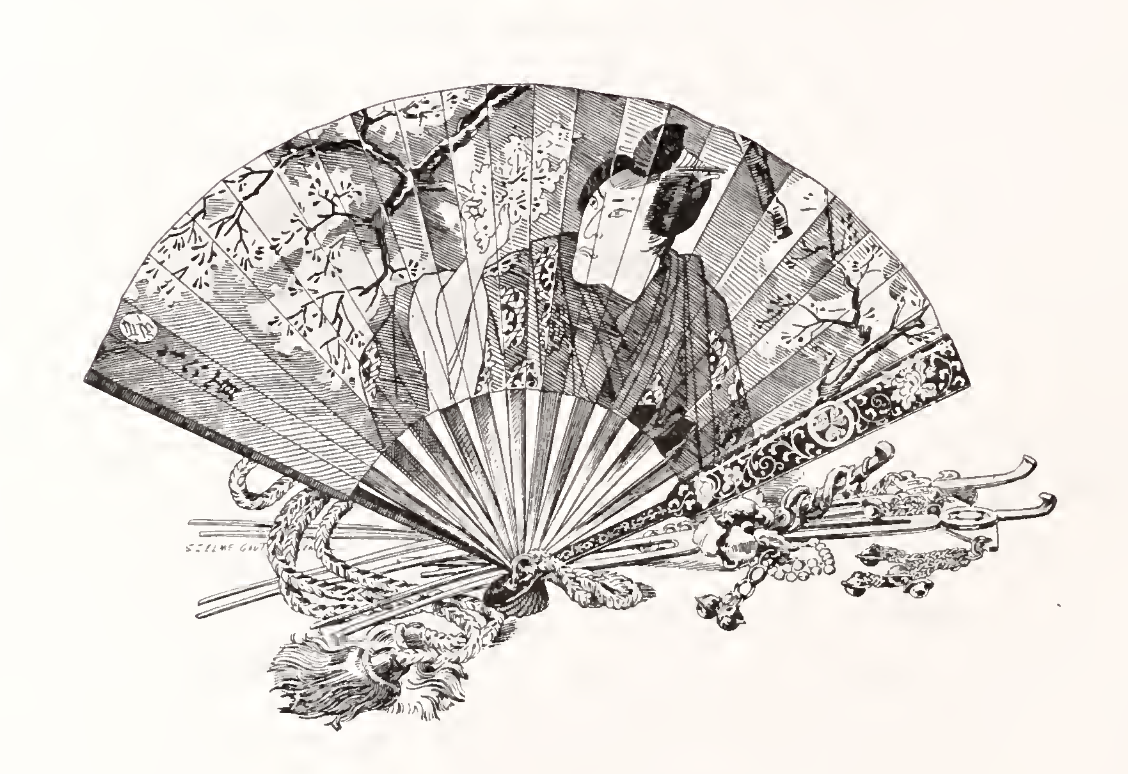
Et, tout à coup, la pitié que M^me^ d'Orly avait d'elle-même se reporta sur le malade qui la consolait ainsi à sa manière, en lui montrant la mort dans la jeunesse plus triste que la plus triste vie. Après tout le commandant de Breth avait peut-être cru avancer ses affaires en glissant de perfides insinuations sur les absences de son mari. Était-il possible que Fernand la trompât tout de bon ? Qu'il la trompât pour cette Fly qui avait les cheveux... si peu de cheveux encore..., teins en rouge ? Et quand cela serait ? M^me^ Schenk avait bien pris son parti de la même aventure... Une passade, la fantaisie d'une heure; il reviendrait honteux... Si souvent elle avait dit bien haut qu'une femme de bon sens devait prendre légèrement ces sortes d'outrages, ...les dédaigner, ...les faire payer cher au besoin. Mais c'est qu'elle ne croyait pas être de celles qu'on abandonne ; elle plaisantait alors, ...au fond elle avait confiance. Elle tenait Fernand pour un peu fanfaron, très étourdi, mais incapable, tout à fait incapable de recevoir des billets comme l'abominable chiffon musqué, sans orthographe, qu'elle avait trouvé dans ses tiroirs en les mettant sens dessus dessous après la petite dénonciation voilée de M. de Breth. C'était peut-être à ce dernier qu'elle en voulait surtout. Il comptait bien, le fat, abuser de sa colère. Se venger ?... Et à quoi bon se venger ?... En serait-elle moins malheureuse ?... Tous les hommes étaient les mêmes. Si elle avait seulement un petit enfant pour la consoler, pour l'occuper ! Comme elle les mépriserait tous, à son aise, sans exception ! — Cette pensée fit de nouveau couler ses larmes. Elle qui n'avait jamais pleuré jusque-là, ...jamais...

— La migraine, expliqua-t-elle à Takasima qui pouvait s'étonner qu'elle fût touchée à ce point de ce qu'il lui disait des différences entre la langue idéogra-

phique empruntée aux Chinois par les Japonais et la langue polysyllabique qui leur est propre. La migraine, les nerfs, excusez-moi...

Il prit congé sans que sa physionomie morne eût exprimé aucune émotion; mais quelque temps après, revenant à la poésie chinoise, il lui montra les traductions qu'il avait faites en français, de deux chefs-d'œuvre de Li-Taï-pe : les lamentations de l'épouse abandonnée, la réponse faite à un adorateur pressant par une femme fidèle à ses devoirs. Mme d'Orly eut beau scruter la fente étroite de ses yeux, dans l'espérance d'y voir jusqu'à quel point il l'avait devinée, le grimoire était trop compliqué, trop fermé plutôt; elle n'y put rien lire. En revanche, Takasima déchiffrait peut-être assez couramment les mystères du cœur de cette pauvre petite Parisienne, jalouse et affligée avec mille raisons de l'être, comme une simple Japonaise, ni plus ni moins.

*(A suivre).* TH. BENTZON.





# NOTE SUR LES TAPISSERIES DE BAUDRY

Les grands travaux de Baudry, au foyer de l'Opéra, ont mis au second plan des ouvrages moins importants il est vrai, mais d'un très réel intérêt cependant; les modèles des tapisseries exécutées par la manufacture des Gobelins n'ont pas eu la fortune méritée d'attirer l'attention, car à peine terminée, l'œuvre presqu'entière, peintures et tentures, a été détruite dans un irréparable désastre. La mort de Baudry fournit une bien triste occasion de donner quelques détails sur ces compositions empreintes de l'élégance, de la grâce et du charme qui sont la caractéristique du maître.

Baudry avait terminé depuis quelques années les peintures de l'hôtel Fould et de l'hôtel Galliera; la direction des Gobelins lui demanda, en 1862, des modèles de tapisseries destinées à l'un des salons du Palais de l'Élysée. L'artiste y consentit; mais avec sa modestie habituelle, il n'accepta que pour

les figures. M. Dieterle fut chargé de la disposition générale et de l'ornement, M. Chabal-Dussurgey, des fleurs et des fruits, et M. L.-E. Lambert des animaux. Sept modèles furent ainsi créés par la collaboration de ces artistes, les premiers dans leur genre. M. Dieterle était du célèbre atelier Ciceri; il avait rempli, à la manufacture de Sèvres, avec une grande distinction, les fonctions d'artiste en chef; on lui devait d'importants modèles de tapisserie et de nombreuses décorations d'intérieur; il a terminé sa carrière d'artiste comme administrateur de la manufacture nationale de Beauvais. M. Chabal-Dussurgey, qui fut depuis directeur de l'école des Beaux-Arts de Nice, est le meilleur représentant de l'école de fleurs de Lyon, illustrée par Saint-Jean; il est l'auteur de remarquables cartons exécutés à Beauvais. M. Lambert, jeune alors, mais fort apprécié, est devenu le peintre par excellence des animaux aimables.

Le sujet choisi fut *Les cinq sens* comportant cinq panneaux :

*Le Toucher*, *La Vue*, *L'Ouïe*, *Le Goût*, *L'Odorat;*

Et deux dessus de porte en ovale : *Le Printemps et l'Été*, *L'Automne et l'Hiver*.

Pour mieux s'inspirer des exigences de la reproduction en tapisserie, Baudry fit transporter, dans son atelier de la rue de la Pépinière, une pièce de la tenture *Les Triomphes*, d'après Noël Coypel, qu'il avait remarquée au Musée des Gobelins. Les modèles furent dignes en tous points de l'illustre maison qui allait mettre à leur service ses vieux métiers de haute lisse et ses tapissiers les plus habiles. Les tapisseries furent successivement terminées de 1867 à 1870. A ce moment, au lieu de les poser en place au Palais de l'Élysée, on eut la malheureuse idée de les laisser aux Gobelins; la guerre arrive, puis la commune; le 24 mai 1871, les insurgés mettent le feu à la Manufacture; le Musée fut brûlé, et des sept tapisseries de Baudry, deux seulement : *Le Toucher* (1) et *Le Printemps et l'Été* (2)

(1) Dimensions : hauteur, 3m50; largeur de 1m50 à 1m68.

(2) Dimensions : hauteur, 0m93; largeur, 1m55. Exécuté en 1867 et 1868 d'après MM. P. Baudry, pour la composition générale et l'ornement, Chabal-Dussurgey, pour les fleurs et les fruits. Artistes tapissiers : Prévoté et A. Duruy.



sont préservées; les modèles subissent le même sort, il ne reste que ceux du *Toucher* et les deux dessus de porte.

On offrit à Baudry de recommencer les modèles. Attristé par le désastre, il refusa; aucune offre de rémunération, aucune insistance ne put ébranler sa résolution.

Les arts décoratifs français perdirent ainsi la meilleure suite de tentures produite depuis la Révolution, et la Manufacture nationale des Gobelins dut renoncer à trouver dans la collaboration de Baudry une période qui eut reflété l'époque brillante où les Audran, les Coypel, les Oudry et les Boucher lui consacraient leur talent.

GERSPACH.



# LE DUEL DE CHAPELAIN



Le 21 juin 1627, vers trois heures du soir, la place de Grève offrait le spectacle tumultueux d'une foule houleuse se dispersant lentement après une de ces exécutions sanglantes dont la place était le théâtre ordinaire. Les deux têtes qui venaient de tomber ce jour-là n'étaient pas celles de malfaiteurs vulgaires : c'étaient les têtes de deux gentilshommes, le comte de Bouteville, de la maison de Montmorency, et le comte des Chapelles, coupables d'avoir enfreint publiquement les édits du cardinal de Richelieu sur les duels.

Malgré les graves préoccupations politiques du moment, qui allaient aboutir au siège de La Rochelle, le cardinal ne s'était pas laissé distraire de ses inexorables résolutions contre les bretteurs, et il avait jugé que l'exemple serait d'autant plus profitable et terrible qu'il atteindrait plus haut.

Le murmure sourd de la foule, après l'exécution, témoignait assez que l'exemple avait au moins frappé profondément les imaginations. Chacun regagnait son logis, non sans peine, car à cette époque les abords de la place de Grève étaient loin d'offrir les dégagements qu'ils présentent de nos jours, et de temps en temps un passage de cavaliers, le mousquet au poing, faisant cabrer leur monture pour obliger à laisser la place libre, refoulait et écrasait les uns sur les autres les curieux trop lents à se garer.

Parmi ceux des spectateurs probables de la double exécution qui venait de s'accomplir, deux surtout semblaient particulièrement pressés de sortir de la bagarre. Mais si tous deux montraient la même énergie à jouer des

coudes, il était facile de voir qu'ils n'appartenaient pas à la même condition et que le hasard seul des foules les avaient un instant rapprochés.

Le premier pouvait être âgé de vingt-cinq ans au plus ; assez agréable de visage, la lèvre surmontée de la légère moustache que le Cadenet, frère de M. de Lugnes, avait mise à la mode, il portait avec aisance un pourpoint noir, sans autre ornement qu'un nœud de rubans violets à l'épaule. Le feutre noir, sans plume, les bas noirs, les souliers lacés, et surtout l'absence d'épée, indiquaient un roturier, mais sans préciser autrement son état ou son métier. Ce pouvait être aussi bien un clerc de procureur qu'un provincial en séjour d'agrément dans la grande ville.

Le second personnage qui paraissait non moins pressé que le premier de sortir de la foule et de gagner une des rues adjacentes de la place de Grève, était à n'en pas douter un homme d'épée. Des cheveux et une moustache roux, tirant sur le rouge, semblaient rendre encore plus gouailleur et plus farouche un visage qui n'accusait guère plus de trente à trente-cinq ans, à la lèvre insolente, au nez droit et court. L'allure cavalière, la rapière à large coquille d'acier auraient d'ailleurs suffi à trahir ce que l'on appelait alors un bretteur ; mais le costume, assez recherché, était celui d'un gentilhomme. Ce costume consistait dans un habit et une culotte couleur carmélites, et des bottes au-dessus desquelles apparaissaient des bas roses. Enfin, ses manchettes de dentelle annonçaient chez le personnage une certaine propension à la coquetterie et même des habitudes de luxe contrastant un peu avec les habitudes du soudard.

Le hasard fit que les deux hommes, séparés jusque-là, se trouvèrent presque côte à côte à l'entrée de la rue de la Vannerie, au moment où un dernier détachement de gardes arrivait au grand trot, achevant de déblayer la place.

Si vite que le jeune homme sans épée se fût jeté contre les maisons de la rue, pour éviter le choc toujours fâcheux du poitrail des chevaux, il eut été renversé sans nul doute, si l'inconnu à l'habit carmélite et aux bas roses n'eût eu la bonne pensée d'appliquer sur le nez du cheval le plus proche un vigoureux coup du pommeau de son épée. La diversion permit au jeune

homme de se jeter dans une encoignure, tandis que le cavalier, maugréant, mais tenu en respect par l'air de défi de l'homme à la rapière, continuait sa route et disparaissait enfin avec le reste de l'escadron des gardes.

— Ma foi, monsieur, dit alors le jeune bourgeois à l'homme à la rapière, c'est affaire à vous : ce butor m'aurait passé sur le corps sans votre heureuse intervention.

L'inconnu toisa son interlocuteur, comme s'il cherchait à deviner à quelle condition il pouvait appartenir ; puis, avec un accent dédaigneux, inspiré sans doute par l'absence d'épée :

— Monsieur est de robe ? demanda-t-il.

— Maugars, pour vous servir, répondit le jeune homme sans se froisser de la question.

L'inconnu à la rapière fit un pas en arrière :

— Maugars ?... répéta-t-il, le joueur de viole du Cardinal ?

— Lui-même.

— Par ma foi, reprit l'inconnu en riant, je suis heureux, mon jeune ami, d'avoir rendu un léger service à un ami de son Éminence : c'est la première fois que cela m'arrive, et j'espère qu'à votre requête il daignera m'en savoir gré.

— Oserai-je, dit le jeune homme, demander à qui je dois ce service ?

Sans répondre, l'inconnu enfonça son feutre plus profondément sur ses yeux, jeta autour de lui dans la rue, déjà moins remplie, un regard rapide, puis passant son bras gauche sous le bras droit du joueur de viole de M. de Richelieu, il fit ainsi une vingtaine de pas. Alors seulement il dit :

— Avez-vous ouï parler du chevalier d'Andrieux ?

Maugars ne put réprimer un soubresaut. Il allait s'écrier ; un geste du chevalier le retint.

— Ah ! murmura-t-il, quelle imprudence, monsieur le chevalier. Vous, qui passez pour avoir tué en duel soixante-douze adversaires, venir assister en pleine place de Grève à la mort de deux gentilshommes condamnés pour un duel. Si l'on vous avait reconnu cependant ?

Le chevalier haussa les épaules.



— J'ai quitté Paris il y a six mois : j'y suis rentré seulement hier ; on m'a oublié. Et, d'ailleurs, que m'importe!

— Du moins votre logis est sûr?

— J'habite à l'auberge de *La Hure-d'Or,* rue Saint-Honoré, proche la Croix du Trahoir.

— Si j'osais vous donner un avis...

— Faites.

— Accordez-moi l'honneur de venir habiter chez moi, rue Saint-Thomas-du-Louvre. Madame la marquise de Rambouillet, qui me veut du bien, m'a donné la libre disposition d'un petit logis voisin de son hôtel : vous prendrez un nom d'emprunt et je me charge de vous garantir contre tout danger jusqu'à ce que le Cardinal soit parti pour la Rochelle, avec le Roi, ce qui ne peut tarder. Une fois le Cardinal éloigné, on ne s'occupera plus des duellistes, du moins pendant quelque temps, et vous pourrez aviser à votre aise et librement.

Le chevalier réfléchissait :

— Pardieu! s'écria-t-il enfin, voilà qui serait plaisant : le chevalier d'Andrieux trouvant asile et protection chez le joueur de viole du Cardinal.

— Alors ma proposition vous agrée? reprit Maugars qui paraissait l'observer avec attention.

— Monsieur Maugars, dit le chevalier en regardant fixement le joueur de viole, on vous cite comme un aimable compagnon et je vous crois loyal et sincère ; mais vous trouverez bon que je m'en tienne à mon logis. Je serais exposé dans le vôtre à plus d'une rencontre fâcheuse. Mais vous me plaisez, et si jamais le chevalier d'Andrieux peut vous être bon à quelque chose, vous savez maintenant où le rencontrer.

Ce disant, il salua de la main son compagnon et s'éloigna d'un pas rapide.

— Ah! s'écria le joueur de viole quand il se retrouva seul, c'est dommage ; mais la connaissance est faite. Pour notre entreprise, voilà l'homme qu'il nous faudrait.

* * *

On se tromperait beaucoup si l'on supposait que la curiosité d'assister

au lugubre spectacle d'une exécution en place de Grève avait conduit de ce côté le joueur de viole de M. le Cardinal de Richelieu. Ce serait surtout bien mal connaître le personnage que nous venons de voir offrir avec un empressement presque candide un asile à l'un des bretteurs les plus exécrés de l'Éminence rouge. La vérité c'est qu'une circonstance particulière, où l'on trouvera l'explication de la conduite de Maugars et de son exclamation énigmatique, avait amené le joueur de viole dans ce quartier de Paris et l'avait, malgré lui, mêlé à la foule d'où il avait eu tant de peine à se tirer.

Le matin de ce jour quelqu'un était venu trouver Maugars de la part de M. Chapelain père, ancien notaire, qui habitait rue Geoffroy-l'Asnier, proche l'hôtel de Châlons. M. Chapelain priait le joueur de viole de passer chez lui au plus tôt et Maugars s'était rendu chez le bonhomme, auquel il avait des obligations et dont il était le filleul.

Si Tallemant des Réaux n'avait consacré à Maugars une page de ses historiettes, il est probable que le nom du joueur de viole du Cardinal de Richelieu ne serait jamais venu jusqu'à nous et serait allé, depuis longtemps, rejoindre dans l'oubli ceux des joueurs de luth ou de théorbe de Charles IX et d'Henri III. C'était un enfant trouvé qui avait bénéficié de l'avantage dont jouissaient fréquemment les bâtards à cette époque : pris en affection par le maréchal de Bassompierre, il avait fait preuve, tout enfant, de telles dispositions pour la musique, qu'il s'était créé de bonne heure une véritable indépendance. Le Cardinal, qui aimait à s'entourer de poètes et d'artistes, se l'était attaché malgré Boisrobert qui professait pour Maugars la plus violente aversion. Maugars, comme Voiture, comme Chapelain, comme beaucoup d'autres roturiers du temps, devait donc à ses agréments naturels et à la protection dont l'honorait le Cardinal, d'être accueilli avec faveur dans les plus hautes maisons, et, comme il l'avait dit au chevalier d'Andrieux, la marquise de Rambouillet s'était faite l'hôtesse du joueur de viole.

Bon compagnon, habitué à garder toujours son franc parler, Maugars était devenu une petite puissance et c'est à cette puissance que venait de

recourir M. Chapelain, père de Jean Chapelain, le futur auteur du poème de la *Pucelle,* l'arbitre du goût, le dieu du salon bleu de l'hôtel de Rambouillet.

Il était fort irrité, M. Chapelain père, lorsque le joueur de viole pénétra dans la chambre à vieilles tapisseries gothiques qui servait de retraite à l'ancien tabellion, et allant droit au fait il avait entamé la conversation en ces termes :

— Ne pourriez-vous, mon cher enfant, par quelque haute influence, ou seulement par des représentations présentées habilement, faire comprendre à mon fils combien il est ridicule en s'obstinant à porter l'épée, lui qui appartient à une famille dont les membres, jusqu'à lui excepté, ont été notaires de père en fils.

En effet, Chapelain, sous prétexte qu'il avait été, durant quelques années, précepteur-gouverneur de M. M. de la Trousse, fils du grand prévôt de Paris, s'était peu à peu habitué à porter l'épée et cet accessoire de guerre n'avait pas été sans contribuer au prestige d'un homme très recherché dans les salons et frayant continuellement avec l'élite des beaux esprits et du beau monde.

Cette prétention qui exaspérait si fort l'ancien notaire, ce n'était pas la première fois que Maugars l'entendait s'en plaindre amèrement.

— Que ne lui en faites vous la représentation vous-même? répliqua le joueur de viole en riant.

— Eh! répondit le vieux tabellion, je lui ai parlé, je lui ai écrit : tout ce que j'y ai gagné, c'est qu'il m'évite et ne vient plus me voir qu'une fois l'an, au jour de ma fête. Si vous ne prenez cette affaire en main, vous qu'on dit subtil en expédients, il arrivera quelque aventure fâcheuse, et bien que j'eusse préféré voir mon fils suivre la même carrière que moi, il m'en coûterait de troubler sa vie, qui paraît en assez bonne fortune d'avenir.

— Il y aurait peut-être un moyen, dit Maugars en réfléchissant.

— Lequel?

— Ce serait d'amener une affaire qui, en mettant votre fils dans l'obligation de se servir de son épée inutile, le ramenât au sentiment de sa

condition, en le faisant renoncer pour jamais à une prétention qui vous choque justement.

Le vieux notaire fit un bond sur son fauteuil.

— Y pensez-vous! s'écria-t-il. Une rencontre, un duel! Et les édits?

— Rassurez-vous, dit Maugars riant toujours, je connais Chapelain : les choses n'iraient jamais jusqu'au point de devenir fâcheuses. Me donnez-vous licence de tenter l'aventure?

— A la condition qu'elle ne tourne pas à mal....

— Laissez-moi faire, reprit Maugars, il se trouve que le moment est on ne peut mieux choisi pour mener à fin le dénoûment que vous souhaitez.

— Que se passe-t-il donc?

— Il se passe que votre fils est amoureux.

M. Chapelain père leva les deux bras au plafond :

— Jean, amoureux! s'écria-t-il. Ce n'était donc pas assez qu'il se fît pédant et rimeur.

— La poésie n'a pas été étrangère à l'aventure, reprit Maugars, car c'est à l'hôtel de Rambouillet, dont il est comme vous le savez l'idole et l'arbitre, que Chapelain a rencontré l'objet dont il est épris.

— Il ne manquait plus que cela! répéta M. Chapelain père en grommelant. Et cette personne...

— Est une jeune provinciale, fille d'un défunt conseiller au Parlement de Dijon. Le père lui a laissé quelque bien et c'est mademoiselle de Scudery qui l'a fait venir à Paris pour tâcher de l'établir.

— Voilà qui va bien. Et où en sont les choses, je vous prie?

— Eh! eh! fit Maugars, la demoiselle ne voit pas d'un trop mauvais œil les galanteries de votre fils, quoique, je me hâte de l'ajouter, Chapelain ait dans un jeune gentilhomme, le comte de Rambures, un rival assez dangereux.

— Hélas! s'écria M. Chapelain père avec un désespoir comique, voilà donc où en est arrivé un garçon qui aurait pu faire un excellent notaire au Châtelet : à courir les ruelles et à coqueter avec une provinciale.

— La dot serait, dit-on, assez belle.

— C'est possible, fit brusquement le vieillard : mais moi il ne me convient pas d'en donner une à un fils qui a embrassé une profession opposée à toutes mes espérances. Je vous prie, à l'occasion, de bien le lui faire savoir.

— En ce cas, voilà qui simplifie peut-être les choses, reprit Maugars. Reposez-vous sur moi et je me trompe fort si, avant huit jours, votre fils n'a point pendu au croc, pour toujours, cette épée qui vous choque si fort et qui lui donne un prestige auquel il n'a aucun droit.

C'est au sortir de cet entretien que le joueur de viole, fourvoyé malgré lui parmi la foule qui encombrait les abords de la place de Grève, avait fait la rencontre du chevalier d'Andrieux, bretteur fameux alors et qui se vantait d'avoir occis soixante-douze adversaires en combat singulier.

*
* *

L'hôtel de Rambouillet, situé rue Saint-Thomas-du-Louvre, en face des Tuileries, était alors dans tout l'éclat de la renommée littéraire qui a perpétué son nom. Il s'élevait sur l'emplacement d'un ancien hôtel de Noirmoutiers, apporté en dot au marquis de Rambouillet par Catherine de Vivonne, et la marquise elle-même, qui avait pris en Italie le goût des belles constructions, en avait tracé le dessin et les plans de sa propre main. La mode était alors de placer la grande porte d'entrée au centre de la façade des hôtels : la marquise de Rambouillet, rompant pour la première fois avec cette coutume, avait fait ouvrir la porte et l'escalier de côté, à l'un des coins, en sorte qu'on obtint ainsi une suite de salons de plain-pied, très favorables à de grandes réceptions. C'est dans l'un de ces salons, dit salon bleu, à cause de ses tentures lamées d'argent, ou salon d'Arthénice (anagramme de Catherine de Vivonne) que se réunissait, depuis deux ou trois ans, l'élite de la société polie et des écrivains et des poètes de l'époque.

Au moment où le joueur de viole du Cardinal, qui avait ses petites et grandes entrées à l'hôtel, pénétra dans le salon bleu, l'assemblée était nombreuse. On venait à force d'instances d'obtenir de Chapelain qu'il voulût bien consentir à lire un fragment de son poème fameux, de cette *Pucelle* qui ne devait paraître que vingt-cinq ans plus tard, et qui déjà, sur les

seules espérances fondées sur le talent de l'auteur, lui valait une pension annuelle de deux mille livres sur la cassette du duc de Longueville, son plus chaud protecteur.

Chapelain avait alors trente-deux ans et il était dans tout l'épanouissement de cette renommée que Boileau devait un jour si cruellement dissiper. C'était le temps où Gassendi disait de lui : « Les muses françaises ont trouvé en M. Chapelain leur consolation et une réparation avantageuse de la perte qu'elles ont faite en la personne de M. de Malherbe ». Tout cet encens avait fini par griser Chapelain et contribué à ajouter à ses ridicules celui de la prétention à porter l'épée, comme les gentilshommes. Au moment où Maugars entra, le poète, rouge d'émotion, tâchant de hausser sa petite taille, car il était petit et replet, autant que ses talons pouvaient le lui permettre, achevait sa lecture. Le fragment de la *Pucelle* et qu'il venait de faire connaître à l'auditoire était le récit d'une bataille, Maugars arriva juste à point pour recueillir ces deux vers de la péroraison :

L'anglais tonne sur elle et tonne à grands éclats,
Mais pour tonner sur elle, il ne l'étonne pas !

Des acclamations retentirent de toutes parts, et le joueur de viole, jetant un coup d'œil du côté des fauteuils occupés par les spectatrices, remarqua parmi celles qui applaudissaient le plus fort, la jeune provinciale, pupille de M^lle^ de Scudery, dont il avait parlé le jour même à M. Chapelain, l'ancien notaire au Châtelet.

Chapelain aussi avait remarqué cet enthousiasme de la jeune fille : il se rengorgea dans un mouvement de fierté, et, comme entraîné par les vers belliqueux qu'il venait de lire, il porta la main à la garde de son épée et se campa dans une posture qui fit redoubler les acclamations. Maugars, dissimulé dans les derniers rangs de l'auditoire, avait quelque peine à réprimer une violente envie de rire, lorsqu'il se sentit toucher à l'épaule.

Il se retourna : un jeune homme de bonne mine, vêtu d'un pourpoint élégant et dont l'air trahissait au premier regard un gentilhomme, était devant lui.

— M. de Rambures ! dit Maugars.

— Venez, fit à voix basse le jeune homme, sortons : si je demeurais plus longtemps je ferais quelque esclandre, car je ne résisterais pas à l'envie qui me tient de donner une leçon à ce M. Chapelain.

— Y pensez-vous ? répliqua Maugars vivement.

— Venez, poursuivit M. de Rambures : il est temps d'en finir et j'ai à vous consulter.

Les deux hommes sortirent. Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre :

— Monsieur Maugars, reprit le gentilhomme, je suis peu fait aux usages de Paris et j'ai trouvé souvent en vous un guide précieux et sûr. Vous connaissez le sentiment que m'a inspiré, dès le premier jour où je l'ai vue à l'hôtel de Rambouillet, la pupille de M^lle de Scudery. J'aime cette jeune fille et je ne souffrirai pas qu'un petit robin comme M. Chapelain se permette de me disputer son cœur.

— La lutte ne saurait être possible entre vous, répliqua Maugars, et je ne doute pas que, dès que vous vous serez seulement déclaré, vous n'obteniez la victoire sur un tel rival.

— C'est ce que je compte faire, reprit M. de Rambures, mais auparavant je veux en finir avec les airs bravaches d'un homme qui se mêle de porter l'épée. Vous allez donc, s'il vous plaît, aller l'appeler de ma part, de ce pas.

Maugars n'eut pas le temps de répondre : à l'extrémité de la rue Saint-Thomas-du-Louvre un homme venait à lui, et dans cet homme le joueur de viole du Cardinal venait de reconnaître son compagnon de la place de Grève, l'homme à l'habit carmélite, aux bas roses et à la grande rapière : le chevalier d'Andrieux.

— Chut ! dit Maugars, attendez.

Et allant au-devant du chevalier qu'il salua profondément :

— Quelle bonne fortune, demanda-t-il, me vaut votre nouvelle rencontre monsieur le chevalier ?

— Un danger, répliqua brièvement le bretteur.

— Un danger.

— Oui, en regagnant tout à l'heure mon logis, j'ai vu la maison entourée de gardes et j'ai appris que l'on me cherchait. Je me suis souvenu de votre offre et je viens vous demander l'hospitalité pour cette nuit.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Maugars ; mais souffrez d'abord, monsieur le chevalier, que je vous présente à un gentilhomme qui m'accompagne, M. le comte de Rambures.

Les saluts échangés :

— Vous ne pouviez mieux arriver, poursuivit le joueur de viole, M. de Rambures, que voici, est précisément sur le point d'avoir une affaire, et je ne doute pas que vous ne consentiez à lui servir de second.

— Ce sont services qui ne se peuvent refuser entre gens d'honneur, répliqua le bretteur, bien qu'en ce moment, je l'avoue, un duel de plus soit peu fait pour accommoder mes affaires.

— Oh ! fit Maugars en riant, j'ai quelque idée que celle-là ne coûtera pas beaucoup de sang et que, lorsque je la conterai au Cardinal, il en rira si fort que je trouverai bien moyen d'obtenir pour vous, sinon une grâce complète, au moins un sauf-conduit.

Et comme M. de Rambures semblait aussi étonné que le chevalier :

— Venez, messieurs, poursuivit le joueur de viole. Mon logis est là, tout près, et nous y arrêterons à loisir les dispositions de notre projet.

* * *

Le lendemain de ce jour, Chapelain, debout devant un grand miroir, achevait sa toilette pour se rendre à l'hôtel de Rambouillet, selon sa coutume, lorsqu'on frappa vigoureusement à sa porte.

Il alla ouvrir, un peu interdit, et se trouva en présence d'un cavalier qui n'était autre que le bretteur et qui lui dit, le chapeau à la main et d'un ton d'exquise politesse :

— Monsieur Chapelain ? je vous prie.

— C'est moi, monsieur, pour vous servir.

— Monsieur, reprit le chevalier, votre attitude m'indique que vous alliez sortir. Je suis aux regrets de vous déranger ; mais, si vous le voulez

bien, ce sera l'affaire de quelques minutes et je ne vous retiendrai pas.

— Entrez ! dit Chapelain, qui ne put retenir un mouvement d'impatience.

Le chevalier prit un fauteuil et poursuivit :

— J'ai l'honneur de vous appeler de la part de M. le comte de Rambures, dont je suis le second. On me nomme le chevalier d'Andrieux.

Chapelain pâlit, mais ne voulut pas comprendre tout d'abord. Le nom du chevalier avait fait trop grand bruit pour ne pas être parvenu jusqu'à ses oreilles. Il balbutia :

— Vous dites... appeler ?

— En duel.

Chapelain s'affaissa sur une chaise. Puis, avec un grand cri :

— En duel ! répéta-t-il ; en duel ! Mais, monsieur, je n'ai que faire d'un duel ; je ne suis pas homme d'épée ! Je suis poète !

— Pas homme d'épée ? répliqua le chevalier qui se leva. Alors, que diable est donc ceci, je vous prie ?

Et d'une main dédaigneuse, il souleva le baudrier magnifique que Chapelain s'apprêtait à ceindre un instant auparavant et auquel pendait la magnifique rapière qui lui avait valu la veille un si beau succès d'attitude.

— Cela... balbutia Chapelain ; cela.....

— Enfin, reprit le chevalier, c'est votre dernier mot ?

L'auteur de la *Pucelle* n'avait plus la force de répondre.

— Trouvez bon, en ce cas, puisque cet objet vous est inutile, que je vous en débarrasse, continua le chevalier, et veuillez excuser une erreur que M. de Rambures sera certes le premier à déplorer.

En achevant ces mots, le chevalier tira délicatement du baudrier l'épée et son fourreau, mit le tout sous son bras et, après avoir salué profondément, se dirigea vers la porte.

— Mon épée ! cria Chapelain ; mon épée !

— Alors, vous consentez à vous en servir ?

— Jamais !

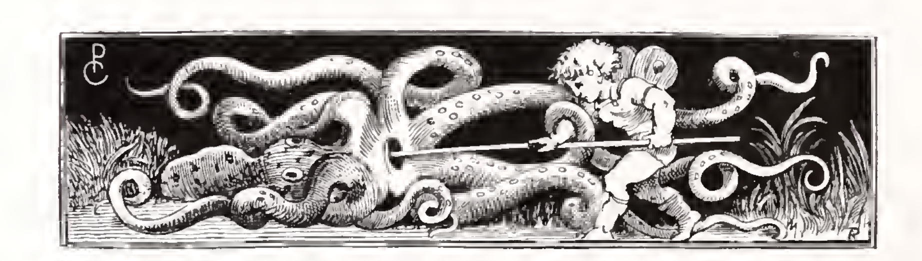
— Adieu ! monsieur, fit le chevalier en riant. Monsieur votre père va être bien content, lui qui souffrait tant de vous voir jouer à l'homme de

guerre. Croyez-moi, vous avez assez de votre talent pour plaire. Laissez aux gentilshommes le peu qu'ils possèdent pour vaincre deux beaux yeux.

Et il disparut. Chapelain fut huit jours sans se montrer à l'hôtel de Rambouillet, en quoi il eut tort, car l'affaire s'ébruita, et Maugars en compléta l'agrément en envoyant à la pupille de Mlle de Scudery l'épée innocente du poète. La jeune fille, dès ce jour, agréa les hommages du comte de Rambures qui, trois mois après, l'épousa.

Quant au chevalier d'Andrieux, Richelieu, à la prière du joueur de viole, consentit à lui pardonner en faveur de sa dernière aventure, à la condition qu'il se rendrait sans délai à la guerre. Le bretteur fut tué devant La Rochelle, d'un des premiers coups de canon tirés de la place, et l'on peut croire que la nouvelle de cet événement ne produisit sur Chapelain, plus maître que jamais des suffrages de l'hôtel de Rambouillet, aucune émotion.

ADOLPHE RACOT.





# SONNETS ÉPIGRAPHIQUES




### NYMPHÉE

L'autel gît dans la ronce et l'herbe enseveli;
Et la source sans nom qui goutte à goutte tombe,
D'un son plaintif emplit la solitaire combe.
C'est la Nymphe qui pleure un éternel oubli.

L'inutile miroir, que ne ride aucun pli,
A peine est effleuré par un vol de colombe
Et la lune, parfois, qui du ciel noir surplombe,
Seule, y reflète encore un visage pâli.

De loin en loin, un pâtre errant s'y désaltère;
Il boit, et sur la dalle antique du chemin,
Verse un peu d'eau resté dans le creux de sa main.

Il a fait, malgré lui, le geste héréditaire,
Et ses yeux n'ont pas vu, sur le cippe romain,
Le vase libatoire auprès de la patère.




LE DIEU HÊTRE

Le Garumne a bâti sa rustique maison
Sous un grand hêtre au tronc musculeux comme un torse
Dont la sève d'un Dieu gonfle la blanche écorce.
La forêt maternelle est tout son horizon.

Car l'homme libre y trouve, au gré de la saison,
Les faînes, le bois, l'ombre et les bêtes qu'il force
Avec l'arc ou l'épieu, le filet ou l'amorce,
Pour en manger la chair et vêtir leur toison.

Longtemps il a vécu riche, heureux et sans maître
Et le soir, lorsqu'il rentre au logis, le vieux Hêtre
De ses bras familiers semble lui faire accueil ;

Et quand la mort viendra courber sa tête franche,
Ses petits fils auront, pour tailler son cercueil,
L'incorruptible cœur de la maîtresse branche.




L'EXILÉE

Dans ce vallon sauvage où César t'exila,
Sur la roche moussue, au chemin d'Ardiège,
Penchant ton front qu'argente une précoce neige,
Chaque soir, à pas lents, tu viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère villa
Et le flamine rouge avec son blanc cortège,
Et lorsque le regret du sol latin t'assiège,
Tu regardes le ciel, triste Sabinula.

Vers le Gar éclatant aux sept pointes calcaires,
Les aigles attardés qui regagnent leurs aires
Emportent dans leur vol tes rêves familiers ;

Et seule, sans désirs, n'espérant rien de l'homme,
Tu dresses des autels aux Monts hospitaliers
Dont les Dieux plus prochains te consolent de Rome.




## LE VŒU

Jadis l'Ibère noir et le Gall au poil fauve
Et le Garumne brun peint d'ocre et de carmin,
Sur le marbre votif entaillé par leur main,
Ont dit l'eau bienfaisante et sa vertu qui sauve.

Puis les Imperators, sous le Vénasque chauve,
Bâtirent la piscine et le therme romain
Et Fabia Festa, sur ce même chemin,
A cueilli pour les Dieux la verveine ou la mauve.

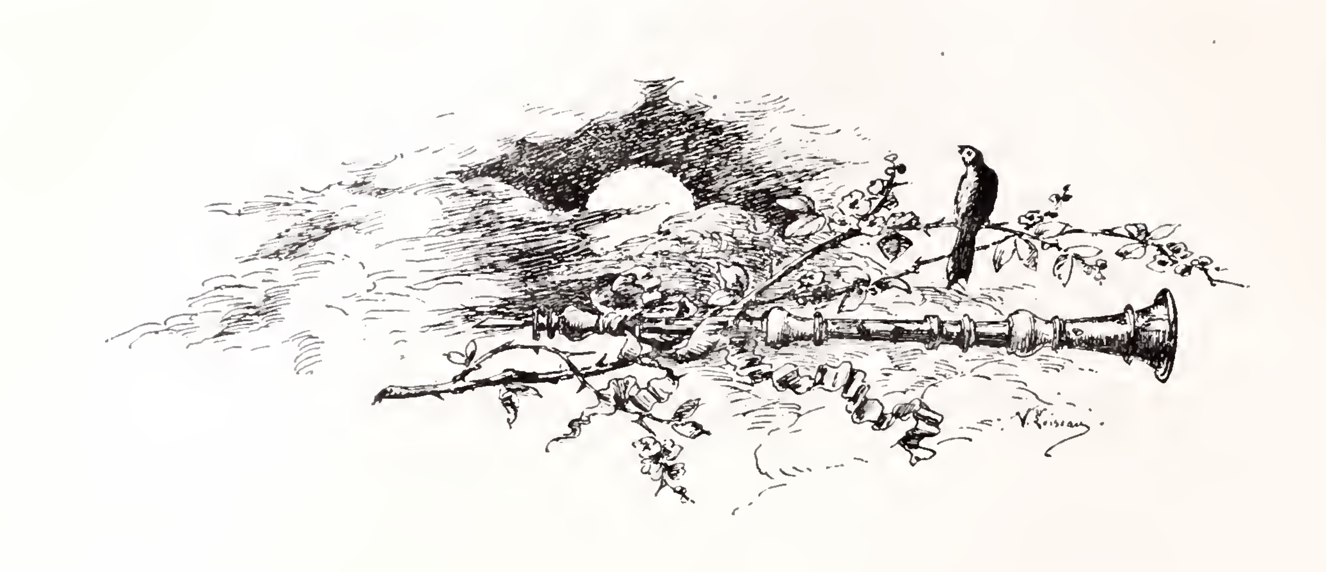
Aujourd'hui, comme aux jours d'Iscitt et d'Ilixon,
Les sources m'ont chanté leur divine chanson ;
Le soufre fume encore à l'air pur des moraines.

C'est pourquoi, dans ces vers accomplissant les vœux,
Tel qu'autrefois Hunnu fils d'Ulohoxis, je veux
Dresser l'autel barbare aux Nymphes souterraines.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

Bagnères-de-Luchon, Septembre 188..





# MADAME ROSE CARON

Puisque cette notice est destinée à accompagner un portrait, il me sera bien permis, quoique musicien, de dire quelques mots du portrait. Au château de Blanche-Couronne, une ancienne abbaye, en Bretagne, dans l'atelier du peintre, je passais de longues heures à le contempler. Le modèle n'était pas là ; mais les accessoires y étaient, et les chairs étant à peu près terminées, c'est aux accessoires que mon ami Toulmouche travaillait. Un matin, après une absence de quelques jours, j'entre dans l'atelier; je regarde le tableau : la robe rose n'y était plus. C'est-à-dire que de rose elle était devenue mauve ou pistache, je ne sais, et il me semblait que quelque chose de la ressemblance s'en était allé avec elle. Et alors je me souvins de ce que m'avait dit Delaunay à propos du portrait de M^me^ Caron : « C'est un des meilleurs tableaux de Toulmouche; je n'ai qu'une crainte, c'est qu'il ne veuille trop le retoucher. » Après la robe, pensais-je, ce sera le tour de la coiffure. Il n'y avait que la


Sigurd

partition au sujet de laquelle je n'eusse pas la moindre inquiétude. A déjeuner, je ne soufflai mot du portrait; j'avais l'air préoccupé : Toulmouche s'en aperçut. « On te la rendra ta robe rose, me dit-il tout-à-coup. » Et le jour même, la teinte rose, aussi délicate, aussi tendre avait reparu.

Pourquoi diable tenais-je tant à cette robe rose ? Je n'en sais absolument rien, n'ayant aucune préférence pour cette couleur-là. Mais enfin, j'y tenais ; mon œil s'y était habitué et j'y voyais comme une harmonie qui charmait aussi mon oreille.

A l'origine, une tapisserie de Boucher faisait le fond du tableau. Au milieu d'un paysage d'une couleur un peu conventionnelle, des moutons paissant l'herbe verte, trop verte même, et des bergers enrubannés apprenant à leurs bergères à jouer de la flûte. C'était joli et admirablement rendu par le pinceau de l'artiste. Mais il y avait là comme une allégorie dont on cherchait le sens. La tapisserie de Boucher a fait place à une boiserie Louis XV qui, assurément, donne à la tête bien plus de relief. Cette tête est d'une ressemblance extraordinaire : elle est étonnante de vérité. Le front s'illumine, la flamme jaillit du regard; l'artiste n'est pas encore assise devant le clavier et il semble déjà que de ses lèvres entr'ouvertes un son mélodieux va s'échapper. Artiste, ai-je dit? Ah! oui, celle-là, parmi tant de virtuoses et de chanteuses ayant leur diplôme, est bien une artiste. Le public ne s'y est pas trompé.

Peut-être voulez-vous savoir où elle est née? A Étampes, tout simplement. Mais elle est plus parisienne que beauceronne, n'en doutez pas. Elle est toute jeune, mais je ne sais ni son âge au juste, ni aucune particularité sur sa naissance.

D'ailleurs, je trouve inutile et même malséant de mettre une date au-dessous ou à côté d'un portrait de femme, et je suppose que lorsque la petite Rose est venue au monde sa mère a connu tout comme une autre les douleurs de l'enfantement. Cependant il se peut bien qu'au lieu de crier l'enfant ait chanté.

Ses premières années se sont passées à la campagne : elle suivait les

moissonneurs dans les champs et rapportait elle aussi à la maison paternelle sa gerbe de blé. Si Booz l'eut rencontrée, avec sa blonde chevelure, sa taille élancée et son œil bleu, nul doute qu'il ne l'eût épousée. Elle l'a échappé belle!

Un jour vint, ses parents étant sans fortune, où il fallut bien choisir une carrière. Et comme des amis, des voisins lui trouvaient « des dispositions » pour la musique et une jolie voix, on la mit au Conservatoire. Elle y entra sans bruit et en sortit de même, n'ayant sur la tête qu'un tout petit brin de laurier. Et malheureusement il faut pour les brillants engagements et les débuts retentissants la couronne toute entière. Mais quelles redoutables rivales avait-elle donc pour avoir été vaincue par elles?

Elle a pris sa revanche aujourd'hui. Au sortir du Conservatoire elle chanta, dans les concerts, de petits rôles qui lui rapportaient de petits cachets, continuant à travailler, à perfectionner une éducation musicale qu'elle savait fort incomplète, espérant toujours et ne voyant rien venir. On me parla d'elle : je la fis engager pour un festival que je devais diriger à Lille. Puis je la recommandai au directeur du théâtre de la Monnaie : c'était au moment où allaient commencer les études de *Sigurd*. Voulez-vous d'elle pour chanter Brumhild, me demanda M. Calabrési? Nous cherchions une chanteuse et n'en trouvions pas : la voix de M^me^ Caron ne me paraissait pas d'un volume suffisant pour certaines parties du rôle. On l'engagea tout de même à Bruxelles et je ne m'en occupai plus. Elle fit son premier début dans Alice de *Robert le Diable;* son second dans Marguerite de *Faust*. Et je cherchais toujours la chanteuse introuvable, que je voulais avec des qualités qui ne courent pas les théâtres, et les conservatoires encore moins. Un jour je reçus de MM. Stoumson et Calabrési une lettre qui ne contenait que ces mots : « Nous avons donné le rôle de Brumhild à M^me^ Caron; venez le lui reprendre. » Je partis pour Bruxelles, j'arrivai au théâtre : elle était en scène et chantait la chanson du *Roi de Thulé*. Et avec quel sentiment, avec quel style, avec quel charme! Et qu'elle me parut belle et gracieuse

la Marguerite au rouet! La voix avait pris en quelques mois une ampleur surprenante et le timbre en était délicieux. Et ce qui me frappa surtout, dans les passages dramatiques du rôle, ce fut la simplicité des moyens avec lesquels la cantatrice obtenait les plus grands effets. Son geste était noble autant que son chant était classique et pur. C'était une apparition, c'était une révélation. Dans Marguerite je voyais la Valkyrie; je la voyais avec sa longue tunique blanche et des fleurs de verveine dans les cheveux, fascinant le héros qu'elle aime de son regard profond et doux. Et j'étais en extase devant cette jeune femme que je m'accusais de n'avoir pas devinée, prêt à me jeter à ses pieds pour la supplier de vouloir bien faire vivre avec toute sa poésie, avec toutes ses séductions, la Brumhild si longtemps endormie que le glaive de Sigurd allait enfin réveiller.

Les représentants de la presse française qui vinrent à Bruxelles furent unanimes à vanter le talent de M^me^ Caron, le charme de sa voix et ses rares qualités de tragédienne lyrique. Mais comment, en si peu de temps, l'élève, à peine sortie du Conservatoire, la modeste chanteuse de concert, s'était-elle à ce point transformée? On savait qu'elle avait étudié le chant dans la classe de M. J.-J. Masset; que, plus tard, M^me^ Marie Sasse lui avait donné des leçons de déclamation lyrique et M. Plucque des leçons de maintien. On savait aussi que, médiocrement récompensée dans les concours, aucun théâtre français ne lui avait ouvert ses portes. Mais voici ce qu'on ne savait pas : c'est qu'à cette jeune femme, qui avait mieux que l'instinct, qui avait le génie du théâtre, il fallait le théâtre pour se révéler. Et ce que l'on ignorait surtout, c'est qu'elle avait trouvé dans son berceau, auprès duquel quelque bonne fée veillait sans doute, des dons qui, à une certaine heure qui manque rarement de sonner, font paraître singulièrement secondaire, j'allais dire inutile, la tâche de MM. les professeurs. Ma foi, si j'ai été de quelque secours à M^me^ Caron, en lui fournissant l'occasion propice, elle m'en a largement récompensé.

La voilà devenue l'idole du public; elle a son cortège d'admirateurs. On eût écrit des sonnets pour elle il y a un demi-siècle; on la loue en

prose, suivant le goût du jour, et, à la rigueur, cela peut lui suffire. C'est une artiste très studieuse et très éprise de son art, joignant, à une modestie relative, un dédain absolu des moyens à l'aide desquels nos virtuoses les plus en renom entretiennent pendant un laps de temps indéfini le prestige de leur virtuosité.

Mais quel malheur si cette grande artiste, si cette femme nerveuse et impressionnable tombait jamais entre les mains d'un Directeur qui ne saurait ni comprendre ni excuser les bizarreries de son caractère, ni utiliser, comme il convient, ses admirables et précieuses qualités !

E. REYER.



# LE DIVAN ROUGE

## I

C'était en 1872, au sortir des horreurs de la guerre et de la Commune; je venais de m'installer dans le petit hôtel que j'avais acheté rue de Douai, en face d'un des nombreux couvents du Sacré-Cœur. L'hôtel avait été occupé avant moi par un peintre. Il s'y trouvait donc un atelier qui prenait jour sur le jardin des religieuses par une énorme baie, large de deux mètres cinquante, et flanquée de deux hautes fenêtres, l'une à droite l'autre à gauche. C'est là que Charles Garnier m'avait aménagé un cabinet de travail. Il n'y avait, pour le moment, d'autre meuble qu'une immense bibliothèque qui faisait le tour de l'atelier. Elle en couvrait, du haut en bas, la paroi qui ne mesurait pas moins de dix mètres d'élévation. Un escalier conduisait à un balcon qui, la coupant par le milieu, permettait d'accéder à l'étage supérieur et formait en même temps

un motif de décoration sévère et pittoresque. Tout cet arrangement qui était d'un grand goût et d'un style sobre, avait encore pour moi le charme de la possession première. Je me figurais par avance l'effet que feraient les dos étincelants de mes volumes alignés sur les rayons des vitrines. C'étaient les joies de la lune de miel. Rien de plus ennuyeux, mais aussi rien de plus charmant que le joli tracas d'une installation nouvelle. On passe sa journée à rêver des aménagements et à pester contre des retards. L'imagination est toujours en train et la bile toujours en mouvement. Ce sont des jours et souvent même des mois où l'on vit double.

Par une après-midi, je me promenais tout seul dans cette vaste salle, où il n'y avait encore ni une table pour écrire, ni même un escabeau pour s'asseoir, quand la sonnette du rez-de-chaussée m'annonça une visite. C'était une des plus aimables comédiennes de ce temps, dont j'aimais les grands airs effarouchés, l'ingénuité piquante, l'esprit légèrement paradoxal. Je descendis la recevoir; il fallut que je lui montrasse la maison du haut en bas : le tour du propriétaire. Quand elle arriva dans mon futur cabinet, en face de cette vaste baie, d'où la lumière tombait à flots :

— Qu'est-ce que vous allez mettre là ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais ; rien, peut-être.

— Comment ! rien ? Ça serait affreux, cette grande place vide et froide. Il faut quelque chose.

Elle se frappa le front.

J'ai votre affaire. Je suis obligée de vendre ma maison de campagne. C'est toute une histoire que je vous conterai un jour. Dans le salon, il y avait un grand divan rouge de deux mètres cinquante de long sur deux mètres cinquante de large. Je ne sais plus que faire de cette grande guimbarde. Personne n'en veut; le tapissier ne m'en donne autant vaut dire rien. Je vais vous l'envoyer.

— Jamais de la vie, m'écriai-je; je n'en veux point.

— Vous l'aurez tout de même. Si ça vous ennuie de le recevoir à titre de présent, vous le ferez estimer par un homme du métier. Son prix sera le mien. C'est entendu.

— Mais non... mais pas du tout...

Elle descendait quatre à quatre en répétant : c'est entendu ! c'est entendu !... tandis que je la suivais d'un pas moins agile, répétant, moi aussi : — Mais non... mais pas du tout... Elle ouvrit prestement la porte, s'engouffra avec un bruissement de soie dans son coupé, et fit signe au cocher de partir.

J'ai cette ressemblance avec Jean-Jacques et avec beaucoup d'autres, hélas ! que je ne trouve jamais le mot à répondre, le mot de la situation, que lorsqu'il n'est plus temps, sur l'escalier. Le mot me jaillit donc tout à coup du fond de la pensée, comme je remontais le perron :

— Imbécile ! j'aurais dû lui faire entendre, de façon ou d'autre, que j'accepterais son divan, si elle prenait la peine de me prouver que les ressorts en étaient suffisamment élastiques.

Je me précipitai dehors pour réparer ma sottise ; je vis la voiture qui fuyait ; l'actrice me souriait de loin, la tête hors de la portière, et d'un geste de la main elle semblait me dire encore : c'est entendu ! c'est entendu !

Huit jours se passèrent, et j'avais parfaitement oublié ce petit incident ; il ne m'avait pas semblé qu'il pût comporter aucune suite ; car ces dames n'en ont guère dans leurs idées. Je m'étais trompé. Un beau matin, je vis une tapissière s'arrêter devant ma porte, et le divan rouge en sortit sur les épaules de deux hommes de peine, qui eurent bien du mal à le hisser au second, par un escalier trop étroit. Ils en vinrent à bout, et le mirent à l'endroit désigné, juste sous la baie. Il était là, comme en sa niche. On eût dit que la place avait été disposée exprès pour lui, à moins qu'il n'eût été fait exprès pour la place ; tant il l'emplissait exactement, tant le rouge vif du drap brillait d'un éclat joyeux sous la lumière qui tombait presque droit, par large nappe. Il n'y avait pas à dire : ce diable de divan faisait bien là ; il était d'un bel effet, que rehaussaient encore quatre gros coussins, du même rouge, le dos appuyé contre la muraille, en forme d'oreillers. Je m'y étendis pour voir ; les ressorts, bien que je fusse tout seul à les essayer, me semblèrent des plus souples, et indulgents aux aimables siestes.

— Décidément, me dis-je, elle a eu tout de même une bonne idée.

Une bonne idée ! ah ! si l'avenir s'était tout à coup découvert devant

mes yeux! si je m'étais douté du nombre de légendes amoureuses, traîtreusement tapies dans les interstices de ces ressorts! si j'avais pu soupçonner qu'elles allaient prendre à grand bruit leur vol, éveillées sans doute par le va et vient qui a fait de mon atelier une place publique! Ce malheureux divan, me serais-je imaginé jamais qu'il ne passerait plus dans les conversations parisiennes sans soulever autour de lui des chuchottements effarouchés et de mystérieux souvenirs; qu'il finirait par devenir comme la caractéristique de la maison et des goûts de son maître? Tout arrive, comme dit l'autre, et j'aurais dû me méfier. Je jouissais déjà, c'est bien le cas ici de hasarder cette faute de français sévèrement proscrite par Noël et Chapsal, je jouissais déjà d'une fort mauvaise réputation en ce genre. Et Dieu sait pourtant que je n'avais rien fait pour la mériter! Elle m'était venue, comme on dit que vient le bien, en dormant, et même en dormant sur mes deux oreilles. C'est une histoire qu'il faut que je conte; elle vous montrera comment les légendes s'établissent à Paris, et vous savez que lorsqu'une fois la légende s'est emparée d'un fait ou d'un homme, c'est pour la vie. Vous aurez beau en prouver la fausseté, vous aurez beau la combattre et vous débattre, vous n'y changerez rien. La légende sera la plus forte. J'ai pris mon parti de celle qui s'est formée autour de mon nom, et si j'en parle aujourd'hui, c'est moins dans l'espoir de la démolir que pour me donner ce plaisir philosophique d'en démêler l'origine et d'en suivre les progrès. La seule consolation d'un ennui dont on souffre, c'est d'en chercher et d'en trouver le pourquoi.

## II

J'étais né timide. Ceux qui ont reçu de la nature l'inestimable don de la confiance en soi, et c'est heureusement la grande majorité des hommes, ne soupçonnent guère l'intensité des tortures morales dont la timidité afflige en secret ses misérables victimes. Jean-Jacques, qui en a horriblement souffert, les a marquées à diverses reprises de traits profonds et douloureux dans ses

*Confessions. Les Confessions* de Jean-Jacques, c'est le bréviaire des timides. Combien de fois ne les ai-je pas lues dans ma jeunesse et avec quelle ardeur d'attention émue, me reconnaissant à chaque histoire d'amour dans ce pauvre grand homme, que je voyais sans cesse près des femmes le sang embrasé d'impétueux désirs et les yeux pétillants de convoitises; mais gauche, mais tremblant, mais oppressé, n'osant par fausse pudeur ou par vanité sotte ni pousser sa pointe ni même se rendre à leurs agaceries, et furieux contre lui-même de ne pas oser; il sortait toujours de ces rencontres piteusement défait, avec sa courte honte, et s'en allait tantôt pleurant de rage, tantôt cherchant à son manque de hardiesse des excuses ineptes, comme il lui arriva le jour où la courtisane de Venise le congédia sur cette phrase ironique : Étudiez plutôt les mathématiques, mon cher!

Ce mot a poursuivi Jean-Jacques d'un bout à l'autre de sa vie qui fut si tourmentée. Je l'ai toujours entendu sonner à mon oreille : Brave garçon, fort en thème, professeur excellent, très capable de mettre proprement une phrase sur ses pieds, toutes sortes de mérites; mais voilà, quand les femmes entraient en jeu : étudiez plutôt les mathématiques, mon cher.

Et encore Jean-Jacques, à cette époque de sa première jeunesse, était-il, c'est au moins lui qui nous l'apprend, bien fait et agréable de sa personne. Il parlait avec éloquence et feu, quand on l'avait mis à son aise; cette flamme du génie, qu'il devait déployer plus tard si vive et si brûlante, couvait déjà sourdement au fond de cette grande âme; elle éclairait son regard et animait sa physionomie; tandis que moi!... je me regardais avec un mélange de chagrin et de dépit. La nature semblait m'avoir équarri à coups de hache : J'étais sorti de ses mains, court, gros et trapu, la tête enfoncée dans les épaules, des jambes vastes et massives, qui se balançaient d'un rythme pesant, par un mouvement automatique, quand je prenais la parole. Une barbe noire, drue et broussailleuse, m'avait envahi la figure, et, jetant sur tous les traits du visage comme un reflet de dureté farouche, m'enlevait le bénéfice d'une certaine bonhomie de caractère, qui autrement se fût révélée sur mes lèvres faciles au rire. Les yeux, que j'avais assez doux, comme le sont assez souvent les yeux des myopes, étaient cachés sous de grosses lunettes, qui achevaient

ma physionomie. Ces lunettes, je les maudissais de tout mon cœur et ne pouvais m'en passer.

J'avais dix-huit ou dix-neuf ans, quand il arriva à une dame, qui était amie de ma mère, de lui dire, après m'avoir regardé : C'est dommage que Francisque porte ces horribles lunettes ; on ne voit plus ses yeux qui sont beaux. Je ne puis m'empêcher de sourire en me rappelant le ravage que fit cette simple phrase dans mon pauvre individu. Je vécus dès lors partagé entre deux alternatives, qui étaient également douloureuses. Si je gardais mes lunettes sur mon nez, j'avais, il est vrai, l'agrément de voir la personne avec qui je causais, mais je me privais près d'elle en voilant mes yeux, qui étaient beaux, de mon plus précieux engin de séduction. Si au contraire je leur rendais, en les désarmant de lunettes, toute la puissance de leur éclat, je devenais peut-être irrésistible, mais j'avais l'ennui de ne plus voir à quel moment on cessait de résister. L'amour-propre me disait : sois aveugle plutôt ! Le bon sens en revanche me conseillait de renoncer à toute prétention. Laquelle de ces deux voix écouter de préférence ? Je m'étais avisé d'un stratagème qui conciliait ces deux nécessités contraires. C'était de porter des lunettes dans l'usage ordinaire de la vie ; mais quand le hasard me mettait en présence d'une femme à qui je voulais plaire, et je pétillais de plaire à toutes, je retirais mes lunettes comme pour en essuyer les verres ; et d'un geste que je tâchais de rendre indifférent, comme si j'accomplissais un mouvement d'habitude, je les remettais dans l'étui. Mes yeux, qui étaient beaux, avaient dès lors toute liberté de faire leur office. Je m'imaginais bonnement que le secret de ce petit manège ne serait jamais percé à jour. Mais les femmes sont bien malignes. Un jour, à déjeuner, devant sept ou huit convives, une actrice me demanda de cette voix traînante, qui donne tant de piquant à la gouaillerie parisienne, pourquoi je venais d'ôter mes lunettes :

— Vous êtes joli à voir, me dit-elle, mais nous aimons mieux être vues par vous.

Je sentis plutôt que je ne vis un sourire de moquerie courir sur toutes les lèvres. Je rougis :

— Ah! parbleu! dis-je, jetant à l'eau toute cette vanité sotte, vous avez raison et je ne suis qu'un idiot.

Et je rajustai bravement sur mon nez ces lunettes de malheur. Mais le pli était formé. Et longtemps encore après cette leçon dont j'avais fait mon profit, je me surpris, à l'approche d'une femme, les enlevant d'un geste machinal et tirant mon étui de ma poche.

L'extrême myopie ajoute beaucoup à la timidité des gens qui sont déjà de tempérament timide. Elle rend les mouvements plus lents, plus rares, plus gauches; car un myope ne sait jamais où il doit poser le pied ni s'asseoir. Elle fait la parole plus incertaine; car il ne peut lire sur le visage de ceux qui l'écoutent l'effet de ses discours, et il craint de s'avancer. Elle donne à tout son être quelque chose d'hésitant et de lourd. Il a la conscience de son embarras; il en est tourmenté et ce tourment même contribue à l'enfoncer, pour peu qu'il ait d'orgueil, dans un goût d'isolement farouche.

Je n'étais rien moins que sauvage de mon naturel. J'ai aimé de tout mon cœur, dès mon jeune âge, la conversation des femmes, la comédie de société, la danse, et avant tout la valse dont j'étais passionné jusqu'à la fureur. Mais à l'idée qu'il faudrait traverser un bal pour inviter une danseuse, qui rirait peut-être de mon allure empêchée, le cœur me défaillait dans la poitrine; je préférais affecter un mépris raisonné et hautain des plaisirs d'où m'écartait ma timidité seule, et je déclarais d'un air pincé ou grognon qu'un homme avait autre chose à faire dans la vie que de remuer niaisement les jambes en cadence. Il est vrai qu'en petit comité, avec des gens aimables et dont j'étais sûr, je retrouvais toute l'allégresse de mon esprit et toute l'élasticité de mes jambes. J'emportais tout le monde avec moi dans un tourbillon d'énorme gaîté. Car il n'y a rien de tel que les timides, quand le hasard les a mis à leur aise, pour pousser droit devant eux, d'un élan affolé et brutal, à travers les convenances qu'ils bousculent, sans crier gare.

Tant que j'avais vécu en province, cette timidité, compliquée de myopie, n'avait pas eu pour moi d'inconvénients trop sérieux. Dans les villes de

médiocre importance, le monde à voir, ce que l'on appelle la société, se compose d'un assez petit nombre de personnes, qui se connaissent toutes peu ou prou, qui s'acceptent les unes les autres avec leurs infirmités et leurs ridicules. On a tout le loisir, voyant les femmes de plus près et dans l'intimité de la vie bourgeoise, de s'aprivoiser avec elles; les effarouchements de la première heure ne tardent pas à se rasseoir et l'on rentre paisiblement dans son naturel.

Ce fut une autre affaire à Paris. Je me trouvai brusquement jeté, moi qui sentais à plein nez la province et le collège, dans un monde dont je ne savais pas le premier mot, le monde de la presse et des théâtres, monde de plaisirs frivoles et de blague à outrance. On m'y accueillit comme un hibou égaré le jour hors de son trou; une nuée d'oisillons poursuit la pauvre bête de ses huées et de ses coups de bec, tandis qu'elle roule, effarée, ses gros yeux ronds. Les railleries tombèrent sur moi, de toutes parts, dru comme grêle; c'était comme un fait exprès, toutes ou presque toutes portaient sur mon malheureux physique : j'étais chaque matin, dans un tas de journaux, spirituellement comparé à tous les pachydermes de la création. Ah! si j'eusse fait jamais la sottise de me regarder dans une glace avec complaisance, ce vain amour-propre eût été rudement rabattu le lendemain!

Le rédacteur en chef du *Figaro*, avec qui je m'étais brouillé, avait imaginé sur mon compte une *scie* qui a duré si longtemps qu'après trente années les traces de la cicatrice ne se sont pas encore effacées complètement. Elle consistait à répéter tous les jours, sous mille formes diverses, que j'avais des oreilles d'une énorme largeur. Vous imaginez aisément en combien de façons peut se varier cette unique plaisanterie? On contait un matin que n'ayant point trouvé de lit dans une auberge je m'étais couché dans mes oreilles; un autre jour, un garçon de restaurant à qui l'on avait demandé de ces larges huîtres connues sous le nom de pieds-de-cheval m'avait coupé les oreilles pour parfaire la douzaine. C'était chaque matin, dans toutes les petites feuilles qui avaient emboîté le pas derrière le *Figaro*, un assaut d'inventions drôlatiques sur ce thème facile. Il y en a eu de bien amusantes

dans le nombre, une entre autres dont le souvenir m'est resté dans la mémoire, parce que j'en ai ri à pleurer.

Le *Figaro* rapportait qu'un soir, vers dix heures, des agents de police en tournée avaient aperçu un rôdeur qui, après être sorti de dessous un pont, se glissait silencieusement le long du quai, jetant de tous côtés des regards inquiets. Ils avaient longtemps observé cet individu dont les allures leur paraissaient suspectes. Ils l'avaient vu enfin s'arrêter à l'un de ces anneaux en fer, scellés dans le mur, auxquels les bateliers accrochent les câbles de leurs embarcations, et le secouer avec violence. Ils étaient accourus et, s'emparant de l'inconnu lui avaient demandé ce qu'il faisait là.

« Il avoua en rougissant que son intention était de voler ces anneaux pour s'en faire des boucles d'oreilles.

« C'était Francisque Sarcey. »

Je me souviens à ce propos d'une anecdote assez plaisante :

Je commençai déjà à tenir mon rang dans la critique de théâtre, et comptais parmi ceux dont on sollicitait la bienveillance. Je reçus un matin une lettre très parfumée, toute couverte de pattes de mouches et signée d'un nom de femme. Ce nom m'était inconnu aussi bien que l'écriture, et cependant la signataire me rappelait, avec un laisser-aller plein d'enjouement, que je lui avais promis ma protection, le jour où elle en aurait besoin, pour entrer dans un théâtre. Ce jour était venu. Elle m'attendait telle heure, tel jour, à une adresse qu'elle me désignait.

Cette lettre m'intrigua. Si j'avais eu l'expérience que j'ai acquise depuis, je ne m'en serais pas autrement préoccupé, et l'aurais jetée au feu. Mais j'étais jeune, curieux, et peut-être aussi tenté du diable. Je la mis dans ma poche et m'en fus de mon pied léger chez la belle. Je sonnai ; une jolie petite femme, grassouillette et pimpante, vint m'ouvrir en peignoir rose. Je demandai la maîtresse de la maison : c'était elle. J'entrai à sa suite dans son boudoir, et après m'être assis :

— Vous m'avez écrit, lui dis-je, pour me prier de venir vous voir...

— Je vous ai écrit ? moi... il y a erreur.

Je tirai sa lettre de ma poche et la lui donnant :

— Voyez plutôt !

— Cette lettre est adressée à M. Francisque Sarcey.

— Eh bien ! Francisque Sarcey, c'est moi.

Elle se recula d'instinct, comme si elle eût craint d'avoir affaire à un voleur ou à un fou, et m'examinant des pieds à la tête :

— Vous, Francisque Sarcey ! allons donc ! vous avez les oreilles comme tout le monde ! Francisque Sarcey a d'autres oreilles que ça ! je les connais bien, moi, les oreilles de Francisque Sarcey.

— Mes oreilles ont peut-être le tort de ne pas ressembler à leur signalement ; je n'en suis pas moins Francisque Sarcey et la meilleure preuve que je vous en puisse donner c'est la lettre que vous tenez entre les mains. Comment est-ce à moi qu'on l'eût remise, si je n'en avais pas été le destinataire ?

Cet argument parut la frapper ; elle demeura quelque temps rêveuse, dans l'attitude d'une personne qui cherche, sans y parvenir, à résoudre un problême difficile. J'étais fort en peine de ma personne et très ému ; je tirai mon mouchoir pour m'essuyer le front. Comme j'allais le porter à ma figure, elle sauta dessus et le saisit d'un geste de chatte. Elle le déplia vivement et regarda le coin où sont brodées les initiales :

— F. S., dit-elle toute pensive, c'est bien cela.

Et tout à coup, avec explosion :

— Oh ! la canaille ! s'écria-t-elle, la canaille !

Je n'eus que plus tard le mot de l'énigme. Un soir elle se trouvait au café avec des jeunes gens, ses amis. Elle avait remarqué à une table voisine un monsieur, dont les oreilles étaient d'une largeur inaccoutumée.

— Est-ce que c'est Francisque Sarcey ? avait-elle demandé tout bas.

— Oui, c'est lui en effet, avaient répondu les bons apôtres, enchantés de l'excellente fumisterie qui se préparait. Voulez-vous que nous vous présentions ? il pourra vous être utile.

Sitôt dit, sitôt fait. Le monsieur aux larges oreilles était entré dans la plaisanterie, qu'il avait poussée, le gaillard ! jusqu'à ses dernières conséquences.

Voyez le guignon ! mon métier de critique, que l'on prétend si fertile en bonnes fortunes, ne m'en avait encore valu qu'une au monde, et c'était un autre qui en avait profité sous mon nom. Le drôle avait pris mes oreilles pour en faire les draps de son lit de noces.

Ce qu'il y avait de plus agaçant, de plus exaspérant même dans mon cas, c'est que, timide comme je l'étais, bête avec les femmes, et n'ayant pas encore un seul nom à inscrire sur la liste où les dons juans en allongent des mille et trois, je passais déjà sur le pavé de Paris pour un des plus rudes abatteurs de quilles de ma génération. Je n'en avais pas une seule, non pas une seule, dont j'enrageais, et on me les donnait toutes. La légende qui devait prendre plus tard consistance et corps autour du fameux divan rouge avait déjà commencé son œuvre.

C'était la faute de mon ami About. Il avait en ce temps-là son installation principale à Saverne, dans une maison de campagne d'où l'a chassé la guerre de 1870. Il habitait là en famille avec sa mère, sa sœur et deux filles de sa sœur qu'il aimait comme si elles eussent été ses enfants. Il était obligé, pour ses affaires ou ses plaisirs, de venir assez souvent à Paris, et au lieu de descendre à l'hôtel, il avait pensé qu'il serait préférable d'avoir un pied à terre, où il retrouverait le confort et l'agrément du chez soi. Il me proposa d'en louer un, de compte à demi avec lui. Que nous fallait-il ? Deux chambres à coucher et, entre les deux, un cabinet de travail qui nous serait commun. Un bout de cuisine et de salle à manger, achèverait l'installation. Je resterais seul maître de l'appartement, lorsque About aurait sa résidence à Saverne ; quand il viendrait passer un mois ou deux à Paris, nous vivrions ensemble : on trouverait toujours moyen de s'accommoder.

L'idée de cet arrangement me ravit. J'étais si ours de mon naturel que j'aurais pu, je le sentais bien, si j'avais logé seul chez moi, demeurer vingt ans à Paris, sans faire connaissance avec le monde parisien, qu'il m'importait cependant de savoir à fond. Avec About, j'étais sûr de voir défiler, à travers notre salle à manger et notre cabinet de travail, tout ce que Paris comptait d'illustrations de tout genre, sans oublier les femmes à la mode.

About était alors dans le plein de sa jeune renommée, et jamais ne vit

d'esprit plus vif et plus remuant. Il a dit d'un de ses personnages que lorsqu'il entrait dans une chambre, la température s'y élevait de dix degrés. Il s'est peint lui-même sous le nom de ce Guillery, si gai, si pétulant, qui eût voulu que toutes les femmes n'eussent qu'une seule tête, pour les pouvoir embrasser toutes à la fois.

C'est au passage Saulnier que nous avions installé nos pénates. Lorsqu'il y arrivait, en bonne humeur de dépenser, comme il disait spirituellement, ses économies de Saverne, la maison, morne et morte la veille, s'emplissait de mouvement, de bruit et de rires. Une nuée d'amis s'abattait sur la salle à manger; une nuée d'amies sur le cabinet de travail ou la chambre à coucher. Il était bien difficile que dans le nombre il ne s'en trouvât pas deux ou trois qui ne sentaient aucun plaisir à se rencontrer sur le même seuil et qui demandaient, hérissées ou furieuses, des explications. Et About en avait toujours une toute prête :

— Ce n'est pas pour moi qu'elle est venue, c'est pour Francisque.

— Pour Sarcey ! allons donc !

— Vous ne connaissez pas Francisque. Il cache son jeu. On ne se méfie pas de lui; mais il les a toutes. Je suis sûr qu'à vous-même il vous a fait la cour.

— Jamais de la vie.

— J'aime mieux cela ! mais vous pouvez dire que vous êtes la seule !

— Pas possible !

Et About, qui improvisait à merveille, se mettait à conter, avec une verve incroyable de détails fantaisistes, toutes sortes d'histoires amoureuses, dont j'étais le héros; on n'en croyait que la moitié; mais cette moitié eût suffi à la réputation de dix hommes.

Et le lendemain, à déjeuner, comme il aimait à répéter les légendes de son invention, les embellissant à chaque nouveau récit de circonstances plus piquantes ou plus drôlatiques, comme il excellait à ce jeu d'esprit où il déployait les ressources de l'imagination la plus brillante, il ne manquait pas de reprendre l'histoire éclose la veille, la mettant le plus souvent au compte de la personne pour qui il l'avait inventée. Tous nos convives pâmaient de rire, et moi tout le premier; car je n'aurais jamais imaginé que ces légendes,

qui n'étaient prises au sérieux par personne, dussent avoir pour moi aucune conséquence.

Mais, comme elles étaient amusantes, on les colportait dans les foyers de théâtre, dans les ateliers de peintres, dans les cabinets de rédaction, un peu partout; et, toujours, mon nom y était mêlé. Dans notre entourage à Edmond et à moi, et notre entourage c'était le tout Paris des premières, l'habitude était venue, toutes les fois que l'on contait quelque aventure amoureuse bien invraisemblable, de me la fourrer sur le dos, et tout le monde de s'écrier, après qu'elle était terminée :

— Ce Sarcey! toujours lui! il n'y en a que pour lui!

Le plus drôle de l'histoire, c'est qu'à force de répéter la chose, beaucoup avaient fini par la croire vraie. Je ne suis pas bien sûr qu'About lui-même ne se soit pas, à la longue, laissé duper à sa mystification. Plus tard, beaucoup plus tard, comme nous causions de cet heureux temps de notre jeunesse, où nous avions si gaiement fait tant de folies, il me dit le plus sérieusement du monde, sans ombre de blague :

— En as-tu tout de même eu, à cette époque-là, de ces bonnes fortunes?

Je le regardai dans le blanc des yeux, pour voir s'il se moquait de moi. Non, il était convaincu.

— Eh! non, lui dis-je, je n'ai jamais eu que celles que tu m'as libéralement prêtées de ta grâce, et j'en étais même assez ennuyé.

— Allons donc! tu prétends me faire croire que tu n'as pas été un foudre de guerre.

— Un Jean foudre de guerre, tout au plus!

Et nous nous mîmes en riant à évoquer tout ce passé. Il y avait en face de notre appartement une maison qui, du haut en bas, était habitée par des femmes aimables; actrices de petits théâtres, chanteuses de bouisbouis, demoiselles de magasin, lorettes même; on ne disait pas encore *cocottes* en 1862. Il n'y avait rien de plus drôle : quand About se mettait à la croisée, toutes les fenêtres vis-à-vis se garnissaient de visages ébouriffés, et l'on échangeait des signes télégraphiques avec tous les étages; et c'étaient des rires qui se croisaient du numéro pair au numéro impair, par dessus la tête des passants. Une autre rue

en eût été scandalisée; mais le passage Saulnier en avait sans doute vu bien d'autres; il était fermé d'une grille aux deux extrémités, et nous y étions comme chez nous. Un jour, c'était l'heure de déjeuner, nous nous mîmes à la fenêtre et aucune tête ne surgit à l'autre rive; on était à table. About prit un pistolet et tira en l'air. Au bruit de la détonation, de toutes les fenêtres jaillirent à la fois comme d'autant de boîtes à surprises des têtes effarées. Le gardien du passage monta pour nous dresser procès-verbal; nous le grisâmes, et il s'en fut, ce digne fils de l'Alsace, après avoir solennellement déclaré que nous étions de *pien chentils cheunes chens,* cuver notre vin près de sa femme, à qui il nous promit de faire une politesse à notre santé!

Nous ne demeurâmes guère qu'un an au passage Saulnier. Ce n'est pourtant pas la mauvaise compagnie qui nous en chassa; mais About, qui n'aimait pas trop rester en place, s'éprit d'un autre appartement. La façon dont nous fûmes amenés à le louer est trop curieuse pour que je ne la conte pas ici en passant. Il sera facile d'en tirer, si l'on veut, une leçon de morale courante.

Il y avait rue de Boulogne une de ces petites maisons, bâties en boue et en crachat, que l'on décore à Paris du nom d'hôtel. Deux pièces au rez-de-chaussée; deux au premier étage, et point de grenier. De plain-pied avec le rez-de-chaussée, une manière de jardin si étroit, si fermé de hautes maisons, qu'on ouvrait la porte de la salle à manger pour lui donner de l'air. Le mot était d'Alexandre Dumas, qui avait, lors de ses débuts, habité ce méchant petit hôtel, en qualité de locataire. Il avait passé la maison à Paulin, le fils du directeur de l'*Illustration*. Paulin après avoir fait de grandes dépenses d'installation dans ce logis, s'en était vite dégoûté; il l'avait trouvé, ce qu'il était en effet, très incommode et très cher; j'en puis parler tout à mon aise : car il n'existe plus aujourd'hui, le dernier locataire en a été M. Paul de Cassagnac. On l'a depuis abattu, pour agrandir le bâtiment d'à côté.

Un soir, About arrive dans ma chambre vers une heure du matin. C'était son habitude de rentrer fort tard; il venait s'asseoir sur le pied de mon lit, et me contait sa journée et me demandait la mienne. Je lui rendais compte des lettres, des visites survenues; j'étais la femme de ménage, ou, si l'on aime mieux, l'homme de compagnie.

— Demain, me dit-il, nous dînons chez Paulin ; il nous montrera son installation et il veut bien nous la recéder...

Et voilà About qui, avec son ordinaire mobilité d'imagination, se met à me peindre des plus riantes couleurs ce logis qu'il n'avait pas encore vu ; il me parle de la joie que nous aurons à vivre seuls, chez nous, sans concierge, des parties que nous pourrons organiser là-bas... C'était le Paradis terrestre. Je présentai bien quelques timides objections ; je fis remarquer que notre concierge, loin d'être une gêne pour nous, avait toujours été à notre dévotion ; que nous étions habitués à notre appartement, que tous nos amis en savaient le chemin ; qu'une nouvelle installation n'aurait pas lieu sans frais considérables ; que nous savions ce que nous allions quitter, mais que nous ne savions pas ce que nous retrouverions bien. Lorsque About avait un caprice, il n'entendait à rien, et moi, je n'étais pas de force à lui résister. Je n'avais d'autre avantage sur lui que d'apercevoir l'étendue de la sottise qu'il me faisait faire ; mais nous la faisions de compagnie.

Le lendemain nous arrivâmes à l'heure dite chez Paulin ; le dîner fut exquis et gai ; car About, fouetté d'un désir impétueux, était en verve et jamais personne n'eut plus d'enjouement dans la conversation ; il abondait en saillies imprévues, en paradoxes piquants, en récits fantaisistes d'une drôlerie inconcevable. Après dîner, nous visitâmes, Paulin nous précédant un flambeau à la main, toute la maison du haut en bas, ce qui ne fut pas long ; car elle ne se composait que de quatre pièces. Je tirai About par la manche et lui dis, tout bas, les appréhensions que cette visite avait excitées chez moi. Il paraissait rêveur et un peu désenchanté :

— Nous sommes toujours à même de ne pas signer, nous dit-il.

Nous revînmes au jardin. Paulin avait fait disposer dans tous les coins des pots à feu, qui, sur un signe de lui, s'allumèrent à la fois. Le jardin et la maison furent aussitôt illuminés des reflets fantastiques de ces flammes de Bengale. C'en fut assez pour avoir raison des objections maussades. A ce spectacle inattendu, About se récria d'étonnement et de joie. Il vit comme en un trait de feu toutes les soirées que l'on pourrait offrir aux dames dans ce jardin enchanté.

— Eh bien! nous allons signer tout de suite, dit Paulin. Je vais chercher l'acte; il est tout prêt.

Il nous laissa seuls deux minutes :

— Prends garde, dis-je à Edmond; les pots à feu ne durent que cinq minutes, et la journée a vingt-quatre heures.

Mais il était pris. Paulin avait trouvé l'endroit sensible. About signa l'acte, sans même le lire, et me passa la plume. J'hésitais;

— Allons! signe donc, me dit-il, c'est ici que tu traiteras toutes tes femmes!

Et tandis que je signais, le pot à feu sur la gorge, il se mit à défiler à notre hôte, avec son entrain de blague accoutumé, le chapelet de mes prétendues bonnes fortunes.

Que de fois depuis j'ai maudit ces gredins de pots à feu qui nous revinrent si cher. Quand on pense que c'est sur ce détail que nous signâmes, les yeux fermés, un bail qui coûta à mon copain les yeux de la tête; qui pesa si longtemps et si lourdement sur mes pauvres finances! et c'est presque toujours ainsi dans la vie. Ce n'est point par les raisons sérieuses que l'on se résout aux déterminations importantes! on se marie, parce qu'on a un soir trouvé dans sa commode deux chemises sans boutons. Nous ressemblons tous peu ou prou à cet original, à qui l'on demandait, lui montrant une maison qu'il venait de faire construire :

— Pourquoi votre architecte vous a-t-il fait les fenêtres du premier étage si basses : elles ne sont pas en proportion avec le reste.

— C'est que j'avais des rideaux de cette dimension, et je tenais à les utiliser.

L'hôtel de la rue de Boulogne n'était pas habitable. About y mit les ouvriers, donna des ordres un peu en l'air et retourna à Saverne. Personne n'est moins propre que moi à surveiller des travaux : maçons, serruriers, peintres, tapissiers, s'en donnèrent à cœur joie de bouleverser la maison. Ils me consultaient pour la forme; je répondais : faites! et ils allaient de l'avant. La carte à payer, quand on nous l'apporta, nous refroidit sur les pots à feu. About commençait à songer vaguement au mariage; il venait moins souvent à



Paris; il n'y apportait plus le même entrain de gaîté. Il se rangeait. La maison, où je vivais presque toujours seul, devenait pour moi beaucoup trop grande et me paraissait de jour en jour plus triste. Je ne pouvais me défendre d'un sourire mélancolique, quand About, avec qui j'étais en correspondance presque quotidienne, me parlant dans ses lettres de ses nouveaux projets de sagesse, me taquinait sur mes fredaines passées, présentes et futures. De fredaines, hélas! il n'y en eut jamais ombre dans ce logis que nous avions remis à neuf et orné de pots à feu, à l'intention de ces dames. Mais About avait la scie persistante.

Le moment était venu de rompre ou plutôt de dénouer cette association qui avait été si fertile en parties amusantes et en bons rires. Nous nous séparâmes, nous rendîmes au propriétaire sa maison, restaurée du haut en bas, et nous fûmes obligés, pour qu'il consentît à l'accepter, de lui payer un dédit considérable. Ah! il ne donnait pas ses coquilles, ce modèle des vautours! About se maria peu de temps après, et moi je m'en fus rue de la Tour-d'Auvergne, où j'avais déniché un tout petit appartement dont les fenêtres ouvraient sur de vastes jardins.

C'est là que je suis resté jusqu'à la guerre. About qui avait été d'abord tout entier aux joies de la lune de miel, puis qui s'était laissé ensuite absorber par les soins de la famille, me disait en badinant, quand je l'invitais à venir voir mon installation :

— Moi! aller chez toi! cela n'est plus possible. Je me compromettrais; j'ai deux filles. Que dirait ma femme?

Et se tournant vers elle, il lui contait des histoires à faire frémir la nature, et, dans tout son monde, ce fut bientôt une vérité qui ne souffrit point d'objection que toutes les actrices, toutes les femmes de plaisir m'avaient passé par les mains. J'avais beau dire : mais regardez-moi donc? est-ce que j'ai le visage d'un don juan ou la tournure d'un lovelace? La réputation que l'on m'avait faite poussa de nouvelles racines, plus nombreuses et qui étendirent plus loin leurs ramifications.

Un jour enfin About vint chez moi avec Baudry qu'il avait rencontré en chemin.

— Veux-tu nous donner à déjeuner? me demanda-t-il.

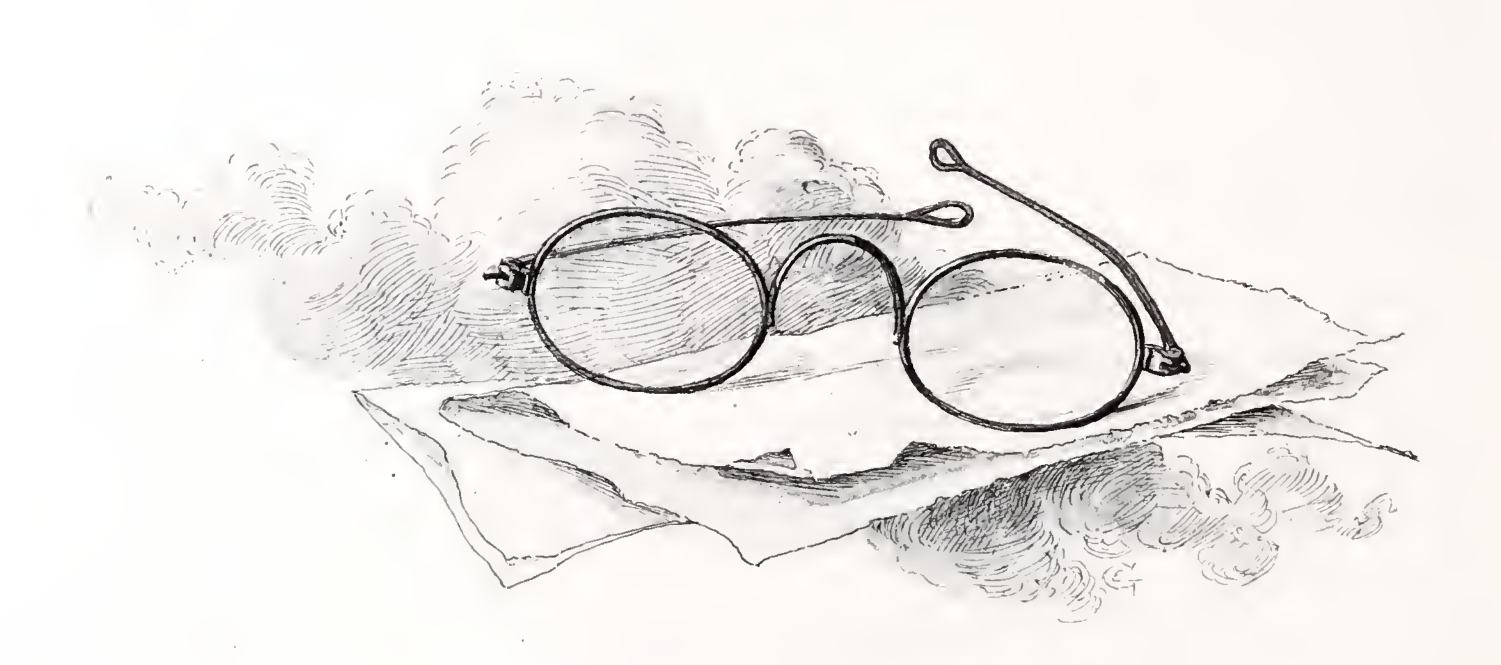
Et il se mit à examiner mon installation. Il y avait dans mon cabinet de travail un méchant canapé de cuir vert, que j'avais acheté d'occasion et qui était fort laid.

— Ah! s'écria-t-il, voilà le canapé de ses dames!

Il ne tarit pas de mots plaisants, sur ce canapé vert, qui serait peut-être, grâce à lui, devenu fameux, si le canapé vert n'avait fait place au divan rouge que vous avez vu, au début de cette histoire, faire son entrée dans la maison de la rue de Douai. Toutes les légendes qui depuis dix ans s'étaient lentement formées et amoncelées sur ma tête, allaient crever sur cet infortuné divan rouge.

Il est temps d'y revenir, et j'y reviendrai bientôt.

FRANCISQUE SARCEY.





LE

# GRAVEUR D'ÉPÉES DE CÉSAR BORGIA

Nous avons montré (1), dans le glaive de César, l'objet d'art relevé par une illustre origine; étudier de près les inscriptions et commenter les compositions et les symboles dont la lame est ornée, c'est écrire une page de l'histoire de Rome au Moyen-Age. Nous ne poussons pas l'illusion au point de croire qu'on peut pénétrer sûrement la pensée des artistes du xv^e^ siècle italien; à la fois naïfs et subtils, ils reflètent souvent des idées dont nous avons perdu le sens; parfois aussi ils se sont plu à poser à la postérité de malins problèmes dont la solution est plus souvent le fait du hasard que le juste fruit de la sagacité; mais si on se pénètre bien des circonstances et des conditions de la vie du fils d'Alexandre VI, on peut chercher dans les faits de sa carrière et les tendances de son caractère, le sens caché d'allusions et d'allégories qu'il a dû certainement inspirer.

Avant d'aborder l'interprétation des sujets gravés, comment, et à quelle occasion, César Borgia, cardinal

(1) Voir la *Revue* du 1er février 1886.

Nous donnons ici l'initiale de la bulle qui restitua leurs biens aux Gaëtani (tirée des archives des Gaëtani).

de la sainte Église, quels qu'aient été d'ailleurs ses goûts, l'indépendance de ses allures et son mépris de la discipline ecclésiastique, a-t-il pu ceindre officiellement l'épée? Telle est la première question à laquelle il nous faudra répondre. Nous rechercherons ensuite les raisons qui déterminèrent les Gaëtani, ducs de Sermoneta, à poursuivre avec tant d'ardeur l'acquisition de l'arme du Valentinois, et ce qu'elle représentait à leurs yeux.

César, sorti de l'Université de Pise où il a fait ses études, et rappelé à Rome par son père le cardinal Rodrigo, qui vient d'être élu Pape (11 août 1492), constitue sa maison, on pourrait dire sa cour. Avec plus d'assurance et plus de droit qu'un prince neveu, il s'annonce comme une personnalité; il faudra bientôt compter avec ce cardinal de dix-sept ans qui reçoit les ambassadeurs, correspond avec les souverains, signe les lettres qu'il leur adresse « Tanquam Frater », comme un prince régnant, et, encore adolescent, forme déjà un État dans l'État. L'ambassadeur de Ferrare, qui l'a vu précisément à cette époque, nous a laissé un croquis à la plume du jeune cardinal : « L'autre jour je fus trouver César chez lui dans le Transtévère, il allait partir pour la chasse et avait revêtu un costume tout à fait mondain, vêtu de soie, *l'arme au côté;* à peine sur la tête un petit cercle rappelait-il en lui le simple tonsuré. Nous cheminâmes ensemble à cheval en nous entretenant. Parmi ceux qui le traitent je suis un des plus familiers. C'est un personnage d'un grand esprit, très supérieur et d'un caractère exquis; ses façons sont celles d'un fils de potentat; il a l'humeur particulièrement sereine et pleine de gaieté, et respire la joie : « e tutto festa ».

César porte déjà la dague de chasse, nous pourrions le montrer portant le cimeterre oriental, et, toujours cardinal, figurant dans une procession habillé en turc à côté de Djem, ou Zizim, frère du sultan, otage du Vatican, (ce curieux et mélancolique personnage dont il appartiendra à M. Thuasne de nous restituer la figure). Se rendre en grande pompe à Santa-Maria-Della-Pace dans un tel attirail, dans le cortège pontifical, cela prouve peu de rigueur à l'égard des usages ecclésiastiques et une fantaisie sans limite chez le fils d'Alexandre, mais cela ne justifie pas encore l'usage d'un glaive

d'apparat fait spécialement pour lui, à ses armes, avec ses *imprese,* ses devises et la mention spéciale de son titre de cardinal.

Le monument que nous étudions est daté approximativement, puisque César y est désigné par son titre de cardinal de Valence. Élu, nous l'avons dit, dans sa dix-septième année, il répudiera la pourpre à vingt-deux ans, en août 1498. C'est donc aux dernières années de son cardinalat, alors que par son âge il peut être mêlé aux affaires publiques, qu'il faut rattacher l'exécution de l'arme. Or, une seule occasion de sa vie a pu jusque-là permettre au jeune cardinal de revêtir les insignes du pouvoir temporel et spirituel. En 1497, le 10 août, à Capoue, légat du Saint-Siège, il a procédé, aux lieu et place d'Alexandre VI, au couronnement de Frédéric d'Aragon, roi de Naples, dans des circonstances qui intéressent notre propre histoire et qu'il faut brièvement rappeler. Charles VIII a envahi l'Italie; arrivé sous les murs de Rome, il a réclamé la reconnaissance de ses droits sur le Napolitain. Alexandre VI, impuissant à l'arrêter dans sa marche, lui a ouvert les portes du Vatican. Le roi a prêté obéissance le 15 janvier 1495; en retour de cet hommage, il a reçu du Saint-Père l'investiture du royaume qu'il convoitait et il est parti pour le conquérir. Bientôt cependant, une ligue puissante s'est formée derrière lui ; Maximilien, l'Espagne, Venise et le duc de Milan, se sont unis au Saint-Siège, dans le Nord de l'Italie, Gonzague, à la tête des alliés, peut d'un jour à l'autre fermer les passages; Charles VIII revient sur ses pas, il entre à Rome pour la deuxième fois. Alexandre, pour échapper à une entrevue devenue difficile à cause de sa duplicité, a quitté sa capitale cinq jours auparavant pour se réfugier à Orvieto d'abord, puis à Pérouse; s'il le faut, il ira jusqu'à Ancône, et demandera même un asile à ses alliés de Venise. La journée de Fornoue vient rendre au pontife toute sa sécurité, il peut rentrer à Rome et lever le masque; ses alliés les rois catholiques, avec Gonzalve de Cordoue pour capitaine, vont même reconquérir, pied à pied, le royaume napolitain laissé aux mains des gouverneurs français. Alexandre VI dont toute la politique se borne à enrichir les siens, conclut un marché avec Frédéric d'Aragon; en retour des plus beaux fiefs du royaume de Naples et des plus riches bénéfices, il accordera au roi légitime de ce pays l'investiture qu'il avait donnée hier

à Charles VIII. Son fils aîné, Giovanni, déjà duc de Gandia, aura le duché de Bénévent avec droit d'hérédité; Lucrèce Borgia, mariée au seigneur de Pesaro, mais qu'on vient de forcer à divorcer, épousera un prince de la maison de Naples, Alphonse de Bisceglie; quant à César, il recueillera de riches prébendes. Comme gage de ce marché, *le jeune cardinal de Valence ira sacrer le nouveau souverain dans sa capitale.*

On a le bref du 9 juin 1497 qui conféra à César les pouvoirs nécessaires pour couronner Frédéric d'Aragon; il lui enjoint de mettre un terme à tant de désordres, d'apaiser la furie de la guerre dans le royaume ruiné par de longues discordes, et d'y apparaître comme l'ange de la Paix « tanquam pacis angelum ». César, en effet, couronna Frédéric à Capoue, au mois d'août de l'année 1497 (la peste régnait alors à Naples). Il remplit sa mission avec la gravité qu'il apportait dans les cérémonies publiques et déploya un luxe et une libéralité qui devaient devenir célèbres dans toute l'Italie, « Liberalitas Cæsarea », dont plus tard nous eûmes le spectacle à Chinon. Devant le représentant du Saint-Siège investi des plus hauts privilèges réservés au successeur de Saint-Pierre, on porta pour la circonstance les insignes du pouvoir spirituel et temporel; les *Flabelli,* la *Sedia Gestatoria,* le globe et l'épée. *L'épée de parement* que nous étudions ici, a probablement été exécutée pour la circonstance, elle reflète dans quelques-uns de ses symboles la pensée pacifique d'Alexandre; mais César, qui a certainement inspiré l'artiste, y mêla les images de la guerre, inséparables du nom qu'il portait, et il y a là comme une explosion hardie et involontaire des secrets désirs qui l'animaient déjà (1).

L'exécution de l'arme justifiée par ce rapprochement, montrons quel point de contact l'histoire nous offre entre les possesseurs actuels, les Gaëtani, le Pape, Alexandre et César Borgia.

Le prélat romain désigné dans le testament de l'abbé Galiani, sous le nom de monseigneur Onorato Gaëtani, appartenait à l'une de ces grandes familles

(1) « Le duc de Sermoneta possède une épée de César Borgia. Elle est décorée de gravures pleines d'allusions au César antique, qui font comprendre quelles idées bouillonnaient alors dans l'esprit du cardinal ». — Ferdinand Gregorovius. *Histoire de la cité de Rome au Moyen-Age,* VII, 462 (Édition italienne).

de barons, originaires du Latium, qui représentaient au Moyen-Age le pouvoir féodal et qui occupaient encore, au temps des Borgia, les fiefs de la campagne de Rome et du royaume de Naples. Leur puissance datait du temps où l'Empire était entré en lutte avec le Saint-Siège; depuis la soumission du César romain, ils avaient perdu une partie de leur pouvoir, mais leurs tours féodales se dressaient toujours dans la campagne et leurs biens étaient considérables. Ils avaient des clients, des soldats et des vasseaux, de véritables armées dont ils étaient les chefs, ils les mettaient souvent au service des puissances de la péninsule et même des princes étrangers, faisant ce qu'on appelait alors la « *Condotta* », comme capitaines mercenaires. Aux jours de conclave, leurs hommes d'armes agitaient la ville éternelle par de tumultueuses démonstrations; ils pénétraient parfois jusque dans la cité Léonine, et leurs chefs, par leurs relations dans le Sacré-Collège, influençaient les conclaves. Ces barons romains, quand ils n'étaient point de fidèles alliés, étaient pour la plupart du temps de dangereux rivaux; comme il leur était indispensable de s'appuyer sur un grand pouvoir, quelques-uns d'entre eux, privés désormais de la protection de l'Empereur, s'étaient tournés vers Aragon qui régnait à Naples; d'autres, lors de la descente de Charles VIII en Italie, s'étaient jetés dans le parti français. Un certain nombre enfin oscillaient entre les deux puissances et se rattachaient parfois au Saint-Siège. A la fin du xv^e^ siècle, les Colonna, les Orsini, les Savelli et les Gaëtani, étaient les plus redoutables; et tous étaient rivaux entre eux.

Maîtresse, dès le xiii^e^ siècle, de fiefs étendus dans la campagne de Rome et le royaume de Naples, la famille Gaëtani était divisée en plusieurs rameaux; dans la campagne, son centre était Sermoneta, dont la tour féodale s'élève encore aujourd'hui sur les premiers étriers des Volsques; ils allaient de là jusqu'à la mer et régnaient sur les marais Pontins. La voie Appia traversait leurs domaines; ils joignaient au titre de duc de Sermoneta ceux de prince de Téano, seigneur de Ninfa, Norma, Tivera, Cisterna, San-Felice et San-Donato. A Naples, feudataires et grands dignitaires de la maison d'Aragon, ils s'appelaient : duc de Traetto, comte de Fondi, de Caserta et de vingt autres lieux. Enfin, pour ajouter à leur puissance militaire et à leur prestige politique,

ils avaient fourni au Saint-Siège, dans la personne de Benedetto Gaëtani (Boniface VIII, 1294-1303), un des pontifes qui avaient le plus vigoureusement lutté contre l'Empire (1). Alexandre VI, qui cachait toujours les projets d'agrandissement de sa famille et son népotisme effréné sous les dehors des visées politiques les plus hautes, déclara solennellement dans un consistoire tenu le 1er janvier 1496, qu'il était décidé à punir l'attitude des barons qui avaient pris parti contre l'Église lors de l'invasion du Napolitain par Charles VIII, et, par une bulle papale, il les déclara proscrits et déchus de leurs biens féodaux. A l'égard des Gaëtani, le pontife procéda par la ruse avant d'employer la force; depuis longtemps déjà, avec une duplicité qui était dans son caractère, il avait attiré à lui le chef de la famille, Onorato duc de Sermoneta. Trois de ses fils, Nicolo, Giacomo et Guglielmo, s'étaient fixés à Rome à la fin du xve siècle; de Giacomo, il fit un pronotaire apostolique, et le jour où celui-ci devint chef à son tour, sous prétexte de lèse-majesté, il le fit enfermer au château Saint-Ange où il mourut par le poison. Le fils de Nicolo fut étranglé à Sermoneta même; quant à Guglielmo, prévenu à temps, il se réfugia à Mantoue, près des Gonzague, et resta à leur cour épiant l'heure de la vengeance et de la revendication. Alexandre donna à ces persécutions la sanction d'une sentence juridique et la chambre apostolique fut autorisée à vendre les biens et les titres des Gaëtani, exécutés

(1) La statue de Boniface VIII, que nous reproduisons ici, est un monument du plus haut prix, elle figure actuellement au *Muséo civico* de Bologne. Reconnaissants des services rendus à la ville par le pontife, qui s'était fait le négociateur de la paix entre eux et le marquis d'Este, les magistrats de Bologne commandèrent sa statue à un orfèvre du nom de Manno. On la dressa sur le balcon de la maison commune avec cette inscription : *Bonifacio VIII. Pont. Max. ob. eximia. erga. se. merita. S. P. Q. B. anno MCCCI.* Elle occupa quatre-vingts ans la même place, et fut transportée sur la *ringhiera* du Palais du Conseil des Anciens, où on la vit de 1381 à 1797. Depuis cette dernière année, elle figure au Musée civique de Bologne.

Nous avons devant les yeux une statue plus grande que nature, en cuivre doré repoussé qui représente donc une œuvre du xiiie siècle. Le procédé d'exécution est des plus sommaires; la main qui bénit est seule fondue, tout le reste consiste en une cape, un revêtement de métal battu sur un tronc d'arbre à peine dégrossi, qui sert d'armature, et qui apparaît fruste dans la partie postérieure. Les yeux et les cheveux seuls offrent des traces de ciselure. Le monument date de près de sept cents ans, il n'y a donc pas à s'étonner qu'il ait subi quelque dégradation; la tiare ne présente plus que sa *forme*, dépourvue qu'elle est de la triple couronne dont on voit encore les attaches. La main gauche, aujourd'hui vide, tenait les clés pontificales; le *Ragionale* qui retenait la dalmatique sur la poitrine, a aussi disparu, laissant un trou béant là où sans doute on voyait un bijou précieux; enfin les pieds manquent aussi, ils étaient indépendants de la statue, probablement fondus comme la main et fixés à la base du tronc. L'honorable directeur du *Museo* civico, M. Frati, qui nous a fourni le document, nous a cité un passage de la chronique de Gherardaci, d'où il ressort que l'orfèvre Manno reçut quatre cent vingt *lire* pour prix de son travail.




BONIFACE VIII

pour cause de rébellion. Lucrèce Borgia, par un contrat en règle passé devant ladite chambre, fut reconnue comme ayant versé la somme de quatre-vingt mille ducats pour l'acquisition d'une partie desdits biens. Alexandre disposa aussi des terres confisquées aux Colonna, aux Orsini, aux Savelli, aux Pojano, aux Magenza et aux d'Estouteville. Le petit Rodrigue, fils de Lucrèce et de son second époux Alphonse de Bisceglie, fut investi à l'âge de deux ans du duché de Sermoneta, auquel on réunit Ninfa, Norma, Albano, Nettuno et Ardea; vingt-deux cités formèrent son domaine. Un autre enfant, Giovanni Borgia, qu'on avait fait passer un instant pour un fils de César, mais qu'un document désigne nettement comme le propre fils d'Alexandre VI (il était né de Julia Farnèse), eut pour lui Népi, ancien apanage de sa sœur Lucrèce, Palestrina, Rignano et enfin trente-six villes prises indifféremment dans les diverses possessions baronnales. Giovanni, duc de Gandia, frère aîné de César, eut Sessa et la principauté de Teano.

Les Borgia ne devaient pas jouir longtemps des fruits de leurs rapines; en août 1503, à peine la nouvelle de la mort d'Alexandre VI parvint-elle à Mantoue, Guglielmo Gaëtani, chef de la famille proscrite, accourut à Rome, réunit ses partisans de la campagne et ceux du Napolitain, réoccupa Sermoneta et reprit peu à peu les villes et châteaux qui constituaient l'ancien apanage de sa famille. Une bulle pontificale d'Alexandre « Dudum iniquitatis filii », datée du 20 août 1501, avait dépouillé les Gaëtani; une autre bulle du 24 janvier 1504, adressée par Jules II à Guglielmo, confirma dans ses mains la légitime possession des biens qu'il avait repris par la force. L'original de ce document, conservé dans les archives du palais Gaëtani dont nous donnons ici le fac-simile, présente un certain intérêt au point de vue de la diplomatique, à cause du portrait de Jules « *avant la barbe* » qu'on peut opposer à l'image connue peinte par Raphaël. Il offre aussi cette particularité qu'on y voit un pontife accuser formellement son prédécesseur de cupidité, de vol et de fraude (1).

On comprend maintenant, qu'à trois siècles de distance, quand un Gaëtani,

(1) Voici les termes de ce curieux passage où Jules II decouvre Alexandre VI : « ..... Cupiditate inordinata et immoderata suos etiam aliena jactura postposita ditandi et locupletandi... inique et immaniter decreta ... per illusionem dolum et fraudem. »

prélat romain, lettré, habitué aux enseignements de l'histoire, brillant orateur sacré doublé d'un archéologue, vit pour la première fois aux mains de l'abbé Galiani, le glaive de celui qui s'était fait au détriment des siens, l'exécuteur des hautes-œuvres d'Alexandre VI, il ait poursuivi avec énergie l'idée d'en devenir le possesseur. L'épée du Valentinois rappelait aux siens l'abus de la force; la possession du trophée symboliserait la lutte, la revanche et le triomphe définitif du droit. A partir de ce moment, Onorato Gaëtani poussa le chef de la famille à acquérir l'arme de Borgia, pour la placer, avec une inscription, dans le château-fort de Sermoneta jadis assiégé par César et que les Borgia lui avaient enlevé, s'appropriant jusqu'au titre auquel donnait droit l'apanage.

L'arme entre leurs mains, un autre membre de la famille, Massimiliano Gaëtani d'Aragona, fut chargé de composer l'inscription et on lui remit à cet effet le dossier trouvé dans les papiers de Galiani; sa déception fut grande, lorsqu'au lieu d'une monographie complète ou du moins des éléments nécessaires à la rédiger, il ne trouva là que trois ou quatre lignes énigmatiques et des extraits de la « Vie des hommes illustres » et ceux de Brantôme, envoyés de France par M^me d'Épinay. Massimiliano eut recours à Cancellieri, auteur des lettres à Sébastiano Campi qui plus tard ont été réunies sous le titre « Spade celebre », comme vers l'homme le plus apte à lui venir en aide.

« Je me suis vu, lui dit-il, dans la nécessité de composer une inscription sur l'épée du Valentinois, si intéressante pour nous, les Gaëtani, contre lesquels, ainsi que contre les Orsini et les Colonna, cet homme pervers a employé la force, assiégeant Sermoneta et assassinant nombre de membres de notre famille..., je vous prie donc de jeter un coup d'œil sur ce que je vous envoie. » L'inscription, banale et peu renseignée, ne fut jamais gravée; le successeur du duc Francesco, au lieu de déposer l'arme dans la Rocca de Sermoneta qu'il visitait rarement, préféra la garder à Rome où les générations qui se sont succédé l'ont conservée jusqu'à aujourd'hui.

Personne encore n'a commenté ces emblêmes; M. Ademollo, galianiste fervent, ayant rencontré inopinément le sujet en écrivant : « La famiglia e



l'Eredita dell' abbate Galiani », nous espérions voir l'écrivain tenter une interprétation qu'il était certainement à même de nous donner; il a cru devoir se borner à une description circonstanciée de la lame, et il s'est nettement et trop modestement récusé. « Un jour ou l'autre, dit-il, viendra quelque artiste ou quelque érudit qui prendra à tâche de décrire et réussira à interpréter les emblêmes et les figures, ce que je ne puis faire ni bien ni mal. *(Nè alla meglio nè alla peggio)*. Tout ce que je puis tenter, c'est une sèche description « *secca, secca* », une vraie page d'inventaire. »

Nous avons déjà mis, sous les yeux du lecteur, dans une dimension qui lui permet d'en suivre l'interprétation, le détail, les compositions qui figurent sur les deux faces de la lame. Au-dessous de la devise « *cum numine, Cæsaris omen* », servant de frontispice à tous les sujets, on lit, sur le piédestal où se dresse le bœuf Borgia : D. O. M. HOSTIA, *sacrifice à Dieu très bon, très grand*. C'est l'application récente, à la divinité, de l'invocation adressée par les païens à Jupiter Capitolin : *Jovi. Optimo. Maximo.* Ce n'est guère que dans la seconde moitié du XV[e] siècle qu'on substitue *Deo* à *Jovi*, dans les inscriptions; les chrétiens, dès lors, empruntent leur formule aux païens et la gravent au front des temples. Cette singulière confusion d'idées, créée par le retour à l'antiquité des poètes et des humanistes de la Renaissance, a son parallélisme dans les représentations plastiques du temps. Au-dessous du sacrifice de la messe et des *Pieta* des peintres italiens, sur les *Baisers de paix*, sur les *Plaquettes*, œuvres délicates des sculpteurs de cette admirable période de l'art, on représente souvent un sacrifice antique, l'égorgement de la victime, les aruspices interrogeant les entrailles; ici, sur l'autel dédié à Dieu immortel, au lieu du symbole religieux qui pourrait rappeler le Dieu des chrétiens, l'artiste dresse le bœuf héraldique de l'écusson des Borgia, et, pour mieux caractériser le milieu, il représente, derrière l'autel, la pyramide détruite par le pontife pour ouvrir la grande voie qui va du Môle d'Adrien à la Basilique (1).

(1) Cette pyramide et celle de Cestius, à la porta San-Paolo, font partie de l'iconographie de Saint-Pierre, évêque de Rome. Il aurait été décapité entre ces deux monuments. Giotto à la sacristie de Saint-Pierre, Cimabüe à Assise, et le Pinturicchio aux appartements Borgia, l'ont représentée. Ce dernier l'a mise en œuvre dans sa glorification du bœuf d'Apis.

Nous sommes ici en plein paganisme, la tradition antique est ressuscitée; comme au temps des César on applique aux Borgia, représentés par le bœuf de leur écusson, les épithètes réservées à la divinité. La victime est pantelante au pied de l'autel; le réchaud, le gril, la cassolette, sont sur le sol; les canéphores occupent la droite de la composition, à gauche la prêtresse nue brûle les parfums, le sacrifice va s'accomplir. Borgia est divinisé, nous nous sentons dans l'atmosphère créée par Hierominus Porcius :

Regnat Alexander ; ille vir. Iste Deus

Nous avons interprété plus haut les lettres du monogramme de César, encadrées dans les beaux feuillages qui s'enroulent autour du bœuf Borgia, elles remplissent le champ qui sépare « *Le Sacrifice* » de la représentation du « *Passage du Rubicon* ».

Le texte de l'inscription JACTA. EST. ALEA., ainsi que nous l'avons fait observer, a été interverti pour la symétrie de l'ornementation. Nous voyons que la citation, à la fin du XVe siècle, était déjà usuelle dans une circonstance hautement décisive. Les manuscrits de Suétone abondent dans les bibliothèques fondées à partir de la moitié du XVe siècle, et la personnalité du César romain avait vivement frappé les tyrans italiens qui copiaient volontiers le conquérant du Monde; son image fut donc multipliée à l'infini. Borgia, qui voulait voir un heureux présage dans le nom qu'il avait reçu, avait pris le héros pour modèle, plus loin il célébrera le « Triomphe de César », ici la représentation du fait décisif de la vie politique du maître du Monde n'était probablement pas choisie sans arrière-pensée. Peut-être faut-il voir là une allusion à l'obstacle que le cardinal de Valence allait bientôt franchir, en brisant avec effraction les liens qui l'attachaient à l'Église pour ceindre l'épée, et, par l'épée, arriver au trône; mais ces allusions sont assez directes pour qu'on ne force point le sens qu'elles peuvent présenter. Il est singulier toutefois de trouver, gravé sur l'épée de César, encore cardinal, et dès 1498, *le passage du Rubicon*, alors qu'en 1501, devenu duc des Romagnes, ayant déjà pris pour sa devise « Aut Cæsar aut nihil », après avoir passé ce même fleuve à la tête de ses troupes, Borgia, est venu camper sur la place

*d'Ariminum*, au lieu même où l'adversaire de Pompée avait harangué ses cohortes avant de marcher sur Rome. Tous ceux qui ont visité la ville des Malatesta, ont lu sur la stèle antique qui se dresse au centre de la grande place du Blé (l'ancien Forum), l'inscription commémorative du passage du héros romain : C. CAESAR. DICT. RVBICONE. SVPERATO. CIVILI. BEL. COMMILIT. SVOS. HIC. IN. FORO. ADLOCVT (1). Le monument n'est pas antique, on l'a attribué à l'initiative du fils d'Alexandre VI, mais on trouve dans Broglio, le chroniqueur classique du XV[e] siècle à Rimini, la preuve qu'il existait déjà de son temps. Il y fait allusion dans son récit des fêtes célébrées pour le mariage de Robert Malatesta, fils de Sigismond, avec la fille du duc d'Urbin; dans son langage ingénu, le chroniqueur le désigne ainsi : « El petrone nel quale Cesare monti a fare la diceria. »

Au-dessus du passage du Rubicon, le graveur de Borgia a dessiné la statue de l'Amour, un bandeau sur les yeux. Sur le socle on lit les lettres :

T. Q. I.
S. A.
G.

De chaque côté du petit monument se tiennent des femmes nues qui semblent rendre hommage à Cupidon; à gauche, à la partie supérieure du cadre, on remarque un piédestal engagé portant les lettres :

A
M O
R

*L'Amour* est le sujet familier de la Renaissance, et il n'y a pas de conclusion

(1) Il faut voir dans ce curieux monument de Rimini une de ces *restitutions* qu'aimaient à faire les humanistes du XV° siècle italien. L'inscription est gravée sur une stèle funéraire, évidemment trouvée à Rimini même. Le choix seul d'une pierre funéraire éloigne l'idée d'une origine antique; il est contraire à l'esprit des Romains; superstitieux comme ils étaient, les soldats de César auraient vu là un fâcheux présage. Les souvenirs des grands faits de l'antiquité plaisaient à Sigismond Malatesta qui, vers 1450, avait fait de sa cour une petite Athènes; il y a bien des chances pour qu'on doive l'érection à quelqu'un de ces personnages de la cour littéraire de l'amant d'Isotta, que nous avons tenté de faire revivre. Les archéologues de la région n'ont pas résolu la question ; la matière du monument est antique dans sa partie supérieure, cela n'est pas douteux, mais une inscription, datée 1560, indique que le piédestal étant ruiné, les Édiles la restaurèrent à cette époque. Un siècle et plus, avait pu suffire pour nécessiter cette restauration. Selon nous, le monument devrait dater du temps de l'Alberti, de Roberto Valturio, de Matteo da Pasti, et de Matteo Nuti et autres familiers de Sigismond, c'est-à-dire de 1450 à peu près.

à tirer de la présence du Dieu qu'on invoque ici; le problème est évidemment dans l'interprétation des six lettres qu'on lit sur le piédestal de la statue. On a trouvé dans le dossier laissé par l'abbé Galiani, une feuille volante où sont tracées les lignes suivantes : « *Tibi. Quem. Ille. Sextus. Alexander. Genuit...* c'est probablement la dédicace de celui qui a fait le don de l'épée et qu'on suppose avoir été...... » Ici s'interrompt le manuscrit, et c'est dommage. Encore que ces lignes trouvées dans le dossier, ne soient pas de la main même de Galiani, il est évident qu'elles prétendent offrir une solution et reflètent sa pensée. L'abbé sera parti de cette idée que le T signifiait *Tibi*, et que l'inscription cachait une dédicace; il appliquait alors à chaque initiale, le mot qui pouvait compléter le sens qu'il entendait donner : « *A toi fils d'Alexandre VI.* » Mais, sans parler du peu de concordance qu'il y aurait entre l'idée de l'amour et le sens dédicatoire, le *Ille* est suspect, et surtout l'apostrophe est trop directe et trop dépouillée d'artifice. On sait bien que les scrupules d'Alexandre à l'égard de l'opinion ne l'embarrassent guères, mais nous ne pouvons pas oublier que si César, devenu duc des Romagnes, est désormais son fils avoué, le jour où il conférait au cardinal la plus haute dignité de l'Église, le pontife réclamait des cardinaux Orsini et Pallavicini la rédaction d'un acte qui fit disparaître la tache originelle, et où le nom de sa mère, la Vanozza, est cité comme celui d'une femme régulièrement mariée; et, en effet, elle l'était alors.

Les lettres initiales restent pour nous une énigme; elles cachent certainement une pensée qui hantait le cerveau de l'artiste et qu'il croyait aussi présente à l'esprit de tous qu'au sien propre, au moment où il l'exprimait. Le secret de l'interprétation est perdu pour nous qui ne vivons plus dans le même milieu, et l'allusion, transparente alors pour tous, devient aujourd'hui un problème. L'Antiquité, le Moyen-Age et la Renaissance nous offrent des analogies très nombreuses dans les marbres, les bronzes, les médailles et les miniatures, et on peut, parmi tant d'autres, citer deux exemples de solutions, célèbres parmi les archéologues et les épigraphistes. La première est empruntée à la Renaissance, la seconde s'applique à l'Antiquité.

Au revers de la médaille due au plus célèbre des médailleurs et peintres

de la Renaissance italienne, médaille qui représente ses propres traits, Vittore Pisano, dit le Pisanello (1380-1455), a écrit les lettres suivantes : F. S. K. J. P. F. T. Depuis Maffei et Mazzuchelli jusqu'à nos jours, on avait vainement cherché l'explication de cette inscription, et cela sans doute parce que, d'accord avec la raison, on la demandait au cercle des faits, des circonstances et des idées qui se rapportaient au peintre et au médailleur Véronais. Un savant archéologue français, M. Froëhner, partant de ce point que toutes les légendes des trente-six médailles qui sont incontestablement dues au Pisanello, sont en langue latine, fut frappé de voir que le K (lettre qui n'existe point dans cette langue) constituait ici une anomalie et une exception, à moins que le mot dont cette lettre était l'initiale, signifiât, dans l'esprit de l'artiste : *Karus*, *Karitas* ou *Kalendæ* (trois mots que les copistes des manuscrits latins du xv[e] siècle italien ont écrit habituellement de la sorte). Or, si on appliquait à la troisième des sept lettres initiales le sens *karitas*, le chapelet se défilait : *Fides. Spes. Karitas. Justicia, Prudentia. Fortitudo. Temperantia.* Ici, l'artiste faisant acte de foi, avait voulu désigner les sept vertus cardinales.

Le second exemple est plus piquant encore et la solution qu'il offre est plus inattendue. Une monnaie de la ville antique de Sulmona porte, à son revers, sur le champ, les lettres suivantes : S. M. P. E, dont le sens, évident alors pour tous les latins et toute la région, s'était perdu avec le Moyen-Age et restait hier encore une énigme. Le docte directeur du Musée Correr de Venise, Vicenzo Lazari, enlevé trop tôt à la science, relisant un jour Ovide : « Sulmo mihi Patria est... », fut frappé de l'analogie, et, rapprochant le passage du revers de la monnaie, fit jaillir la solution. Ces bonheurs-là n'arrivent qu'aux archéologues de race; Longpérier et Lenormand les ont aussi connus. L'artiste, cette fois, gravant une inscription sur une monnaie de la Ville qui fut le berceau du poète des Métamorphoses, avait eu la pensée de lui rendre hommage, et cette allusion retentit encore dans la postérité.

Pour revenir à notre sujet, c'est probablement dans les citations courantes alors, les vers en vogue, vers classiques ou poésies latines contemporaines, dans les anthologies, les chansons d'amour et les inscriptions en l'honneur des Borgia, qu'il faudra chercher la solution de ce problème. Quelques années

auparavant on l'aurait demandé au « Songe de Poliphile », au « Dittamondo », au chansonnier de Justo di Conti « La Bella mano ». A la fin du XV[e] siècle, à Rome, dans l'entourage d'Alexandre VI et de César, il nous semble que c'est à Hieronimus Portius, l'auteur de l'épitre « Ad Bovem Borgia » ou à quelqu'un des lettrés qui hantaient le Vatican, qu'on devra s'adresser. Une soudaine inspiration, le hasard d'une lecture, une longue pratique du milieu ambiant et la puissance de l'idée fixe appliquée au sujet, peuvent un jour ou l'autre amener la révélation; mais elle nous échappe encore.

*Le Triomphe de César,* avec l'inscription « BENEMERENT », ouvre la série des compositions qui figurent sur l'autre face de la lame. Sur un fond d'architecture qui symbolise une ville, au milieu des clameurs d'un peuple, escorté de licteurs, de porte-étendards aux armes de la ville de Rome, S. P. Q. R., César, en guerrier romain, la tête couronnée de lauriers, tenant à la main une branche d'olivier, passe triomphant sur son char. On lit sur la sedia : D. CES. *Divus Çesar.* Il est difficile de ne pas reconnaître, dans le monument qui occupe tout le centre de la composition, la tour penchée de Pise, avec son degré exact d'inclinaison. Elle est évidemment rendue d'une façon symbolique, elle est même couverte d'une sorte de dôme et couronnée d'une boule sur laquelle se dresse un drapeau, ce qui peut dérouter l'interprétation; mais l'artiste chargé de la représenter ne l'a peut-être jamais vue ; la tour carrée (une *garisanda*) qui se dresse à côté d'elle est certainement aussi destinée à symboliser un horizon défini et, comme tel, rapprochée du monument principal.

Il y a dans le choix de la ville de Pise donnée pour fond au *Triomphe de César,* un point de contact avec les faits de sa vie et une allusion trans parente. On n'a pas de preuve absolue de la présence de César à Rome pendant sa toute première enfance qu'il a probablement passée chez sa mère, la Vanozza, puis quand celle-ci eût épousé Della Croce, chez Adriana Mila, parente et confidente du pape Alexandre VI; mais à partir de l'âge de douze ans, on ne le perdra plus de vue. Né en 1476, en 1488 il est écolier de la *Sapienza* de Pérouse; nous en avons la preuve dans la préface de la *Syllabica* de Paolo Pompilio, traité des règles de la versi-

fication, imprimé à Rome en 1488 et qui lui est dédié par le poète. César a douze ans; il est déjà inscrit sur la liste des protonotaires apostoliques par Innocent VIII, qui a accordé cette faveur au fils du cardinal Rodrigo Borgia. Nous savons ce que valent au xv[e] siècle, les éloges des poètes et leurs pompeuses dédicaces, pour César surtout, car à chaque panégyriste qui l'exalte, on peut opposer un pamphlétaire qui l'outrage; mais il est probable que Borgia fut un lettré. « Docemus in hoc libro quemadmodum carmen fieri possit, omnibus angulis rei syllabicæ exploratis et patefactis. *Quod esse tibi jucundissimum me profecto non fugit.* » Ce passage de la préface n'est pas indifférent en présence des inscriptions latines gravées sur le monument qui nous occupe. A la Sapienza de Pérouse, il étudiait le droit; en 1491, à Pise, à l'Université, César continue les mêmes études sous le fameux Filippo Decio. C'est même au moment précis où il passe ses examens, qu'il apprend, chez les Pisans, l'élévation de son père au pontificat. Le séjour à Pise était pour César une époque mémorable; Paul Jove, son ennemi, dans la *Vie de Gonzalve de Cordoue,* a fait une allusion à la façon brillante dont le jeune évêque de Valence y subit alors ses épreuves (1).

Voilà pour l'allusion à Pise; mais une circonstance bien singulière donne un sens précis à cette représentation du *Triomphe de César*. Borgia, il n'y a plus à en douter, a toujours les yeux fixés sur le héros antique; de son propre temps on le représente dans l'attitude du conquérant; il suffit d'ouvrir les devises de Paul Jove et les *Symbolica Heroica*, du chanoine Paradin (qui s'est inspiré de l'évêque de Nocera), pour s'en convaincre. Là, sous la représentation d'un César antique tenant le globe du Monde, on lit le nom de César Borgia. Sous Néron, il y avait un acteur « artifex »; sous le fils d'Alexandre, fils d'un Valencien, il y a une « spada » et un « ballerino ». Il aime les fêtes; partout où il domine, dès qu'il entre, il ouvre un cirque, fonde des jeux et consent même à guider les danses : « Ipse choreas duxit », dit le *Diaro Cesenate* de Braschio.

(1) « Adeoque profecit ingenio propositis ut in utroque jure quæstionibus erudite disputaret ». (Elogia virorum illustrium).

A Ferrare, le jour des noces de Lucrèce, il abandonne le siège d'une ville, arrive la nuit à la cour de son beau-frère, franchit le cercle des invités, et, masqué, salue l'assistance et fait des passes en solo. Qui peut deviner, sous le masque, la présence du capitaine général du Saint-Siège ? Cependant son élégance le trahit, c'est César, l'*Unico Cesare;* comme on dit en Italie, *la Diva!* Mais quelquefois aussi, avec le secours des poètes et des lettrés, César organise des spectacles pompeux, si à la mode alors, dont le Politien et Laurent le Magnifique avaient donné le goût, et dont il nous reste des traces dans les *Feste e Trionfi*.

Disons donc dans quelles circonstances, le 17 mars 1500, César, se donnant en spectacle à la ville de Rome tout entière, représenta « le Triomphe de César », en une série de tableaux vivants où il figura lui-même, sous les traits du héros romain, reproduisant plastiquement la composition gravée sur son épée quelques années auparavant.

Depuis deux années, le fils de Borgia a renoncé à la pourpre pour ceindre l'épée ; son coup d'essai, comme capitaine, fut un coup de maître ; il a accompli le premier acte de la soumission de ces seigneuries des bords de l'Adriatique qui, peu à peu, avaient échappé à la suzeraineté du Saint-Siège, et chacun de ces États formera un des fleurons de sa couronne de duc des Romagnes. Le 26 février 1500, il rentre à Rome en vainqueur. Si on lit les dépêches qui rendent compte des fêtes données à cette occasion, on sent, sous la joie du Pontife dont la politique triomphe, l'ivresse du père de famille qui voit dans son fils un capitaine vainqueur. Les cardinaux Farnèse et Borgia ont reçu César tête nue, en dehors de la porte del Popolo, suivis des ambassadeurs des puissances. En avant du cortège marchent deux hérauts, l'un aux armes de France (il a déjà épousé la sœur du roi de Navarre, Jean d'Albret), l'autre aux armes du duc de Valentinois ; mille hommes de pied, cent estafiers et cinquante gentilshommes lui servent d'escorte ; sa cavalerie, commandée par Vitellozzo, ferme la marche. Le duc a donné la droite aux cardinaux ; il traverse la ville, inaugurant la voie nouvelle qu'Alexandre VI vient d'ouvrir du pont Saint-Ange au Vatican. « Il portait, ce jour-là, dit une dépêche, une jaquette de velours noir qui

tombait jusqu'aux genoux avec un simple collier d'or au cou, l'ordre de Saint-Michel qu'il avait reçu tout récemment et dont il était fier. Blond et beau, il faisait l'admiration des heureuses mères et des belles jeunes filles accoudées aux hautes fenêtres ». Le pape attendait son fils, assis sur le trône; celui-ci s'avança gravement jusqu'au seuil, faisant une révérence cérémonieuse; Burkardt, qui l'accompagnait, en raison de ses fonctions de maître des cérémonies du Vatican, l'entendit remercier son père de toutes les faveurs qu'il lui avait accordées pendant son absence; il s'exprimait en langue espagnole, selon l'habitude des Borgia quand ils parlaient entr'eux; Alexandre VI lui répondit dans la même langue. En face l'un de l'autre, le Saint-Père et le capitaine général des troupes de l'Église gardaient une attitude pleine de solennité; mais quand Alexandre vit son fils s'incliner pour lui baiser les pieds, ses entrailles de père s'émurent, *la carnalità lo vinse,* dit Alvisi, et le pape, le relevant avec une sorte d'emportement, le pressa sur son cœur.

L'ambassadeur Vénitien rendant compte de cet épisode au Sénat, écrit que le pape pleurait et riait en même temps : *Lacrimavit et rixit a uno tracto.* Le 17 mars, on fit César gonfalonier et il reçut dans Saint-Pierre, des mains mêmes du Pontife, les insignes du commandement, le berret, le bâton et le gonfalon. Il eut aussi la rose d'or; par un privilège de sa charge, le maître des cérémonies, l'historien du *Diarium,* reçut même en don ce jour-là, la veste de brocard d'or que César avait portée. Le soir du même jour, on vit partir de la place Navone, où ils s'étaient groupés, douze chars dont l'ensemble figurait le *Triomphe de César* et le *Passage du Rubicon.* Borgia siégeait en César Romain sur le dernier char. Le cortège, escorté de troupes de cavalerie et d'infanterie, arriva jusque devant les fenêtres du Vatican en prenant la voie nouvelle et, comme le pape « se repaissait merveilleusement de toutes ces chimères », il voulut qu'il repassât une seconde fois sous ses yeux; de sorte que son fils, « afin que la copie n'allât point sans son modèle », parut une seconde fois devant la foule.

Enfin, dernier rapprochement véritablement piquant et attesté encore par les documents; dans la liste des objets précieux qui composaient les

bagages de César et ses richesses, contenus dans les caisses séquestrées par Jules II en 1503, lors de la fuite de César Borgia à Naples, (caisses confiées par ce dernier à Ramolini, un de ses familiers, soustraites à la vigilance des agents du Pontife, mises en dépôt chez Bentivoglio, et à lui réclamées par Jules II dans une lettre en date du 10 juin 1504 que j'ai rencontrée aux archives de Bologne), on trouve la mention d'une chlamyde et d'un casque antiques qui ne pouvaient être que les mêmes portés par César le jour où il se donna en spectacle au peuple romain (1).

Les trois dernières compositions semblent destinées à exprimer l'idée pacifique qui découle naturellement de l'idée du *Triomphe*. Dans un champ ovale, entouré de beaux rinceaux de feuillages où se joue le bœuf de l'écusson des Borgia, « deux génies ailés tiennent le caducée ». La discorde est étouffée ; le héros triomphe, la paix règne dans le royaume, et la prospérité publique en est le prix. *Felicitas publica, Felicitas Augusta,* ou *Florente Fortuna,* telles sont en effet les légendes qu'on lit d'ordinaire sous un symbole de même forme emprunté à la numismatique antique, et dont on voit surtout de nombreux exemples dans les médailles de Galba. La corne d'abondance, le caducée, les trophées, empruntés aux frises des arcs de triomphe des Romains et aux médailles, sont depuis longtemps déjà des formules courantes. Dans les *Légations,* tous les monuments d'utilité publique dus à la munificence des Pontifes reproduisent ce motif d'ornementation, devenu banal, et qui n'est rehaussé que par le goût des artistes qui l'emploient.

Dans la frise qui sépare ce compartiment de la composition supérieure, on lit : FIDES. PREVALET. ARMIS. « La bonne foi est représentée sous la forme d'une statue assise dans la niche d'un petit édicule ; de chaque côté, des personnages nus semblent lui rendre hommage ». C'est une devise qu'on ne s'attend guère à voir figurer sur l'épée de celui qui, ayant convié ses

(1) Voir la chronique manuscrite de Fileno : « Brève description des objets retenus par Bentivoglio et rendus plus tard à Hercule d'Este ». Il est singulier de voir que Bentivoglio, dans la lettre à Jules II, du 24 juin 1504, en réponse à sa demande de séquestre, nie avoir rien reçu de César. On se demande quel intérêt il pouvait avoir, en 1504, à ménager celui qui avait voulu le chasser de Bologne ; ces documents aux archives de Bologne sont encore inédits.

capitaines à Sinigaglia, sur la foi des traités, les fera tous mettre à mort; mais César, dans sa correspondance, invoque souvent la bonne foi, et ici, au couronnement de Frédéric, il faut se rappeler qu'il cimente l'alliance avec Aragon.

Une dernière composition ferme le cycle, et quoiqu'elle soit dépourvue d'inscription, sa signification n'est pas douteuse. « Un globe terrestre repose sur une colonne brisée, et l'aigle symbolique de l'Empire et du pouvoir étend ses larges ailes sur le monde. Une biche est couchée au pied du petit monument. Tout autour, des personnages nus dansent et jouent des instruments ». La biche, image de la douceur et de l'innocence, rapprochée de l'idée du pouvoir et de la domination du Monde, symbolise la paix romaine, PAX. ROMANA... Sous le règne de la paix et de la concorde, on se livre à la culture des arts, à l'allégresse et à la joie exprimées par les joueurs d'instruments.

C'est encore un symbole de paix et d'alliance que nous offre la composition qui orne la partie supérieure du fourreau, sous la forme d'une *plaquette* pleine de caractère, au-dessus de laquelle l'artiste a gravé la citation d'Ovide : *Materiam superabit opus.*

La figure nue qui se dresse sur le piédestal tient à la main une branche fleurie, et on immole un bélier au pied de l'autel. Le sacrificateur a lié la victime, le vase destiné à contenir le sang est renversé sur le sol, les canéphores pratiquent les rites. Autour de la statue on porte les hastes et les attributs. Toute la partie ornementale qui décore les deux faces de la gaîne s'inspire encore de la personnalité de César; le monogramme gravé sur la lame est répété trois fois sur son fourreau, un semis de quatre flammes renversées, une de ses *Imprese,* couvre tout un côté du champ, et des trophées guerriers, suspendus à des masques de Gorgone ailée, affirment encore l'idée belliqueuse.

Après de tels développements, on reconnaîtra qu'il ne fallait pas séparer ici la question d'art et d'exécution, de la question historique et documentaire, qui font l'une et l'autre le prix du monument que nous

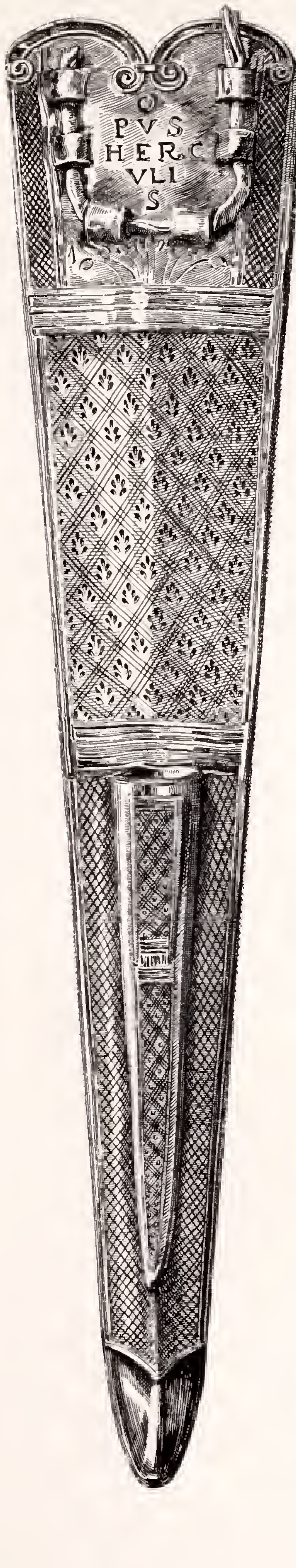
venons d'étudier. S'il n'y a pas une logique rigoureuse dans la disposition des sujets, la forme s'ajuste parfois exactement à la pensée, et quelques-uns des maîtres de l'histoire contemporaine n'ont pas hésité à le reconnaître. Comme dans toutes les œuvres du XV^e siècle italien, l'artiste passe des idées les plus étroitement liées au sujet à l'expression personnelle de sa pensée du moment ; à peine vient-il de citer cette grande parole qui retentit à travers les siècles : ALEA. JACTA. EST., qu'on le voit invoquer l'Amour et mettre en œuvre un *cliché* banal de la Renaissance. Nous persistons à dire qu'il y a là un écho direct de la pensée de César Borgia, de Borgia jeune, prédestiné par la force de son idée fixe et son génie infernal, au rôle extraordinaire qu'il se croyait capable de jouer un jour, et qu'il n'aura pas rempli jusqu'au bout. Quand, selon le mot de F. Grégorovius, il exprimait sur son épée « les pensées qui bouillonnaient déjà dans son cerveau », cadet de famille, voué à l'Église, il puisait la certitude de sa grandeur future dans son audace démesurée, dans sa confiance invincible en lui-même, et dans la pensée nettement arrêtée d'aller jusqu'au crime pour supprimer tous les obstacles. C'est ce qui donne à quelques-unes des inscriptions et des représentations gravées sur la lame de Borgia, un caractère de fatalité qui fait de « la Reine des épées », un document historique qui pourrait être l'œuvre d'un voyant, si on ne sentait César lui-même derrière l'artiste qu'il inspire.

### DERNIÈRE PREUVE DE L'ATTRIBUTION DE L'ARME.

L'exécution du fourreau de l'épée de César est si supérieure qu'on a cru jusqu'ici que l'auteur des gravures de la lame ne pouvait pas être l'auteur de la composition et des sculptures qui le décorent. Ainsi s'explique que, malgré la signature gravée en grands caractères sur le métal : OPVS. HERC., qui désigne avec évidence le nom de l'artiste, on persiste encore aujourd'hui, dans le catalogue du South-Kensington, à attribuer le fourreau à Antonio Pollaiuolo. Nous avons produit déjà, dans la première partie de ce travail, la partie essentielle du document qui prouve que, cuir et métal, sortent des mêmes mains, et que ces mains sont celles










Fourreau A Cuir repoussé
Musée d'artillerie (Paris)

Revers du Fourreau A
Signature du Maître

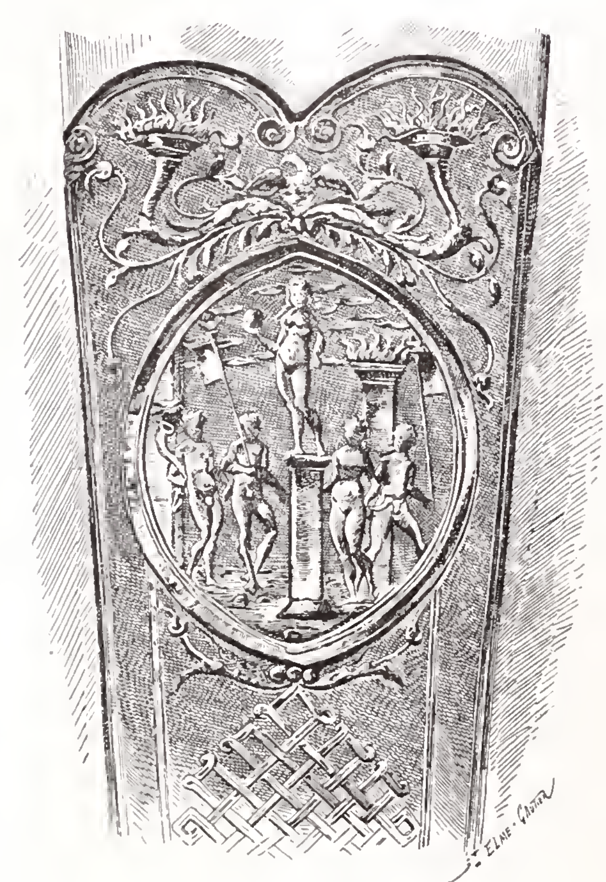
Fourreau Cuir repoussé
Collection Basilewski

d'Hercule de Pesaro ; la perfection des procédés employés ici, nous permet de mettre les monuments eux-mêmes sous les yeux des lecteurs, sans qu'aucun interprète ait pu, en en dénaturant le caractère, les rendre suspects et entacher nos conclusions définitives.

Du simple rapprochement des quatre gaînes de cuir repoussé que nous sommes parvenus à réunir, et de leur comparaison avec l'épée de César, jaillira la solution vainement cherchée depuis l'abbé Galiani. Cette solution, nous la devons au parti que nous avons pris d'explorer la plupart des cabinets d'armes de l'Europe, et nous ne regrettons point ces longues investigations, mais nous étions allé chercher bien loin les preuves que nous devions rencontrer à Paris même, dans une des vitrines du Musée national d'Artillerie, aux Invalides.

Si, en face des gaînes que nous publions ici, on se reporte au fourreau du Kensington et à la lame, et si on scrute avec soin pour les comparer, les sujets gravés ou sculptés et les détails de l'ornementation de ces mêmes œuvres du même maître, *dont nous sommes certains désormais, puisqu'elles sont signées d'une façon éclatante*, l'identité entre la pièce signée et celles qui ne le sont pas semblera incontestable, parce que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles. Sur ces trois gaînes d'épées courtes ou *Sandedee,* deux figurent au Musée d'Artillerie ; la troisième provient de la célèbre collection Basilewski, aujourd'hui installée à l'hermitage de Saint-Pétersbourg. Ici et là, on retrouvera les mêmes éléments (appropriés naturellement selon le but et la place), le même Triomphe et, aux mains du même guerrier sur le même char, trainé là aussi par des licornes, la même branche d'olivier d'une dimension démesurée. Sur ces trois fourreaux de différentes origines, figurent trois sacrifices, et, sur les mêmes autels, s'élèvent trois statues nues, autour desquelles s'agitent les mêmes personnages nus aussi, toujours trop longs (ce qui est pour tous les amateurs la vraie signature de l'artiste) et portant les mêmes attributs antiques, des cornes d'abondance, des hastes, des trophées et des drapeaux. Et ces mêmes sujets, ces mêmes symboles, ces mêmes personnages, on en constate aussi la présence sur les lames de Bologne, celles d'Hertford-House,

celles de Vienne, celles de Turin, celle de M. Spitzer, celles de la collection du prince Frédéric-Charles à Berlin, comme sur l'épée de M. E. de Beaumont et sur celle de Borgia.



Autre Fourreau du maître.
(Musée d'Artillerie de Paris).

L'aigle impériale de César s'étale sur le fourreau de son arme, les ailes ouvertes entre deux flambeaux (les flambeaux allégoriques du poème de Lucrèce); dans celui du Musée d'Artillerie, l'artiste y substitue le Bucrane, et dans tous les trois il remplace le symbole impérial, (qui chez César avait une signification directe) par le phœnix qu'il encadre dans des cornes d'abondance pour avoir la même silhouette et le même motif. Sur trois fourreaux enfin, on retrouve à la même place, (à la pointe de la gaîne), les mêmes trophées, et sur deux d'entre eux (celui de M. Basilewski et celui du Musée d'Artillerie), le même chapiteau faisant console, destiné à porter, dans la même pose, dans la même fonction, un personnage, différent d'âge et d'allure, mais qui ramène les mêmes enroulements de feuillages. A défaut de la circonstance définitive qui dispenserait d'insister davantage, comme dernière preuve d'identité nous signalerons parmi tant d'autres, le masque de Gorgone ailée qui, figurant sur le fourreau du Musée d'artillerie de Paris, reparaît deux fois, identique, sur la gaîne du South Kensington où l'artiste accroche, comme à une patère, les beaux trophées d'armes qui terminent la gaîne.

Partout c'est le même goût, le même esprit, le même temps, les mêmes éléments ; et comment en serait-il autrement, c'est la même main : en effet, retournons le fourreau du Musée d'Artillerie, nous y lirons la signature de l'épée de César, non plus mutilée, cette fois, cachée sous la rouille et engagée sous les quillons, mais gravée avec une insistance

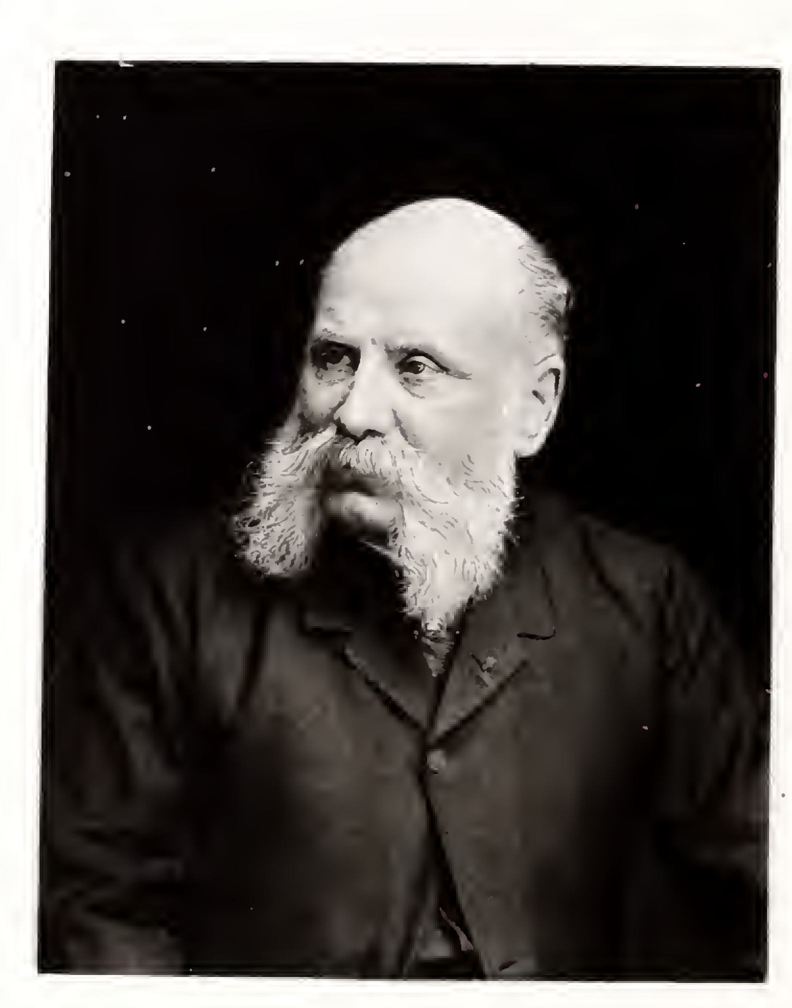
visible, s'étalant dans un cartouche spécial, à la place d'honneur, et proclamant que l'œuvre est bien celle d'Hercule : OPVS. HERCVLIS. Ce qu'il fallait démontrer.

Ce beau fourreau de cuir repoussé, un des plus beaux qui existent avec celui de l'épée de César, est entré dans les collections du Musée d'Artillerie au commencement du siècle, rapporté d'Italie par un simple soldat qui, l'ayant trouvé vide, en avait fait son fourreau de baïonnette.

CHARLES YRIARTE.



# ARMAND BASCHET



A mesure qu'on avance dans la vie, il faut dire adieu, chaque année, à un plus grand nombre d'êtres chers. C'est la rigide loi de ce rude voyage, que dis-je ? de cette campagne meurtrière. Est-il vrai que les hommes se lassent de souffrir ? que l'âge émousse leur sensibilité ? C'est possible, en général ; mais il en est chez qui l'affinement progressif multiplie les points vulnérables. Il en est aussi dont l'amitié s'impose de telle sorte au cœur et à l'intelligence, que leur disparition vous laisse un vide à ne pouvoir combler. Ceux qui ont aimé Armand Baschet, qui ont joui de ses rapports charmants, qui se sont délectés — c'est le mot, — de son esprit si particulièrement original, me comprendront. Ils savent quelle bonne part du bonheur de vivre leur a été enlevée par sa mort soudaine et brutale.

Le 25 janvier, sans que le moindre prodrôme eût fait pressentir un aussi fatal événement, Armand Baschet était frappé d'un épanchement au cerveau, à Blois, sa ville natale, entre les bras de sa vieille mère dont il était resté l'unique enfant.

Fils d'un médecin célèbre dans sa région, et dont la renommée, comme celle du père de Gustave Flaubert, avait franchi les bornes de sa province, il fit, sous la direction de cet homme de bien par excellence, de très bonnes études. Il pensa, tout d'abord, embrasser la carrière paternelle ; mais une répugnance invincible à voir souffrir, le goût des lettres, l'amour des curiosités de l'histoire lui firent déserter l'hôpital. Dès 1852 il publiait *Les années de voyage, — De Sainte-Adresse à Bagnères-de-Luchon, itinéraire humoristique,* et, presque aussitôt, dans un recueil intitulé *Les Physionomies littéraires de ce temps*, il donna un *Essai sur Honoré de Balzac, sur l'homme et sur l'œuvre.* En 1855, il fit paraître *Les origines de Werther d'après des documents authentiques*, écrit où son esprit de chercheur donna les premiers signes de sa perspicacité.

Son aménité, sa gaîté fine, délicate, son entrain sans à-coups bruyants, sa verve de causeur tout à fait exceptionnelle, lui valurent des relations qui l'accaparèrent et le tinrent dans un milieu où la vie menée était hors de proportion avec des ressources moyennes. Il en résulta un concours de circonstances dont il n'est ni nécessaire ni opportun que nous nous occupions. Alors, déjà et surtout, il ne faisait rien comme les autres. Il avait une manière à lui de brûler la chandelle par les deux bouts. Son faste, ainsi qu'il nommait lui-même cette période d'entraînement qui pesa sur toute sa vie, ne cessa jamais de s'exercer sur les choses de l'esprit, et garda toujours un caractère intellectuel. Pour n'en donner qu'un exemple, voulant visiter les lieux illustrés par les longues et platoniques amours de Pétrarque et de Laure de Noves, il arrêta, sans autre préambule, une voiture de place qu'il emplit de livres, et, comme on irait à Saint-Cloud, se fit mener « en Avignon » ainsi qu'il disait. Il employa quarante jours à faire le trajet, s'arrêtant dans les diverses hôtelleries, voyant tout, lisant, prenant des notes, donnant cours à une

activité épistolaire qui fut, pendant toute sa vie, prodigieuse. Il fallait l'entendre conter lui-même cette aventure, et bien d'autres qu'il n'y a pas lieu de consigner ici.

Un train de vie excentrique, des voyages en Hongrie, en Turquie, en Angleterre, où il fit des séjours qu'il nommait plaisamment ses séries, une extrême facilité d'humeur, une naïveté d'enfant dans les affaires d'intérêt, l'opulence ambiante de certaines amitiés, le jetèrent un jour à Venise comme en une terre d'asile.

C'était sa terre promise. Jamais milieu ne fut mieux approprié à sa rare sagacité de chercheur qui s'y donna pleine carrière. Sa nature expansive et liante lui concilia des affections sérieuses dans l'aristocratie de la naissance et dans celle de l'esprit. Il a laissé là des impressions qui sont demeurées bien vivantes. Il y vécut presque comme un ambassadeur au petit pied et il y fit, à la lettre, les honneurs de la France, à toute personne de passage ayant quelque valeur.

Nous devons au séjour prolongé de Baschet dans cette ville : *Les Archives de la sérénissime République de Venise, souvenir d'une mission* (1858), et, quatre ans après : *La Diplomatie vénitienne, Les princes de l'Europe au XVI^e siècle, d'après les rapports des ambassadeurs vénitiens* (1862).

Ce que Baschet remua, classa, recueillit de documents pendant son passage en Italie ne se saurait dire. Il accumula des matériaux dont la mise en œuvre remplirait certainement une existence des plus laborieuses. Il comptait y puiser les éléments de bien des livres qu'il se proposait de publier pendant ces années que le sage interpose entre la vie et la mort.

Déjà, il avait entrepris un volume qu'il voulait intituler : *Choses de France et de Venise*. Je sais qu'il comptait en offrir la primeur à cette Revue où il avait tant d'amis.

En 1864, il donna : *Le Roi chez la Reine*, ou *Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche*. L'an suivant parut de lui : *Les Femmes blondes, selon les peintres de l'école de Venise*, par deux Vénitiens. Puis vinrent, par ordre chronologique : *La Jeunesse de Catherine de Médicis*, traduite de l'allemand, de A. de Reumont (1866); — *Journal du Concile de*

*Trente* (1870); — *Les Archives de Venise, histoire de la chancellerie secrète* (1870); — *Le Duc de Saint-Simon, son cabinet et l'historique de ses manuscrits* (1874); — *Histoire du dépôt des Archives des Affaires étrangères* (1875); — enfin, en 1876, on voit le *Richelieu*, une étude sur *Casanova* et des bribes dans le *Cabinet historique*.

Il ne faut pas oublier le répertoire général de toutes les dépêches ou autres documents appartenant aux correspondances des ambassadeurs de France en Angleterre, depuis le règne de Henri VIII jusqu'au règne de George I^er^ (1509-1714), publié dans le 39^th^ *Annual report of the Deputy Keeper of the Public Records*. Ce travail considérable, auquel Baschet consacra dix années de sa vie, venait d'être mené à bonne fin quand il est mort.

Il avait reçu la croix de la Légion d'honneur, pour ses travaux sur les archives vénitiennes, le 1^er^ mai 1863.

Il n'était d'aucune Académie. Une philosophie particulière, d'une extrême sincérité, l'éloignait de toute recherche des honneurs. Amoureux de sa liberté, il redoutait les obligations qu'imposent des situations si désirées généralement, et il disait, avec conviction : « Je me prends à défaillir en la présence des encriers blancs sur des tapis verts. »

Il vint, l'avant-veille du premier de l'an, prendre congé d'un intime ami qui, chaque jour régulièrement, le voyait entrer dans sa maison où il apportait un rayon de belle humeur. Il partait. Il allait souhaiter la bonne année à sa mère, passer trois semaines auprès d'elle, à Blois. Il tint à cet ami le discours suivant, dans ce langage un peu suranné qu'il avait fait sien, et qui lui donnait un charme étrange : « Je vois que vous avez adressé « des vers à plus d'un qui vous sont en moins familière privance que moi. « Comment ne traitâtes-vous jamais notre amitié en quelque sonnet « approprié ? Réparez cet oubli, n'y manquez point, ou je me vais porter « en des excès fâcheux de jalousie. » Son ami promit de lui donner cette satisfaction, qu'il souhaitait de recevoir entre le 5 et le 15 janvier, « afin » disait-il, « de placer cette galanterie poétique dans le panier fleuri « de ma correspondance avec les gens de lettres », correspondance qu'il

tenait admirablement en ordre. A la date convenue, il reçut, avec une joie d'enfant, le sonnet que je m'abstiens de donner ici, par un sentiment facile à comprendre. Cette petite pièce intime exprimait le regret d'une séparation momentanée et le vif désir de revoir un aussi cher ami.

Pauvre Baschet! son ami ne l'a plus revu. Plein de vie le 22 janvier au matin, alors qu'il s'apprêtait à revenir, il était frappé dans l'après-midi. Le 25 il rendait l'âme, cette âme murée vivante pendant près de quatre jours dans l'horrible, dans l'épouvantable prison de la paralysie, sous les yeux de sa mère octogénaire, en cette silencieuse et austère maison familiale où il était né cinquante-six ans plus tôt, et où la noble femme achève, seule ici-bas, sa vie de sainte... et de martyre.

CLAUDIUS POPELIN.






# PÊCHE AUX ALOUETTES

Dès la tombée des neiges, les alouettes qui vivent dans le nord sont privées de nourriture et quittent leur cantonnement pour descendre vers une région meilleure. Elles s'arrêtent aux premiers champs libres qu'elles rencontrent et, si l'on en veut donner un exemple, on peut citer l'année, où, le banc de neige cessant brusquement au Tréport, les alouettes vinrent, à quelques kilomètres plus loin, s'abattre dans la vallée de Criel, aussi drues que les galets de la mer.

Elles vivent là jusqu'à la fin des neiges; puis à l'approche du dégel, qu'elles prévoient d'avance avec une sûreté d'instinct qui n'est jamais déçue, elles reprennent leur vol et remontent vers le nord, prêtes à recommencer leur voyage si de nouveaux frimas les y obligent.

On les voit passer par bandes inégales, tantôt compactes comme une nuée, tantôt dispersées comme une volée de moineaux. Leur cri rauque et monotone au départ a la tristesse d'un son plaintif; mais leur retour s'annonce par un sifflement aigu qui rappelle la gaieté de leur chant matinal. On dirait un

souvenir affaibli de ces trilles joyeuses que le mâle, en été, jette à l'aube naissante, quand il s'élance dans le poudroiement de la lumière indécise si droit et si haut, qu'il semble monter vers le soleil pour en saluer les premiers rayons.

La route que suivent les alouettes, lorsqu'elles descendent du nord au temps des neiges, n'est guère variable ; elles côtoient presque toujours le rivage, soit que la ligne de dunes et de falaises leur semble un guide sûr, soit qu'elles espèrent trouver la vie facile au bord de la mer, où le climat est plus tempéré qu'à l'intérieur des terres.

Le vent règle leur vol, rapide ou vagabond. S'il souffle en arrière, elles filent en vision, se soutiennent à de grandes altitudes et, charriées à la façon des nuages, ne s'attardent pas sur la route ; mais s'il souffle en avant, elles se fatiguent de la résistance qu'il leur oppose, volent bas et s'abattent souvent pour reprendre haleine. Heureuses alors de rencontrer, pour s'y reposer, un champ de blé vert ou de colza, elles en picorent les jeunes herbes ; car la fatigue du voyage les affame et tout ce qui paraît sombre sur la neige blanche les attire et les sollicite. Si quelques mottes de terre fraîchement remuées leur annoncent une proie d'insectes mis à découvert, elles s'y jettent comme des meurt-de-faim sur un repas probable. C'est cette détresse qu'exploitent les pêcheurs, et si bien, qu'une centaine d'entre eux peuvent, en quelques jours, expédier dix mille douzaines d'alouettes sur le marché de Paris.

En principe, la pêche n'est pas permise ; elle est même formellement prohibée pour toutes les régions qui s'étendent à plus d'un kilomètre du rivage, parce que dans les campagnes, elle donnerait prétexte à détruire les gros gibiers à plumes ; mais on la tolère sur les côtes, avec l'excellente intention de fournir une chance de gain aux gens de mer d'ordinaire fort misérables et dont le métier chôme l'hiver. Les préfets restent maîtres d'en régler l'exercice dans leurs départements respectifs ; sur les côtes de la baie de Somme, par exemple, elle fut récemment interdite à toute personne qui ne serait pas munie d'un port d'armes. Est-il besoin de dire qu'en dépit de cette restriction administrative, l'habitude aidant et l'observation des règlements n'étant pas garantie par une surveillance très sévère, les pêcheurs s'apprêtèrent à tendre leurs engins, sans plus de souci qu'auparavant.

C'est dans ces circonstances qu'un de mes voisins, capitaine de douanes en retraite, me fit promettre de l'assister pour la pêche la plus prochaine. J'éprouvai d'abord quelque répugnance à céder à cette invitation, peu soucieux de jouer mon rôle dans un genre de divertissement qui a la réputation d'être un métier de mal par excellence ; cependant le capitaine Siméon m'étourdit si bien par ses récits que l'espoir d'un spectacle émouvant me fit oublier la crainte des fatigues excessives.

La veille, le ciel était plein de promesses. Dès le coucher du soleil, on aperçut, à l'horizon du nord, la barre noire de la mer se détachant avec une brutale intensité sur une côtière de grands nuages, qui d'apparence portaient dans leurs flancs trop lourds un vaste banc de neige. Le vent, qui jusque-là soufflait du nord, passa subitement à l'est et l'on devait s'attendre à le voir, au point du jour, faire vers le sud cette évolution qui est l'annonce des froids les plus rigoureux. Le capitaine Siméon ne cessait de parler tant il avait d'aise : « Demain il gèlera la peau du diable, les alouettes auront vent dans le nez et s'abattront comme de la grêle ; nous les ramasserons, mon pauvre enfant, à faire crever nos besaces ; je parie pour quatre-vingts douzaines ! »

J'ai toujours aimé les esprits imaginatifs et je ne voulais pas effleurer d'un doute les belles visions du capitaine ; car elles amenaient dans ses yeux clairs une telle expression de malice heureuse, elles faisaient épanouir si carrément sa large face rougeaude que je me sentais désarmé devant tant de bonne humeur et de joie intime. Il cultivait franchement l'hyperbole et disait volontiers que, pour composer un beau livre, on a plus besoin de menteries que de vérités ; plutôt que de vous conter simplement qu'une alouette s'était prise à cinq lacs, il vous aurait hardiment parlé de cinq alouettes prises en un seul.

Tout jeune, en suivant son père, il avait contracté, pour la pêche, l'habitude d'une passion qu'il ne cessa de développer, même après son entrée au service de la douane, tant qu'il n'eut pas franchi le grade de brigadier. Lorsqu'il parvint à la sous-lieutenance, il dut faire à ses galons d'officier le sacrifice de ses goûts et délaisser un exercice réputé pour être un plaisir de manant ; mais, à peine sa retraite lui eut-elle rendu l'indépendance, il reprit, avec la même fureur qu'autrefois, sa hotte et ses lignettes.

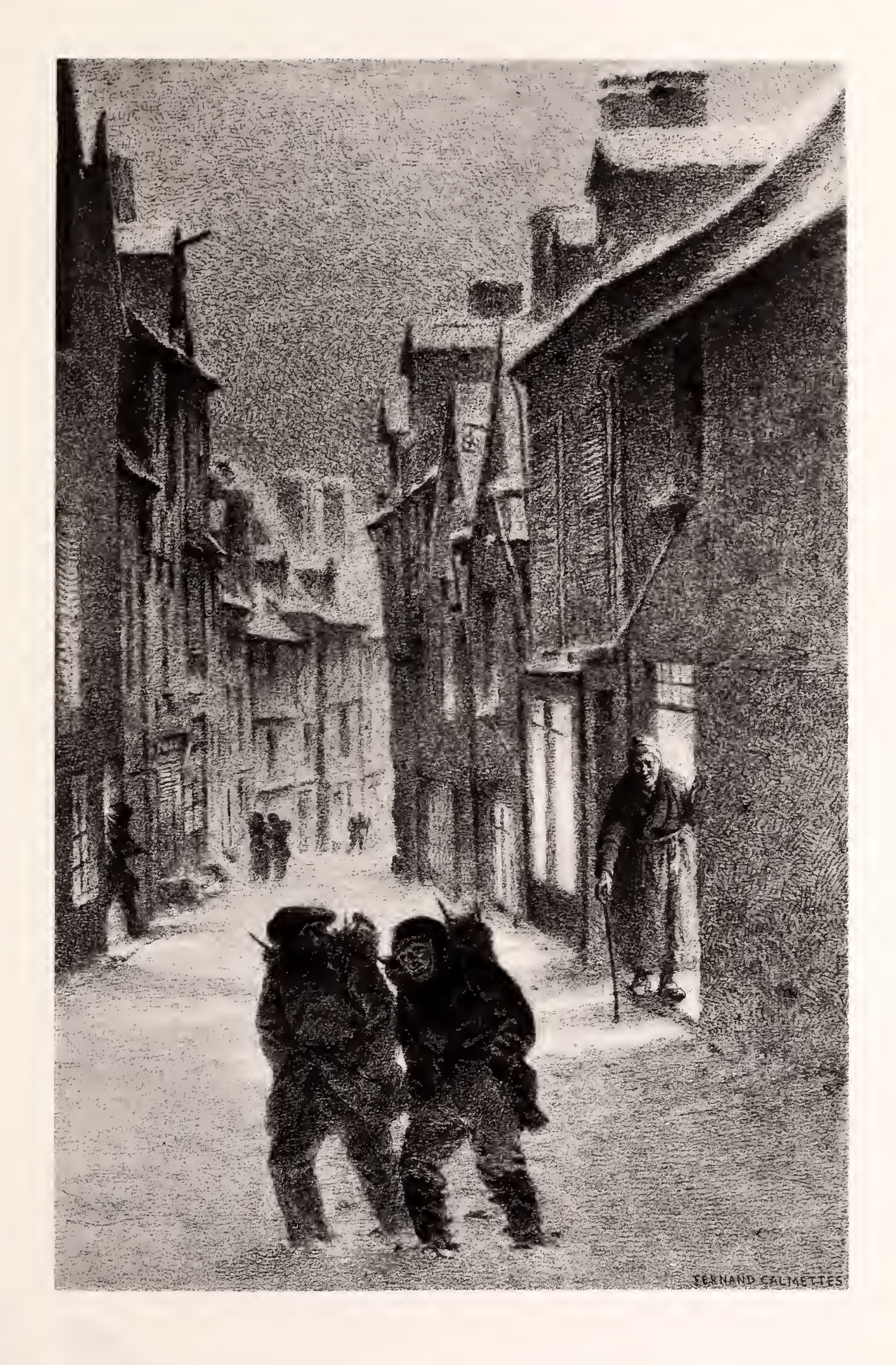
Nous étions arrivés au commencement de février sans avoir vu la neige et nous pouvions raisonnablement l'attendre au premier jour ; toutefois, par prudence, je m'étais résolu à ne pas entrer en campagne, sans m'être assuré que les promesses du ciel se seraient de tous points réalisées. Si je consentais à quitter la douce chaleur du lit, c'était pour pêcher autre chose que l'onglée et, dans l'incertitude du départ, je me couchai, laissant à d'autres le soin de surveiller le temps. A minuit sonnant, le père Siméon m'éveilla, m'appelant pour voir la neige qui tombait comme une nuée de gros papillons blancs.

Il m'obligea de descendre au jardin pour ramasser une poignée de flocons et me convaincre que ce n'était pas du grésil qui s'envolerait au moindre vent ; il me fit, plusieurs fois de suite, tremper la main dans l'eau d'un baquet, afin de me prouver qu'elle gelait au cœur aussi bien qu'à la surface. Ce ne serait donc pas une simple rimée, mais un vrai froid, un froid à fendre les galets ; la couche de neige aurait l'épaisseur convenable et la résistance nécessaire ; on pouvait même espérer un ciel gris et bas, sans crainte du soleil qui rend les alouettes trop clairvoyantes.

Devant tant d'avantages, je ne songeai plus à produire d'excuses. Je me résignai à faire mes apprêts, car le père Siméon me montrait, derrière leurs vitres éclairées, tous les pêcheurs du bourg se disposant au départ et me disait sévèrement que nous ne devions point tarder à nous mettre en route si nous voulions être sûrs de trouver, libres encore, les terrains favorables.

Depuis longtemps déjà, au cours de ses promenades, il avait visité les endroits reconnus les meilleurs et choisi ses terres. Elles s'étendaient sur un repli de la falaise qui domine le bourg et formaient comme un vaste assemblage de gros labours, de plants de blé et de luzerne, de semis de colza et de vieux chaumes dont les formes distinctes se devinaient encore sous la neige.

Le choix était excellent. Lorsque les alouettes, à leur descente du nord, ont le vent de front, elles volent en rasant le sol dont elles suivent les ondulations. Glissent-elles au long des pentes ou dans les fonds, elles sont abritées et rien n'arrête leur course ; mais arrivent-elles au point culminant de la crête, elles se retrouvent brusquement en face du courant et la violence du choc les jette bas. C'est donc là qu'il convient de les attendre. Une fois à terre, elles sautillent


FERNAND CALMETTES

pour se dégourdir et chercher leur nourriture ; attirées par les éteules des chaumes ou les tiges de colza dont les pointes sombres semblent moucheter la neige, elles s'y jettent d'un coup d'aile, et, dans leur voltige capricieuse, se répandent sur les labours où le pêcheur a remué la terre, semé son amorce et tendu ses engins.

Rien n'est plus inégal et plus imprévu que la marche des alouettes lorsqu'elles se sont abattues. Elles visitent un coin et délaissent l'autre, avec une fantaisie qui déconcerte souvent les prévisions les plus vraisemblables. C'est pourquoi le pêcheur ne confie pas toutes ses lignettes au même labour et les dresse, par couples seulement, à des distances parfois assez grandes l'une de l'autre. Nous emportions six lignettes, de deux cents brasses chacune, qu'il fallait tendre et amorcer sur trois pièces de terre, choisies dans un espace d'un demi-kilomètre environ. J'avais promis mon aide, et je réfléchissais aux conséquences des engagements inconsidérés, lorsque le père Siméon, me jetant une hotte sur le dos, donna le signal du départ.

Il était une heure et demie du matin ; le bourg était animé comme en une nuit d'incendie. Les appels des pêcheurs s'entrecroisaient avec les cris des ménagères qui jetaient à leurs hommes, à travers le vent, leurs adieux sonores et leurs recommandations superflues.

Je suivais avec peine mon vieux compagnon. Il marchait d'un pas ferme, tout en fredonnant, avec une persistance désolante, une sorte de dicton généralement usité pour résumer l'influence simultanée des deux vents contraires qui nous apportaient leurs belles nuées neigeuses : « C'est le nord qui les brasse, c'est le sud qui les chasse ». Afin d'échapper à la monotonie de ce refrain, je voulus parler ; mais le père Siméon m'arrêta d'un geste, me fit sentir, à travers les dernières envolées de neige, un brouillard fin et grésillant, puis me dit, avec un certain accent de tristesse : « Il faudra patienter pour tendre, mon pauvre enfant ; nos lignettes seraient gelées comme les poils de votre moustache et les alouettes passeraient par les lacs sans y laisser seulement une patte. Mais marchons vite, nous avons à prendre nos places. »

Nous atteignîmes, lui grognant, moi glissant, les sommets de la falaise, et j'admirai comme le bonhomme se guidait bien par cette nuit noire sur la plaine

blanche, où je ne savais voir ni route ni chemins. Il reconnut, sous la neige épaisse, toutes les pièces de terre, m'en nomma les propriétaires, me signala les trous et les ornières, me conduisit droit aux labours qu'il avait choisis. Il déposa sa hotte sur l'un, je laissai tomber la mienne sur un autre et, quand il fut satisfait par cette prise de possession, il marcha sans hésiter vers un troisième labour, à l'extrémité duquel une grande meule carrée dressait son profil sombre : « C'est l'auberge du pêcheur, me dit-il, elle nous abritera du vent jusqu'à la fin du grésil. En attendant, veillons à défendre nos places ». Et de fait, dès qu'il voyait apparaître sur la pente de la falaise une ombre demi-ployée sous une hotte, le père Siméon criait, gesticulait, menaçait de son pic. Il courait à ses labours avec une vivacité singulière pour un homme de son embonpoint et, tandis que je frissonnais à l'auberge du pêcheur, sous mes deux pantalons, mes trois gilets et tous mes pardessus, lui réussissait à faire reculer les nouveaux arrivants et à maintenir ses droits intacts.

Ce fut une heure d'attente intolérable, jusqu'au moment où, le grésil cessant, nous pûmes commencer le travail. Il nous restait trois heures avant le point du jour; il n'en fallait pas moins pour tendre six lignettes. J'étais raide comme un tronc d'arbre et je commençais à craindre de ne pouvoir prêter au père Siméon tout le secours qu'il attendait de moi, bien qu'il m'eût donné, la veille, dans son jardin, une leçon de tendue et que je m'en rappelasse exactement tous les points.

La leçon d'ailleurs était facile à retenir. Le pêcheur n'a qu'une sorte d'engin et qu'un outil. L'engin c'est la lignette, c'est-à-dire trois cents mètres de bonne ficelle, tout au long de laquelle sont fixés, sans interruption, huit mille lacs de crin, disposés en façon de nœuds coulants ; elle se roule et se déroule autour d'un bâtis de bois qui se manie comme un dévidoir Quant à l'outil, c'est le pic, ressemblant, mais dans des proportions plus fortes, au marteau d'un géologue; il sert à détacher des mottes de terre frimatée que le pêcheur appelle glorieusement des roches et qu'il place de distance en distance sur la lignette, afin qu'elle ne s'enlève point au vent ou sous l'effort des oiselets.

Lorsque deux pêcheurs travaillent de concert, l'un dévide, et l'autre roque. Le premier, après avoir assujetti sa lignette à un pieu, la déroule lentement en

marchant à reculons; il a soin de la conduire droit, de la maintenir raide et bien bandée pour en prévenir les embrouillements, de la coucher sur la crête du labour plutôt que dans le sillon, où la neige est trop profonde. Il




lâche le fil sans secousse, et seulement à mesure qu'avance la besogne du second pêcheur, qui casse et pose les roches.

Celui-ci frappe et court sans répit. Si rudement qu'il attaque le bloc de terre glacée, dont il ne peut surprendre le défaut sous la neige, il n'en détache souvent, qu'après dix ou quinze coups de son marteau, la motte suffisante; à peine saisie, il se hâte de la porter sur le fil en la retournant, de manière à laisser la terre apparente en guise d'appel pour les alouettes.

Telle était la part qui m'était réservée comme la moins délicate et la plus dure. Le capitaine Siméon avait franchi la soixantaine; vingt ans plus tôt, alors qu'il était brigadier, il n'aurait pas tremblé devant dix lignettes à tendre lui tout seul; mais, depuis l'approche d'une certaine obésité, il éprouvait le plus

grand malaise à ployer les reins. Une influence d'asthme, bien que légère, lui coupait l'haleine dès qu'il frappait du pic à tours de bras, et lui rendait nécessaire l'aide d'un compagnon souple et vigoureux.

Cependant mes doigts résonnaient comme du bois dans leurs moufles durcies par le grésil. Je dus concentrer tout ce qui restait de chaleur à mon sang pour saisir le pic ; j'abattis la première roche, puis les autres et je réussis à les placer régulièrement sur le fil, que mes yeux, grâce à l'éclat de la neige, s'accoutumaient à distinguer dans la nuit. En trois quarts d'heure, une couple de lignettes se trouva tendue.

Le deuxième labour était étroit et court; pour y déployer la longueur totale de notre ficelle, nous devions faire de nombreux retours en équerre et dessiner sur le sol une sorte de grecque. Or, à chaque angle d'un retour, l'usage est d'assurer le fil par des mottes très résistantes; je le savais, j'étais réchauffé et j'allongeai tous mes muscles pour abattre d'un seul coup une roche bien épaisse. Hélas! il ne me resta dans les mains que le manche du pic, rompu vers l'œillet, et la tête de fer se perdit sous la neige.

J'avais entendu citer ce genre d'avarie comme des plus ordinaires ; j'imaginais que Siméon avait cassé bien d'autres manches au beau temps de sa vigueur, et je pouvais me contenter de cette excuse ; je réfléchis toutefois qu'entre pêcheurs la charité n'est pas d'une pratique commune, que je ne trouverais pas de voisin assez généreux pour nous prêter son pic avant le point du jour, que la pêche du premier passage, de beaucoup la plus avantageuse, serait compromise par ma faute, et, n'obéissant qu'à mon instinct, je m'enfuis, laissant le bonhomme ébahi, son dévidoir en mains. Je ne sais comment je retrouvai le chemin du bourg, mais en moins d'une demi-heure j'étais allé jusqu'à ma maison ramasser une lourde pioche et j'avais rejoint le père Siméon qui profilait encore son ombre dans l'attitude même où je l'avais laissé. Le vieux capitaine avait un principe : aux grands désastres, il n'opposait que le silence et, de fait, il continua la tendue comme si nous ne l'avions pas interrompue. Pour moi, je me servis de mon nouvel outil avec tant de zèle que les six lignettes furent prêtes, lorsqu'à travers l'épaisseur des nuages apparurent les premières lueurs de l'aurore.

C'était le moment d'amorcer. Les mottes de terre fraîchement remuées qui garnissent chaque lignette attirent les alouettes, mais elles ne suffisent pas à les retenir. Il faut un appât plus substantiel et voilà pourquoi le pêcheur répand généreusement, autour de ses engins, un semis d'avoine noire. D'un sac, qu'il tient de la main gauche, il retire, de la main droite, une poignée de grains qu'il distribue sur ses lignettes en courant, les reins ployés, le bras tendu presque au ras du fil. Il doit, si le vent est violent, en calculer la force et se placer à telle distance que l'avoine soit exactement chassée sur les lacs. On n'amorce qu'au premier point du jour; car, pendant la nuit, la ficelle grise et les crins blancs se mêlent trop confusément à la neige pour que le pêcheur puisse les suivre sans erreur. Or, au point du jour, les alouettes sont proches, et, comme on dit, il faut qu'elles trouvent la nappe mise et le déjeuner prêt.

On ne saurait donc trop se hâter. La besogne fut partagée, mais elle convenait mal au père Siméon. Il arrondissait le dos, rentrait le cou, se tassait sur les hanches, secouait le torse en cadence et ne parvenait pas à se courber. Lorsqu'il vit son grain, lancé d'une hauteur trop grande, voler à la merci du vent sans couvrir la lignette, il s'arrêta découragé. Je fus réduit à faire, seul, l'office de deux pêcheurs et à semer l'amorce sur une longueur de quinze cents mètres de ficelle, n'osant point modérer ma course, ne me redressant que dans l'intervalle d'un labour à l'autre.

Tant de peines valaient une récompense et la pêche promettait d'être abondante. Selon les prévisions de la veille, l'aurore avait amené le vent du sud, le vrai vent de passage, et le jour grandissant laissait voir un ciel grisaillé, couleur d'ardoise, tout à fait propice. Ce fut le signal; d'un mouvement commun, les pêcheurs qui tendaient sur le même val, chacun portant son pic et sa hotte, s'éloignèrent de leurs labours. La plupart vinrent s'abriter au flanc de la grande meule, fort occupés à ne pas se laisser surprendre par le froid intense, après la course à l'amorce qui les avait couverts de sueur.

Nous ne causions pas. On n'entendait que le gémissement sourd et lointain de la mer, une sorte de râle plaintif qu'elle semblait tirer de ses flancs à la façon d'un ventriloque. Tandis que le père Siméon interrogeait anxieusement, vers le nord, la route des alouettes, j'examinais nos compagnons, que j'avais peine à

reconnaître sous leurs accoutrements bizarres. Des bonnets de coton bleus enfoncés jusqu'à la nuque, des lambeaux de toile en serre-tête, des casquettes à rabats faites de peau de renard, des mentonnières sous des capuchons, des couvertures usées et des lambeaux de châles, retenus par des cordes autour des épaules, contournant les bras et retombant en pointes désordonnées, des cabans de douaniers, des peaux de chèvres ou de moutons, des limousines effilées, des chaussettes ou de vieux bas en guise de moufles, des chiffes de laine autour des cuisses, des toiles cirées autour des mollets, des sabots et des galoches d'où la paille sortait rebelle ; et, dominant toute cette friperie, des faces salies par le travail, rendues plus noires encore par l'opposition de la neige.

Je me figurais assister au rendez-vous des chaudronniers de l'enfer, lorsque le capitaine Siméon, m'attirant près de lui, mit fin à ma rêverie. Il regardait encore dans la direction des alouettes, mais ses yeux ne fixaient plus le ciel ; il étendit la main vers le sentier qui montait du bourg et, me désignant un groupe de personnes dont on n'apercevait encore que les masses confuses : « Voilà les gendarmes, dit-il assez bas ; je n'ai pas de port d'armes ; les gueux me traiteraient comme un braconnier et me feraient couper ma pension. Laissons les lignettes et sauvons-nous, mon pauvre enfant ». Il ne me permit de prendre ni les hottes, ni la pioche et je courus avec lui, tandis qu'il s'enfuyait vers le bois le plus voisin.

Soit qu'ils eussent saisi le sens du geste et des paroles, soit que notre fuite leur expliquât nos craintes, nos compagnons profitèrent de l'alerte et partirent tous d'un seul élan à notre suite. Ce fut une course funambulesque. Lorsque, me retournant, je vis derrière nous ce peuple de grotesques entraînés par une terreur, peut-être vaine, je sentis le ridicule de notre situation et j'obligeai le capitaine à s'arrêter près d'un rideau de neige, à l'abri duquel nous pourrions, sans être découverts, observer les gendarmes.

Nous les vîmes se consulter, vaguer de côtés et d'autres, puis se rejoindre et faire des manœuvres qui ne ressemblaient guère à la tactique d'une campagne contre des braconniers. A demi rassuré et voulant abréger une scène fastidieuse, je sortis de ma cachette et m'avançai pour reconnaître l'ennemi. L'ennemi était un ami, jeune châtelain des environs, qui pour complaire à sa fiancée, s'était

offert de lui procurer, ainsi qu'à sa famille, le spectacle d'une pêche aux alouettes. Les grands manteaux à collets des dames, les macferlanes des messieurs, l'encapuchonnement de tous leur donnait ce faux aspect militaire qui nous avait trompés. Un peu confus j'expliquai notre méprise et j'invitai la belle compagnie à suivre la pêche avec nous.

Malgré nos signaux, le capitaine Siméon mit quelque hésitation à quitter son abri, tant il tremblait pour sa pension de retraite; il revint enfin, suivi de toute la troupe des fuyards qui provoquèrent, entre nous, l'échange de propos divertissants.

Cependant les alouettes étaient arrivées par bandes compactes; le vent de front les avait abattues sur nos labours, et, de loin, nous les voyions courir, comme des pelotes de laine brune, autour de nos lacs. A leurs débats, nous devinions que beaucoup étaient captives; mais nous ne pouvions encore, sans manquer à la discipline, aller juger de leur nombre. La coutume et surtout la nécessité imposent aux pêcheurs une sorte de direction commune. Si chacun tendait à son heure, les contremarches, qui se produiraient dans les terres, mettraient les alouettes en fuite, et, de même qu'au point du jour nous avions quitté nos lignettes par un mouvement d'ensemble, de même nous devions attendre l'heure et le signal pour courir au halet.

Ce mot est bien fait pour l'action qu'il veut peindre; car le pêcheur, lorsqu'il ramasse les alouettes prisonnières, ne les dégage pas délicatement des nœuds coulants; il les saisit à main pleine et, retenant du pied la lignette, il hale sur les lacs qui se cassent d'ordinaire, mais qui, parfois, gardent en gage les têtes ou les pattes des oiselets qu'on leur arrache.

Le père Siméon donnait ces explications, en même temps que nous revenions à la meule et que nous faisions asseoir les dames sur des hottes. Il se crut obligé d'initier tout le monde aux secrets de sa pêche. C'est lui qui fabriquait ses engins, achetait la ficelle, choisissait les queues de cheval, les dégraissait dans l'eau chaude délayée de savon vert, les démêlait, les rognait, les découpait, tordait les crins, ouvrait les lacs. Il mit en relief certains détails choquants sur la différence du crin mâle et du crin femelle, s'anima si bien, prit des airs si comiques, qu'en dépit du faible intérêt de ses théories et du

froid intense, nous passâmes l'heure d'attente sans trop d'impatience.

Enfin vint le moment de courir au halet. Lorsque notre approche eut fait fuir les alouettes restées libres, lorsque nos cris eurent chassé, non sans peine, la volée de corbeaux, attirés autour de nos lignes par la nouveauté du




spectacle et l'espoir d'un gain possible, nous vîmes se dessiner sur la neige la longue file des victimes. Presque toutes étaient prises par la patte, voletant encore en des efforts désespérés ou déjà vaincues et couchées sur le dos. Plusieurs, serrées au cou, le bec grand ouvert, étaient raidies par l'étranglement et le froid, tandis que d'autres, retenues à l'aile, se pelotonnaient, blotties, doucement résignées. Leur œil noir s'enveloppait d'une telle mélancolie que je fus pris d'une pitié profonde; ne voulant point les arracher sans merci, j'ouvris mon couteau et coupai tous leurs lacs. C'était trop de délicatesse. Le père Siméon ne sut pas mieux ployer les reins pour le halet que pour l'amorce,

et quand il eut cueilli çà et là deux ou trois douzaines, il s'arrêta, manquant de souffle. Obligé d'achever seul et promptement la besogne, je me résignai au moyen le plus féroce, mais le plus rapide; halant comme une brute, j'eus bientôt rempli nos deux besaces.

J'avais trouvé la dernière lignette à peine garnie; elle était, sur plusieurs points, bordée d'une traînée de sang, et des débris de plumes, des pattes pendant aux lacs témoignaient des ravages d'un émouchet. Je le vis, à quelques mètres plus loin, captif à son tour, près d'un oiselet dont il avait ouvert le crâne pour en manger la cervelle; l'aile engagée sous la ficelle, il n'était plus libre de rompre les nœuds coulants qui l'enserraient. Mon approche le mit en défense; afin d'occuper son bec et ses ongles, je lui offris l'une de mes moufles à déchirer, puis, d'un lien, je le rendis inoffensif. C'est l'ennemi du pêcheur; sa présence, en quelque point du ciel, suffit à chasser les alouettes des labours voisins et je savais être agréable au père Siméon en lui rapportant vivant ce destructeur redouté.

L'amorce renouvelée, je regagnai l'abri de la meule où déjà les pêcheurs comptaient les alouettes; ils les tiraient des besaces, une par une, et, lorsqu'ils en rencontraient de vivantes, ils les assommaient d'un coup franc, claqué sur le sol. Les pauvrettes meurtries venaient rejoindre, après un dernier battement d'ailes, leurs compagnes qui s'entassaient au fond des hottes.

Puis se fit un grand mouvement vers le bourg. Le matin même un acheteur avait fait crier les alouettes à un franc la douzaine; peut-être le soir, si l'offre était abondante, ne les demanderait-il plus qu'à moitié prix. Après s'être concertés pour laisser des gardiens aux lignettes, la plupart des pêcheurs coururent, entre deux halets, à leurs maisons; ils allaient y vider les hottes, afin que les femmes et les enfants pussent enfiler les alouettes par les yeux, douzaine à douzaine, et les livrer sans retard au taux du premier cours.

Le père Siméon n'était pas si pressé. Il ne vendait pas sa pêche et prenait son temps pour la compter; au lieu de claquer à terre les alouettes vivantes, il leur coupait le souffle brusquement entre ses dents. Par dégoût d'un tel procédé, j'avais essayé de les étouffer du pouce et de l'index, mais elles se débattaient en une agonie si lente que je jugeai moins cruel de suivre la vraie méthode.

C'est qu'elle a son importance. La chair des alouettes claquées se froisse et s'altère par la meurtrissure, tandis que les alouettes croquées gardent leur saveur et se conservent longtemps; étendues, soit en plumes sur un lit de pamelle, soit parées entre des couches de saindoux, elles forment le fonds d'une bonne provision d'hiver.

La longue tuerie avait écœuré les dames; mais le capitaine Siméon s'obstinait à ne pas les laisser partir sans leur avoir offert un dédommagement. Il saisit l'émouchet qui gisait captif, nous lançant de son regard fixe la haine des vaincus révoltés. L'oiseau avait sa beauté et je me pris à regretter de l'avoir exposé au châtiment qu'il allait subir; sans que j'aie pu résister, le capitaine me le mit en mains, de façon à le priver de ses défenses, puis le pluma tout vif, en réservant seulement les ailes et la queue. Lorsqu'il l'eut ainsi déshabillé, il lui rendit son vol; l'émouchet nu, s'élevant droit comme un perdreau blessé d'un plomb à la tête, chercha d'abord plusieurs directions; bientôt mordu par le froid jusqu'au cœur, il s'abattit à quelques pas de nous. Le père Siméon courut le ramasser et, vantant sa chair jaune et savoureuse comme celle d'une caille, l'offrit à la mère de la jeune fiancée; mais il ne réussit point à lui faire accepter la dépouille d'un condamné dont elle avait vu l'exécution.

Alors, d'un air solennel, les yeux arrondis, la bouche en cœur, il tira d'une poche profonde une vingtaine d'oiseaux vivants qu'il avait recueillis sur ses lignettes. C'étaient des alouettes de Hollande, aux plumes blanches, des pinsons d'Ardennes au manteau bleu foncé, à la gave orangée, des verdiers jaunes, un prie-Dieu, un sansonnet. Le bonhomme les avait choisis dans l'intention délicate d'en faire la surprise aux jeunes filles, la fiancée et ses deux sœurs. Elles étaient comme enveloppées d'une grâce naïve; le froid colorait discrètement leur teint mat et, dans l'ombre légère que le ciel gris répandait sur leur visage, leurs clairs regards brillaient d'un éclat sympathique. Attentives et souriantes, elles contemplaient le vieux Siméon qui maniait les oiseaux avec la dextérité d'un escamoteur, les classait, les appariait. Il les emprisonna doucement dans des voiles de gaze empruntés aux jeunes filles, puis il offrit, à chacune d'elles, ces fleurs vivantes de la neige. Il remit son présent d'un air glorieux; sa large face s'anima d'une joie presque enfantine et

de tous les souvenirs que m'a laissés la pêche aux alouettes, c'est celui-là qui domine les autres.

Nous avions fait dans la suite du jour deux halets nouveaux ; nous avions, en dix-sept heures de labeur continu, pris, ramassé et compté plus de soixante douzaines ; j'avais eu les mains dépouillées par le froid ; huit jours durant, j'étais resté sur mon lit, broyé sans miséricorde par des courbatures ; j'emportais la honte d'avoir, pour la première fois de ma vie, tué des petits oiseaux à la façon d'un fauve, et, cependant, je ne gardais point rancune au père Siméon. Je lui pardonnais mes fatigues, mes dégoûts, le massacre des alouettes, la mort de l'émouchet, mes souffrances, mes remords, en considération des bouquets d'oiselets qu'il avait offerts à trois jeunes filles.

FERNAND CALMETTES.



# LE MANUSCRIT D'UN MÉDECIN DE VILLAGE



Le docteur H***, récemment décédé à Servigny (Aisne), où il exerçait depuis plus de quarante ans la médecine, a laissé un *journal* qu'il ne destinait pas à la publicité. Je n'oserais pas publier le manuscrit intégralement, ni même en donner des fragments de quelque étendue, bien que beaucoup de personnes pensent aujourd'hui avec M. Taine, qu'il convient surtout d'imprimer ce qui n'a pas été fait pour l'impression. Pour dire des choses intéressantes, il ne suffit pas, quoi qu'on dise, de n'être pas un écrivain. Le *mémorial* de mon médecin ennuierait par sa rusticité monotone. Pourtant l'homme qui l'écrivit avait, dans une humble condition, un esprit peu ordinaire. Ce médecin de village était un médecin philosophe. On lira peut-être sans trop de déplaisir les dernières pages de son journal. Je prends la liberté de les transcrire ici :

*Extrait du Journal de feu M. H***, médecin à Servigny (Aisne)*

« C'est une vérité philosophique que rien au monde n'est absolument mauvais et rien absolument bon. La plus douce, la plus naturelle, la plus utile

des vertus, la pitié, n'est pas toujours bonne pour le soldat ni pour le prêtre; elle doit, chez l'un et chez l'autre, se taire devant l'ennemi. On ne voit pas que les officiers la recommandent avant le combat et j'ai lu dans un vieux livre que M. Nicole la redoutait comme le principe de la concupiscence. Je ne suis pas prêtre, je suis soldat encore moins. Je suis médecin, et des plus petits, médecin de campagne. J'ai une obscure et longue pratique de mon art et je puis affirmer que, si la pitié peut seule inspirer dignement notre vocation, elle doit nous quitter à jamais en présence de ces misères qu'elle nous a donné l'envie de soulager. Un médecin qu'elle accompagne au chevet des malades n'a ni le regard assez net ni les mains assez sûres. Nous allons où la charité du genre humain nous envoie, mais nous y allons sans elle. Au reste, les médecins acquièrent très facilement, pour la plupart, l'insensibilité qui leur est nécessaire. C'est une grâce d'état qui ne saurait longtemps leur manquer. Il y a plusieurs raisons à cela. La pitié s'émousse vite au contact de la souffrance; on songe moins à plaindre les misères qu'on peut soulager; enfin la maladie présente au médecin une succession intéressante de phénomènes.

« Du temps que je commençais à pratiquer la médecine, je l'aimais avec passion. Je ne voyais dans les maux qu'on me découvrait qu'une occasion d'exercer mon art. Quand les affections se développaient pleinement, selon leur type normal, je leur trouvais de la beauté. Les phénomènes morbides, qui présentaient d'apparentes anomalies, excitaient la curiosité de mon esprit; enfin j'aimais la maladie. Que dis-je? Au point de vue où je me plaçais, maladie et santé n'étaient que de pures entités. Observateur enthousiaste de la machine humaine, je l'admirais dans ses modifications les plus funestes comme dans les plus salutaires. Je me fusse écrié volontiers avec Pinel : Voilà un beau cancer! C'était bien dire, et j'étais en chemin de devenir un médecin philosophe. Il ne me manqua que d'avoir le génie de mon art pour goûter pleinement et posséder la beauté nosologique. C'est le propre du génie de découvrir la splendeur des choses. Où l'homme vulgaire ne voit qu'une plaie dégoûtante, le naturaliste digne de ce nom, admire un champ de bataille sur lequel les forces mystérieuses de la vie se disputent l'empire

dans une mêlée plus aveugle et plus terrible que cette bataille si furieusement peinte par Salvator Rosa. Je n'ai fait qu'entrevoir ce spectacle dont les Magendie et les Claude Bernard furent les témoins familiers, et c'est mon honneur de l'avoir entrevu ; mais résigné à n'être qu'un humble praticien, j'ai gardé comme une nécessité professionnelle la faculté d'envisager froidement la douleur. J'ai donné à mes malades mes forces et mon intelligence. Je ne leur ai pas donné ma pitié. A Dieu ne plaise que je mette un don quelconque, si précieux qu'il soit, au-dessus du don de la pitié ! La pitié c'est le denier de la veuve ; c'est l'offrande incomparable du pauvre qui, plus généreux que tous les riches de ce monde, donne avec ses larmes un lambeau de son cœur. C'est pour cela même que la pitié n'a rien à faire dans l'accomplissement d'un devoir professionnel, si noble que soit la profession.

« Pour entrer dans des considérations plus particulières, je dirai que les hommes au milieu desquels je vis, inspirent dans leur malheur un sentiment qui n'est pas la pitié. Il y a quelque chose de vrai dans cette idée qu'on n'inspire que ce qu'on éprouve. Or, les paysans de nos contrées ne sont point tendres. Durs aux autres et à eux-mêmes, ils vivent dans une gravité morose. Cette gravité se gagne et l'on se sent près d'eux l'âme triste et morne. Ce qu'il y a de beau dans leur physionomie morale, c'est qu'ils gardent très pures les grandes lignes de l'humanité. Comme ils pensent rarement et peu, leur pensée revêt d'elle-même à certaines heures, un aspect solennel. J'ai entendu quelques-uns d'entre eux prononcer en mourant de courtes et fortes paroles, dignes des vieillards de la Bible. Ils peuvent être admirables ; ils ne sont point touchants. Tout est simple en eux, même la maladie. La réflexion n'augmente pas leurs souffrances. Ils ne sont pas comme ces êtres trop réfléchis qui se font de leurs maux une image plus importune que leurs maux eux-mêmes. Ils meurent si naturellement qu'on ne peut s'en inquiéter beaucoup. Enfin j'ajouterai qu'ils se ressemblent tous et que rien de particulier ne disparaît avec chacun d'eux.

« Il résulte de tout ce que je viens de dire que j'exerce tranquillement la profession de médecin de village. Je ne regrette point de l'avoir

choisie. J'y suis, je crois, quelque peu supérieur; or, s'il est fâcheux pour un homme d'être au-dessus de sa position, le dommage est bien plus grand quand on est au-dessous. Je ne suis pas riche et ne le serai de ma vie. Mais a-t-on besoin de beaucoup d'argent pour vivre seul dans un village? Jenny, ma petite jument grise, n'a encore que quinze ans; elle trotte comme au temps de sa jeunesse, surtout quand nous prenons le chemin de l'écurie. Je n'ai pas, comme mes illustres confrères de Paris, une galerie de tableaux à montrer aux visiteurs; mais j'ai des poiriers comme ils n'en ont pas. Mon verger est renommé à vingt lieues à la ronde et l'on vient des châteaux voisins me demander des greffes. Or, un certain lundi, il y aura demain juste un an, comme je m'occupais dans mon jardin à surveiller mes espaliers, un valet de ferme vint me prier de passer le plus tôt possible aux Alies.

« Je lui demandai si Jean Blin, le fermier des Alies, avait fait quelque chute la veille au soir en rentrant chez lui. Car, en mon pays, les entorses sévissent le dimanche et il n'est pas rare qu'on s'enfonce ce jour-là deux ou trois côtes en sortant du cabaret. Jean Blin n'est point un mauvais sujet, mais il aime à boire en compagnie et il lui est arrivé plus d'une fois d'attendre dans un fossé bourbeux l'aube du lundi.

« Le domestique de la ferme me répondit que Jean Blin n'était point malade, mais qu'Éloi, le petit gas à Jean Blin, était pris de fièvre.

« Sans plus songer à mes espaliers, j'allai quérir mon bâton et mon chapeau, et je partis à pied pour les Alies, qui sont à vingt minutes de ma maison. Chemin faisant, je pensais au petit gas à Jean Blin qui était pris de fièvre. Son père est un paysan comme tous les paysans, avec cela de particulier que la Pensée qui le créa oublia de lui faire un cerveau. Ce grand diable de Jean Blin a la tête grosse comme le poing. La sagesse divine n'a mis dans ce crâne-là que ce qui était strictement indispensable : c'est un nécessaire. Sa femme, la plus belle femme du pays, est une ménagère active et criarde, d'épaisse vertu. Eh bien! à eux deux, ils ont donné un enfant qui est bien le petit être le plus délicat et le plus spirituel qui jamais ait effleuré cette vieille terre. L'hérédité a de ces

surprises et il est bien vrai de dire qu'on ne sait pas ce qu'on fait quand on fait un enfant. L'hérédité, dit mon vieux Nysten, est le phénomène biologique qui fait que, outre le type de l'espèce, les ascendants transmettent aux descendants des particularités d'organisation et d'aptitude. J'entends bien. Mais quelles particularités sont transmises et quelles ne le sont point, c'est ce qu'on ne sait guères, même après avoir lu les beaux travaux du docteur Lucas et de M. Ribot. Mon voisin le notaire m'a prêté l'an passé un volume de M. Émile Zola; et je vis que cet auteur se flatte d'avoir sur ce sujet des lumières spéciales. Voici, dit-il, en substance, un ascendant affecté d'une névrose; ses descendants seront névropathiques, à moins qu'ils ne le soient pas; il y en aura de fous et il y en aura de sensés; un d'eux aura peut-être du génie. Il a même dressé un tableau généalogique pour rendre cette idée plus sensible. A la bonne heure! La découverte n'est pas bien neuve et celui qui l'a faite aurait tort, sans doute, d'en être bien fier; il n'en est pas moins vrai qu'elle contient sur l'hérédité à peu près tout ce que nous savons. Et voilà comment il se fait qu'Éloi, le petit gas à Jean Blin, est plein d'esprit! Il a l'imagination qui crée. Je l'ai surpris plus d'une fois quand, n'étant pas plus haut que mon bâton, il faisait l'école buissonnière avec les polissons du village. Pendant qu'ils dénichaient des nids, j'ai vu ce petit bonhomme construire de petits moulins et faire des siphons avec des chalumeaux de paille. Ingénieux et sauvage, il interrogeait la nature. Son maître d'école désespérait de jamais rien faire d'un enfant si distrait, et, de fait, Éloi ne savait pas encore ses lettres à huit ans. Mais, à cet âge, il apprit à lire et à écrire avec une rapidité surprenante, et il devint en six mois le meilleur écolier du village.

« Il en était aussi l'enfant le plus affectueux et le mieux aimant. Je lui donnai quelques leçons de mathématiques et je fus étonné de la fécondité que cet esprit annonçait dès l'enfance. Enfin, je l'avouerai sans craindre qu'on m'en raille, car on pardonnera quelque exagération à un vieillard sauvage : je me plaisais à surprendre en ce petit paysan les prémices d'une de ces âmes lumineuses, qui apparaissent à de longs

intervalles dans notre sombre humanité et qui, sollicitées par le besoin d'aimer autant que par le zèle de connaître, accomplissent, partout où le destin les place, une œuvre utile et belle.

« Ces songeries et d'autres de même nature me conduisirent jusqu'aux Alies. En entrant dans la salle basse, je trouvai le petit Éloi couché dans le grand lit de cotonnade, où ses parents l'avaient transporté eu égard, sans doute, à la gravité de son état. Il sommeillait; sa tète, petite et fine, creusait pourtant l'oreiller d'un poids énorme. J'approchai. Le front était brûlant; il y avait de la rougeur aux conjonctives; la température de tout le corps était très haute. La mère et la grand'mère se tenaient près de lui, anxieuses. Jean Blin, désœuvré dans son inquiétude, ne sachant que faire et n'osant s'en aller, les mains dans les poches, nous regardait les uns après les autres. L'enfant tourna vers moi son visage aminci et, me cherchant d'un beau regard douloureux, il répondit à mes questions qu'il avait bien mal au front et dans l'œil, qu'il entendait des bruits qui n'existaient pas, et qu'il me reconnaissait, et que j'étais son vieil ami.

« — Il a des frissons et puis il lui vient des chaleurs, ajouta sa mère.

« Jean Blin, ayant réfléchi quelques instants, dit :

« — C'est sans doute dans l'intérieur que ça le tient.

« Puis il rentra dans son silence.

« Il ne m'avait été que trop facile de constater les symptômes d'une méningite aiguë. Je prescrivis des révulsifs aux pieds et des sangsues derrière les oreilles. Je m'approchai de nouveau de mon jeune ami et j'essayai de lui dire une bonne parole, une parole meilleure, hélas! que la réalité. Mais il se passa alors en moi un phénomène entièrement nouveau. Bien que j'eusse tout mon sang-froid, je vis le malade comme à travers un voile et si loin de moi qu'il m'apparaissait tout petit, tout petit. Ce trouble dans l'idée de l'espace fut bientôt suivi d'un trouble analogue dans l'idée du temps. Bien que ma visite n'eût pas duré cinq minutes, je m'imaginai que j'étais depuis longtemps, depuis très longtemps, dans cette salle basse, devant ce lit de cotonnade blanche, et que les mois, les années, s'écoulaient sans que je fisse un mouvement.

« Par un effort d'esprit qui m'est très naturel, j'analysai sur le champ ces impressions singulières et la cause m'en apparut nettement. Elle est bien simple. Éloi m'était cher. De le voir malade si inopinément et si gravement, « je n'en revenais pas ». C'est le terme populaire et il est juste. Les moments cruels nous paraissent de longs moments. C'est pourquoi j'eus l'impression que les cinq ou six minutes passées auprès d'Éloi avaient quelque chose de quasi séculaire. Quant à la vision que l'enfant était loin de moi, elle venait de l'idée que j'allais le perdre. Cette idée, fixée en moi sans mon consentement, avait pris, dès la première seconde, le caractère d'une absolue certitude.

« Pourtant le lendemain, Éloi était dans un état moins alarmant. Le mieux persista pendant quelques jours. J'avais envoyé à la ville chercher de la glace; cette glace fit bon effet. Mais le cinquième jour, je constatai un délire violent. Le malade parlait beaucoup; parmi les mots sans suite que je lui entendis prononcer, je distinguai ceux-ci :

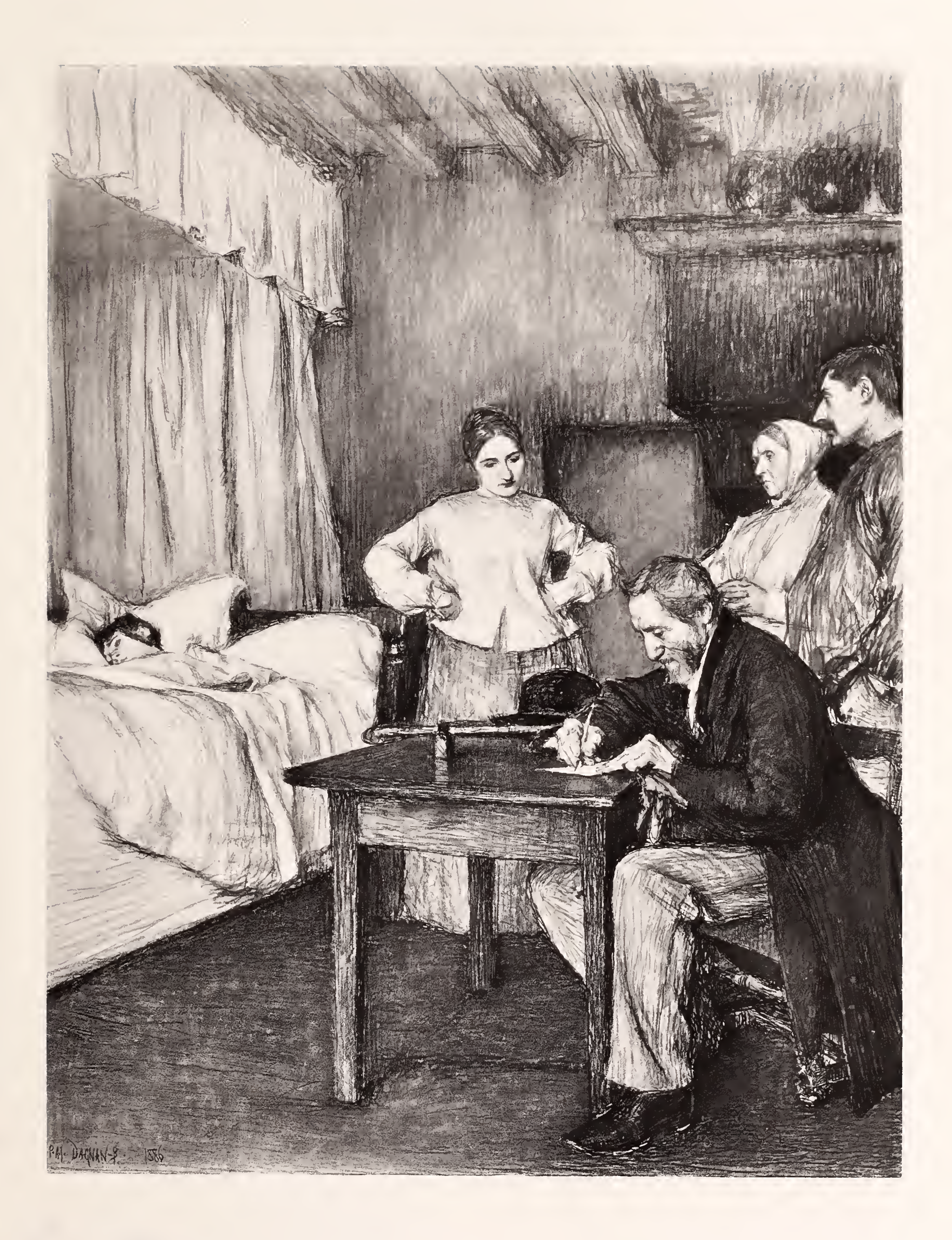
« — Le ballon! Le ballon! Je tiens le gouvernail du ballon. Il monte. Le ciel est noir. Maman, maman, pourquoi ne viens-tu pas avec moi? Je conduis mon ballon où ce sera si beau! Viens, on étouffe ici.

« Ce jour-là, Jean Blin me suivit sur la route. Il se dandinait, de l'air embarrassé d'un homme qui veut dire quelque chose et qui n'ose. Enfin, après avoir fait en silence une vingtaine de pas avec moi, il s'arrêta et, me posant la main sur le bras :

« — Voyez-vous, docteur, me dit-il, j'ai l'idée que c'est dans l'intérieur que ça le tient.

« Je poursuivis tristement mon chemin, et, pour la première fois, l'envie de revoir mes poiriers et mes abricotiers ne me fit point hâter le pas. Pour la première fois, après quarante ans de pratique, j'étais troublé dans mon cœur par un de mes malades, et je pleurais en dedans de moi l'enfant que je ne pouvais sauver.

« Une angoisse cruelle vint bientôt s'ajouter à ma douleur. Je craignis que mes soins ne fussent mauvais. Je me surprenais oubliant le jour


P.A.J. DAGNAN-B. 1886

les prescriptions de la veille, incertain dans mon diagnostic, timide et troublé. Je fis venir un de mes confrères, un homme jeune et habile, qui exerce dans la ville voisine. Quand il vint, le pauvre petit malade, devenu aveugle, était plongé dans un coma profond.

« Il mourut le lendemain.

« Un an s'étant écoulé sur ce malheur, il m'arriva d'être appelé en consultation au chef-lieu. Le fait est singulier. Les causes qui l'ont amené sont bizarres ; mais, comme elles n'ont point d'intérêt, je ne les rapporterai pas ici. Après la consultation, le docteur C***, médecin de la préfecture, me fit l'honneur de me retenir à déjeuner chez lui, avec deux de mes confrères. Après le déjeuner, où je fus réjoui par une conversation solide et variée, nous prîmes le café dans le cabinet du docteur. Comme je m'approchais de la cheminée pour y poser ma tasse vide, j'aperçus, suspendu au cadre de la glace, un portrait dont la vue me causa une si vive émotion, que j'eus peine à retenir un cri. C'était une miniature, un portrait d'enfant. Cet enfant ressemblait d'une manière si frappante à celui que je n'avais pu sauver et auquel je pensais tous les jours, depuis un an, que je ne pus m'empêcher de croire, un moment, que c'était lui-même. Pourtant cette supposition était absurde. Le cadre de bois noir et le cercle d'or qui entouraient la miniature attestaient le goût de la fin du XVIIIe siècle, et l'enfant était représenté avec une veste rayée de rose et de blanc, comme un petit Louis XVII ; mais le visage était tout à fait le visage du petit Éloi. Même front, volontaire et puissant, un front d'homme sous des boucles de chérubin ; même feu dans les yeux ; même grâce souffrante sur les lèvres ! Sur les mêmes traits, enfin, c'était la même expression !

« Il y avait déjà longtemps peut-être que j'examinais ce portrait, quand le docteur C***, me frappant sur l'épaule :

« — Cher confrère, me dit-il, vous regardez là une relique de famille que je suis fier de posséder. Mon aïeul maternel fut l'ami de l'homme illustre que vous voyez représenté ici tout enfant, et c'est de mon aïeul que cette miniature me vient.

« Je lui demandai s'il voulait bien nous dire le nom de cet illustre ami de son aïeul. Alors il décrocha la miniature et me la tendit :

« — Lisez, me dit-il, cette date en exergue..... *Lyon,* 1787. Cela ne vous rappelle-t-il rien?... Non?... Eh bien! cet enfant de douze ans, c'est le grand Ampère.

« En ce moment-là, j'eus la notion exacte et la mesure certaine de ce que la mort avait détruit un an auparavant dans la ferme des Alies. »

*P. c. c. :* ANATOLE FRANCE.



# TABLE

## DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

---

### LIVRAISON DU 1er JANVIER 1886

## LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1886

## LIVRAISON DU 1er MARS 1886

FIN

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE


LES GERANTS
L. BOUSSOD
R. VALADON

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET C^ie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE

LES

# LETTRES ET LES ARTS

DIRECTEUR : ANATOLE FRANCE

## FEUILLETON DU 1er MARS 1886

## LIVRES

LE TRÉSOR DE TRÈVES, par L. Palustre et X. Barbier de Montault. 1 vol. gr. in-4°, contenant 30 planches hors texte reproduites par le procédé phototypique P. Albert Dujardin.

Sous le titre de *Mélanges d'art et d'archéologie,* la maison Alphonse Picard entreprend la publication d'un splendide recueil, qui fera honneur à la librairie française. Ce recueil est destiné à faire connaître, tant par des notices que par des reproductions soignées, « tout ce que les collections publiques ou privées peuvent renfermer de plus précieux ». Le programme est vaste, comme on le voit. On serait même tenté de le trouver trop vaste. Passer en revue les œuvres d'art de tous les temps et de tous les pays est une entreprise presque impossible, et si c'était là le but de l'éditeur des *Mélanges,* on pourrait douter du succès. Mais M. Léon Palustre, qui dirige la publication, n'est pas homme à compromettre la réalisation d'une si belle idée en dispersant ses recherches, sans méthode et sans direction, sur le domaine illimité de l'histoire de l'art. Tout au contraire, il a sagement circonscrit son champ d'études, dès le début. Il laisse de côté la peinture et l'architecture, qui ont été l'objet d'innombrables travaux et de somptueuses publications. Son recueil sera spécialement consacré à ces arts moins connus, et pourtant si dignes de l'être, l'orfévrerie, l'émaillerie, l'ivoirerie, la miniature, etc. La sculpture aussi y prendra place; dans de moindres proportions sans doute, mais avec raison, car l'histoire de cet art, bien qu'ébauchée dans toutes ses parties et approfondie sur quelques points, demande encore bien des efforts. Ainsi restreint, le programme est parfaitement réalisable. M. Palustre n'a cependant pas voulu trop embrasser à la fois. Il a divisé sa tâche. Si l'on en juge par les deux premiers volumes de la collection, dont l'un vient de paraître et dont l'autre est annoncé déjà, on commencera par étudier les *trésors* des églises et des monastères. C'est donc, à quelques exceptions près, l'art chrétien, et surtout l'art chrétien du moyen-âge, qui fournira la matière des premières publications. Il y a là une mine d'une richesse incomparable, qu'il importe d'autant plus de fouiller, que les collections ecclésiastiques sont en général peu accessibles au public.

Le *Trésor de Trèves,* qui ouvre la série des *Mélanges,* est dû à la collaboration de M. Palustre et de M. Barbier de Montault. C'est un fort beau livre, où sont minutieusement décrits les principaux objets d'art qui appartiennent à la cathédrale de Trèves et quelques autres qui sont conservés à l'église Saint-Mathias ou à la bibliothèque de la même ville. Une reproduction phototypique de chacun des objets accompagne la description. Nous signalerons particulièrement un camée antique du ive siècle, un superbe ivoire latin du ve, le Saint Clou du xe, le Reliquaire aux porteurs du xive. Ces merveilles n'ont pas de prix.

Le second volume, qui doit paraître dans quelques mois, sera consacré à des pièces capitales conservées dans les collections françaises. On y verra la châsse de Mozac, l'évangéliaire de Gannat, la chasuble de saint Rambert, l'olifant de saint Orens, les fameuses miniatures du séminaire de Poitiers.

*Prière d'adresser tout ce qui concerne la Redaction à M. Charles Grandjean, 9, rue Chaptal.*

Les *Mélanges d'art et d'archéologie* s'annoncent donc comme un recueil de premier ordre. Ils auront la faveur des bibliophiles et des savants, de ceux qui aiment les beaux livres et de ceux qui aiment les livres utiles.

C. G.

* * *

DIE VERVIELFALTIGENDE KUNST DER GEGENWART. *(La reproduction artistique moderne).* In-fol. Vienne, 1886. 1er fascicule.

Il y faut prendre garde : la France était jadis la première dans le domaine de l'art industriel et d'autres nations commencent à faire aussi bien — même mieux que nous. — Si, en ce moment, le niveau des belles publications périodiques paraît quelque peu baisser en Angleterre, il se relève en Allemagne d'une façon qui peut sembler inquiétante à ceux qui, comme nous, voudraient au moins défendre ce fleuron de la France. Voici, nous arrivant de Vienne, un ouvrage illustré d'une qualité très supérieure à ce qu'on est habitué à voir. Je ne juge point le texte, quoique les noms de MM. Chmelarz, Hecht, Langl, Rosemberg, Richter et du rédacteur en chef, le professeur Dr C. de Lutzow, soient assez connus, mais les gravures sont d'un intérêt très particulier. Les deux premiers volumes doivent être consacrés au temps présent, puis viendront les maîtres des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. A en juger par les planches de cette livraison, les reproductions faites par tous les procédés actuellement en usage, offriront une grande variété et la même variété se rencontre dans le choix des œuvres reproduites ou interprétées. Ainsi à côté de Clairin dont voici la *Froufrou,* à côté de Grandville et de Gavarni, voici Menzel, Richter, Bloch, et Angeli. Je m'explique moins bien la présence du *Christ* de Rubens, interprété, il est vrai, à l'eau-forte par Raab : il semble, à priori, qu'il serait préférable de ne point confondre les époques, et réserver pour d'autres volumes les planches d'après les maîtres anciens ; mais cette légère critique n'est point pour diminuer notre très sincère admiration pour l'œuvre et nos vœux pour l'entreprise.

L. P.

* * *

L'ORNEMENT POLYCHROME (2e série). Recueil publié sous la direction de M. A. RACINET. In-folio. *Firmin Didot,* éditeur.

Il n'est personne, parmi les amateurs d'art, qui ne connaisse les livres pleins de talent et de science, exécutés avec une merveilleuse entente des procédés les plus divers, qu'a publiés M. A. Racinet. Son *Costume historique* est un ouvrage classique qui épargne à nos peintres et à nos costumiers bien des anachronismes ; son *Ornement polychrome* servira non seulement les peintres et les sculpteurs, mais tous les artistes décorateurs qui ne peuvent manquer d'en tirer un excellent parti. C'est là une des publications comme il nous en faudrait beaucoup pour rendre à nos ouvriers français leur royaume un peu compromis, que les Anglais, grâce au Kensington et à grand nombre de livres analogues à celui de M. Racinet, ont ébréché d'un côté et que les Allemands ébrèchent de l'autre. Voici, avec le livre, de quoi nous défendre et vaincre. Les hommes spéciaux ne seront pas les seuls d'ailleurs à y prendre plaisir. Il y a, en un temps où les femmes portent si haut le goût des ouvrages délicats, toute une mine à creuser pour elles dans ces broderies persanes et chinoises, dans ces vitraux colorés du moyen-âge, même dans ces faïences persanes, pour le goût de l'ornementation, l'assemblage des couleurs, le rapprochement des tons. On a peu vu de livres mieux exécutés, mais c'est assez qu'il sorte de la maison Didot pour qu'on n'ait point à insister sur l'éloge.

L. P.

* * *

L'ÉCOLE FRANÇAISE DE PEINTURE (1789-1830), par PAUL MARMOTTAN. In-12. *H. Laurens,* éditeur.

Il était d'une utilité urgente de publier une nomenclature exacte des artistes qui, pendant le premier tiers de ce siècle, ont produit des œuvres d'espèces si diverses et en tel nombre. Négligés en ce moment par les amateurs, lesquels sont tout à la mode du XVIe et du XVIIIe siècle, ces peintres de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration n'en fournissent pas moins un chapitre curieux à l'histoire de l'art, et le jour de leur réhabilitation définitive est proche. Il y aurait, il est vrai, bien des réserves à établir sur leur conception de la nature et sur la forme de leur composition ; mais outre qu'ils *savaient* le détail, qu'ils avaient fait une étude approfondie de la figure humaine, ils portaient une conscience si scrupuleuse dans la recherche de ce qu'ils pensaient être la noblesse et la beauté, que même leurs œuvres inférieures par l'exécution, sont pour honorer leur temps et leur pays.

Si j'ai moins de sympathie pour les paysagistes dont le grand essor me semble postérieur à la date de 1830, j'aime les peintres de genre, qui par un réalisme bien entendu, se rattachent nettement à la tradition de Chardin. Quant à ceux qui traitent la petite histoire, l'anecdote mise en couleurs et qui cherchent de préférence leurs sujets dans un moyen-âge quelque peu « dessus de pendule », j'avoue que je doute fort qu'on les réhabilite ; mais il n'en est pas moins nécessaire de savoir leur nom, quand ce ne serait que pour ne pas imiter leurs œuvres.

Le livre très curieux, et aussi complet que possible de M. Marmottan, donne toute satisfaction à ces divers points de vue, en renseignant très suffisamment sur la carrière et sur les tableaux de tous ces artistes.

C. D.

**DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES ARTISTES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE**, depuis l'origine des arts du dessin jusqu'à nos jours. Ouvrage commencé par Émile Bellier de la Chaviquerie et continué par Louis Auvray. 2 vol. in-4°. *Laurens*, éditeur.

Il existait, sur quelques parties de l'histoire de l'art et sur des époques limitées, des monographies qui n'étaient point sans intérêt, mais on avait reculé jusqu'ici devant un travail d'ensemble, et il a fallu des circonstances toutes particulières, que M. Auvray explique en termes excellents dans son introduction, pour amener l'apparition de ce travail, un des plus méritants à coup sûr que l'on puisse rencontrer. Des notes biographiques très simples, point d'appréciations, point de récit, une bibliographie fort ample, l'énumération de toutes les œuvres importantes, souvent l'indication de la personne pour laquelle elles ont été exécutées, cela s'appliquant aux architectes, aux peintres, aux sculpteurs, aux graveurs et aux lithographes, voilà le livre. Il a plus de 4,000 colonnes et la masse de renseignements qu'il contient est infinie. Peut-être doit-on regretter que M. Auvray n'ait pas dévoilé un peu plus les astéronymes sous lesquels, en nos temps, on déguise les portraits; peut-être aurait-on pu souhaiter qu'il donnât plus fréquemment l'indication des propriétaires des tableaux et du lieu où ils se trouvent, mais ce serait là trop demander. Son livre, tel qu'il est, est un livre nécessaire à toute bibliothèque, à tout amateur et à tout travailleur. Avec lui, les erreurs sont impossibles et défendues.

C. D.

*
* *

**CORRESPONDANCE INÉDITE DE MAURICE QUENTIN DE LA TOUR**, suivie de documents nouveaux, publiée par Jules Guiffrey et Maurice Tourneux. 1 vol. in-8°. *Charavay frères*, éditeurs.

Après avoir été le roi de la mode et l'enfant gâté de son siècle, de la Tour assista vivant au déclin de sa faveur. Lorsqu'il mourut octogénaire, il était, depuis plus de vingt ans, au soir de son talent et sa mort fut, à Paris, à peine remarquée. Seule sa ville natale, à laquelle il avait fait des legs considérables, conserva pieusement son souvenir.

Cet injuste oubli, qui fut comme la réaction fatale d'un engouement excessif, a été réparé de notre temps. Sous le dernier empire une statue fut élevée au grand maître pastelliste et depuis lors sa vie et son œuvre furent le sujet d'études savantes et de recherches patientes.

M. Jules Guiffrey vient apporter sa part dans cette œuvre commune. Il publie des documents rares qui élucident certains détails obscurs de la vie intime du peintre, ses amours avec une de ses cousines, son départ à Paris, puis plus tard ses démêlés à propos du paiement du fameux portrait de Madame de Pompadour.

Des documents non moins intéressants recueillis par M. Tourneux chez des notaires, d'excellentes gravures complètent cette publication, qui forme un recueil précieux pour les curieux de l'histoire de l'art français.

F. C.

*
* *

**CATALOGUE DE LA COLLECTION AUGUSTE SICHEL.** grand in-8°. Paris. Vente les 27 février, 1er à 5 mars.

Nous ne nous arrêterions pas à ce splendide catalogue merveilleusement illustré de la reproduction des meubles et des objets les plus intéressants, nous ne nous laisserions même point tenter par l'envie de passer en revue cette presque unique collection des bronzes de Barye que les enchères auront déjà dispersée quand ce numéro paraîtra, si l'étude, trop courte malheureusement, qui est en tête du catalogue Sichel, n'était destinée à en faire une rareté que tous les amateurs classeront dans leur bibliothèque, au rayon réservé. Cette étude est signée d'Edmond de Goncourt et dans ce style qui est sien, si savamment préparé pour la juste traduction des choses d'art, le Maître a su donner une impression si exacte et si nette du talent de Barye, que ces quelques pages resteront entre les meilleures qu'on ait consacrées au grand artiste, les seules sans doute qui, avec des mots, vaillent du bronze.

F. M.

*
* *

**LE THÉATRE ET LA MUSIQUE A SPA AU TEMPS PASSÉ ET AU TEMPS PRÉSENT**, par Albin Body. In-12. *Ghio*, éditeur.

Toute la société polie et élégante de la fin du XVIIIe siècle a passé à Spa. C'était comme une ville neutre, où de tous les coins de l'Europe, de Russie et d'Angleterre, de France et d'Allemagne, on affluait pour boire, jouer, baller et aimer. L'eau qu'on y prenait est toujours pareille, mais je doute qu'à présent, où rien ne va plus de la roulette et de ses accessoires, la société vaille celle qu'y voyaient Casanova et Lauzun, le prince de Ligne et le comte Orloff. C'eût donc été d'un merveilleux intérêt que de montrer ce public du théâtre de Spa, d'en suivre les transformations, les modes et les enthousiasmes et de noter, par ce qu'il aimait et applaudissait, ses tendances, ses goûts et ses passions. M. Albin Body, qui certes n'est point le premier venu et qui sur ce pays de Liège, où l'on est passé maître en fait de recherches locales, sait infiniment de choses et des meilleures, n'a point tout à fait peut-être réalisé notre idéal, et aurait pu, sans doute, donner un peu plus de part au pittoresque, mais son livre n'en est pas moins plein de détails utiles, d'indications précieuses et d'anecdotes inédites. Celles sur Collot d'Herbois et Fabre d'Églantine, acteurs au théâtre de Spa, suffiraient à recommander le volume à quiconque s'occupe des personnages de la Révolution.

L. C.

LA TACTIQUE AU XIII$^{e}$ SIÈCLE, par HENRI DELPECH. 2 vol. in-8°. *Alphonse Picard*, éditeur.

Le livre que publie M. Delpech, est le fruit de onze années d'études patientes sur une partie de l'histoire restée jusqu'ici fort inconnue. On s'imaginait volontiers que le Moyen-Age n'avait point de théorie militaire et qu'il ne pouvait pas en avoir. Or, ayant minutieusement relevé pendant plusieurs années, le terrain et les manœuvres d'un certain nombre de champs de bataille de cette époque, M. Delpech dut conclure, de la répétition presque identique de faits d'armes et d'évolutions, à l'existence d'une loi générale, d'un système de guerre rationnel. La tactique du XIII$^{e}$ siècle, moins complexe que la nôtre, n'admettait, suivant M. Delpech, que deux méthodes de combat : l'ordre de bataille parallèle, dont Bouvines offre le meilleur exemple, et l'ordre perpendiculaire, dont Muret peut être considéré comme le type. L'auteur, après avoir examiné avec un soin infini ces deux combats, énumère tous les faits de tactique qui se rapportent aux deux systèmes proposés. Il en tire des conclusions, deux traités sur la tactique spéciale et la grande tactique. Accompagnés de cartes et de plans qui en facilitent la lecture, ces deux volumes apportent à l'histoire une contribution importante et dont le prix sera vivement senti par tous les curieux et les érudits.

T. O.

*
* *

HISTOIRE DES PRINCES DE CONDÉ PENDANT LES XVI$^{e}$ ET XVII$^{e}$ SIÈCLES, par M. LE DUC D'AUMALE, 4 vol. in-8°. *Calmann-Lévy*, éditeur.

L'histoire, cette éternelle maîtresse de la vie humaine, nous apprend que les hommes d'État, les grands capitaines, ceux qui dominent ou broient les nations, ne surgissent pas inopinément, sans filiation, sans une sorte de cristallisation héréditaire, mais sont en quelque sorte l'aboutissement d'un travail séculaire, résument et condensent les défauts, les vertus d'une longue suite d'aïeux qui jouent le rôle de comparses à côté de leur descendant et qui auraient brillé au premier rang si la fortune leur avait souri. Les noms les plus grands en témoignent : Alexandre, César, Henri IV, Pierre-le-Grand, le prince de Bismark eurent pour ancêtres des hommes qui préparèrent les matériaux de l'œuvre et furent grands dans la mesure où ils créaient. M. le duc d'Aumale qui vient de raconter si magistralement l'histoire des Condé, nous montre, dans le caractère, dans l'existence troublée des premiers princes de cette maison, le secret du génie, de la destinée orageuse du vainqueur de Rocroy, Fribourg et Nordlingen. A ses yeux, cette famille résume à grands traits « le seizième siècle, le siècle des grands caractères et le dix-septième, celui des beaux génies et des belles âmes ».

Le trait dominant du fondateur de la race, Louis de Bourbon, à la physionomie si vigoureuse et protéenne, est la bravoure : « De cette race de Bourbon, dit Brantôme, ils sont tous braves et vaillants, et n'ont jamais été malades de la fièvre poltronne ». En lui, comme dans le grand Condé, on remarque certaines ressemblances; la variété des dons les plus brillants, les violents mouvements de l'âme et les brusques soubresauts de la destinée. Montluc, La Noue n'hésitent pas à confesser que ce fougueux chef de parti aimait sa patrie, avait pitié du peuple, « en même temps qu'excellent chef de parti, il était amateur de paix ». Avec cela une certaine ferveur religieuse mêlée à un amour immodéré des plaisirs chez

> Le petit homme tant joli
> Qui toujours chante et toujours rit,
> Et toujours baise sa mignonne.

C'est « le beau prince qui ayma autant la femme d'autrui que la sienne ». — A ce mélange de conviction et de légèreté, il faut joindre la bonne humeur, la gaieté et l'à propos français. Un jour qu'au milieu des troupes, lasses de marches et de contre-marches, un officier de mauvaise humeur lui demandait où il les menait ainsi : « Nous allons rejoindre nos alliés, répondit le prince. — Et si nous ne les trouvons pas ? — Alors, nous soufflerons dans nos doigts, car il fait grand froid ».

Après avoir étudié les successeurs de Louis de Bourbon, M. le duc d'Aumale arrive au grand Condé, dont l'éducation, la jeunesse, lui fournissent une des parties les plus originales de son œuvre. Ici encore, c'est dans l'enfant qu'il faut chercher les promesses de l'homme : un jésuite, le père Pelletier, avait de bonne heure porté sur lui ce jugement prophétique : c'est un esprit auquel il faut de l'emploi. Toute la vie du grand Condé est en résumé et comme en germe dans ses premières années : le grand capitaine, le grand rebelle, le grand seigneur, Rocroy, la Fronde, Chantilly ; cette « mûre jeunesse » explique tout.

Il faudrait tout citer, les descriptions des batailles, Fribourg, Nordlingen, les portraits si achevés de Sirot, de Gassion, de Guébriant, le siège de Thionville « chef-d'œuvre de science et de témérité » ; ce croquis du triste plateau de Rocroy « bordé par une ceinture de taillis bas et touffus, végétant péniblement sur un sol rocailleux ». La peinture de ces soldats espagnols et de leur résistance désespérée au milieu de tout le reste en déroute, peinture qui semble comparable à celle de Bossuet lui-même.

Qu'on me permette un souvenir personnel. Il y a quelques années, M. le duc d'Aumale nous faisant visiter Chantilly, nous conduisit dans cette superbe galerie des Condé, où il voulut bien montrer et expliquer lui-même les portraits, les reliques, les trophées qui la décorent. Et il parla avec une telle éloquence qu'un des invités se pencha vers moi et me dit à voix basse : « A la manière dont l'héritier des Condé raconte et écrit l'histoire, on sent qu'il l'aurait *faite* lui-même et qu'il ne lui a manqué que l'occasion pour prendre rang à côté du plus grand homme de cette race ».

V. DU BLED.

THOMAS DE GROUCHY, SIEUR DE ROBERTOT, CONSEILLER AU PARLEMENT DE METZ (1610-1675), par le vicomte DE GROUCHY et le comte DE MARSY. In-8°. Gand, 1886.

Quoiqu'il nous vienne de Belgique, voici un livre où il n'est parlé que de la France, de cette France si particulièrement intéressante qui se débat pendant la minorité de Louis XIV entre la violence des princes et l'habileté de l'Italien. Fort justement, les auteurs de ce volume pensent que, à cette date, et peut-être toujours, c'est de l'histoire des familles que se fera l'histoire de la nation. Peut-être convient-il de choisir ses personnages et pourrait-on, à première vue, être tenté de se plaindre que tant de recherches et des plus curieuses aient été appliquées à un homme de second ordre, mais à y regarder de plus près, cet homme a été mêlé aux affaires les plus importantes de son temps et parfois n'a pas été sans y jouer quelque rôle. Après avoir en quelques pages, longuement développées dans l'appendice, expliqué l'origine de la famille de Grouchy et comment une de ses branches s'est fixée en Normandie, à la Chaussée, on nous montre Thomas de Grouchy, sieur de Robertot, servant d'abord dans l'armée, puis conseiller au Parlement de Metz, secrétaire interprète de la reine, lieutenant-général au présidial de Dieppe. Pendant la Fronde il est à Paris et il entre en correspondance avec les agents de Mazarin et avec Mazarin lui-même; il a quelque part au projet de réunion du Parlement à Pontoise, entre dans l'intimité du Cardinal et est chargé, en sous-ordre, d'abord, des négociations relatives à la prise de possession, au nom de l'Italien, de l'évêché de Metz. Après un court voyage en Italie, — toujours pour les affaires particulières de Mazarin — il revient à Metz pour y être son intendant. Il passe graduellement au service du Roi et d'intendant particulier du Ministre devient intendant militaire du maître. Cette partie de l'étude était particulièrement intéressante : il en était un exemple, l'excellent livre sur *Le Tellier, intendant en Piémont,* mais MM. de Grouchy et de Marsy ne sont point restés au-dessous du modèle, et les détails qu'ils donnent sur la campagne de 1658, sur l'organisation des hôpitaux et la fourniture des vivres sont d'un véritable intérêt. Il paraît que le sieur de Robertot que l'on perd de vue pendant quelques années, eut en 1662 quelque peccadille à régler et fit un séjour de près de neuf mois à la Bastille. Son protecteur était d'ailleurs mort et bien que le récit de ses démêlés à propos de la terre de Liancourt montre bien les mœurs du temps, bien que le détail de ses occupations pendant ses dernières années ne soit pas sans amuser, ce n'est plus là ce qui importe à l'histoire : mais il est une partie de la vie de Robertot si intimement mêlée à celle de Mazarin, qu'il conviendra de connaître l'Intendant quand on parlera du Ministre et cela suffit pour qu'on lise ce volume avec intérêt.

F. M.

PAPIERS D'UN ÉMIGRÉ (1789-1829). Lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy, mises en ordre par le colonel de GUILHERMY. In-8°. *Plon et Cie*, éditeurs.

Voici, à coup sûr, un des livres les plus curieux qu'on ait publiés depuis longtemps. Ce M. de Guilhermy n'était pourtant, au début de la Révolution, qu'un petit magistrat de province, lieutenant au présidial de Castelnaudary ; dans la Constituante, où il fut député par le Tiers-État, il ne montra point des talents extraordinaires et ne se distingua que par son attachement fougueux à l'ancien régime ; à l'armée des Princes, il ne marqua pas plus que les gentilshommes de la compagnie à cheval des confédérés de Languedoc ; comme les autres émigrés, il promena, de 1792 à 1798, ses espérances et ses rêves à travers l'Europe, mêlé seulement quelque peu dans les dernières années à la maison de Louis XVIII ; mais à partir de 1799, de 1801 surtout, c'est-à-dire du moment précis où les renseignements commencent à faire défaut sur les affaires des Bourbons émigrés, il commença sinon à y jouer un rôle important, au moins à en connaître la plupart des secrets. Attaché à cette sorte d'ambassade que Louis XVIII entretenait à Londres, en lutte tantôt avec le comte des Cars son chef, tantôt avec l'entourage de Monsieur, comte d'Artois, contre lequel il se croyait en devoir de soutenir les intérêts du Roi lui-même, en relations intimes avec le duc d'Orléans, en correspondance continuelle avec le comte d'Antraigues, il voit beaucoup de choses, et devine le reste. Rien n'est plus nouveau que ce qu'il raconte des démêlés entre les trois ou quatre petites cours françaises, transportées en Angleterre ; que ce qu'il rapporte des opinions, des façons et des actions du duc d'Orléans. Il ne faut pas s'attendre, par exemple, à des opinions modérées : celles que professe M. de Guilhermy et qu'embrasse l'éditeur de ses papiers, sont à des moments pour surprendre le lecteur de 1886. Il est sûr que certaine théorie sur la légitimité des attentats politiques peut mener loin; mais les théories n'importent pas, il s'agit des faits. Or, en l'espèce, l'aveu des relations formelles de Georges Cadoudal avec les chefs de l'émigration est bon à retenir ; les lettres du duc d'Orléans sont à méditer et, à la Restauration, ce cri échappé au royaliste fidèle : « Tous les princes se ressemblent : ils sont aussi ingrats que les Républiques ». Pourtant M. de Guilhermy finit par être nommé intendant de la Guadeloupe : il y traversa encore des jours orageux, revint en France et, après beaucoup de sollicitations et d'attentes, obtint une place de conseiller, puis de président à la cour des comptes. Là, dans ces derniers chapitres, n'est point le nouveau ; il est tout dans cette histoire, cette chronique plutôt, réellement inattendue, de la mission à Londres, dans ces éclaircissements brusques sur le rôle du duc d'Orléans de 1804 à 1814 : mais cela est surprenant.

F. M.

LA REINE MARIE-CAROLINE DE NAPLES, par A. Gagnière. In-12. *Ollendorf*, éditeur.

Il est malheureux que l'auteur de ce livre ne se soit pas contenté de publier, telles que Palumbo les avait déjà imprimées, les lettres de Marie-Caroline à son amie Lady Hamilton : cela suffisait amplement, mais cela ne faisait pas un volume, et, pour grossir, il a fallu ajouter une sorte de commentaire pour lequel M. A. Gagnière était certainement très mal préparé. Un mot suffit : M. Gagnière proclame qu'il est de l'école de M. Michelet et de temps à autre, il étaie ses propres assertions des allégations du *Maître*. On pense bien dès lors qu'il n'est guère ménager d'imputations sans preuves à l'appui et qu'il ne manque point d'affirmer des scandales que démentent les lettres même qu'il publie ; mais *le Maître* l'a dit : cela suffit. Dans ce fatras qui n'est guère historique, il convient de lire, de noter et de retenir la correspondance, qui, elle, est d'un intérêt extrême. On sait ce qu'était Lady Hamilton : une fille publique de Londres, devenue par une singulière fortune, ambassadrice d'Angleterre — et restée fille. Elle n'est point le seul exemple de destinées pareilles : on sait que devenue l'amie de la reine de Naples et la maîtresse de Nelson, elle eut sur les événements de la fin de ce siècle, une influence étrange, qu'elle s'employa contre la Révolution avec une furie sauvage, détermina Nelson à manquer à la foi jurée, fut avec lui le bourreau de la République Parthénopéenne, puis, après avoir régné sur un royaume et sur la flotte anglaise, vint mourir dans la misère à Calais : mais l'intimité des rapports de la reine de Naples, archiduchesse d'Autriche, avec la prostituée de Londres, cette intimité s'étalant dans cent lettres autographes, où la Reine est la protégée de la courtisane, mais le détail des massacres combinés par ces deux femmes, mais les lâchetés de la fuite et les horreurs du triomphe, voilà ce que seule cette correspondance pouvait montrer — et ce qu'elle montre. Pourquoi, hélas ! prouve-t-elle aussi, d'une façon irréfutable, la trahison du commandant des troupes françaises à Naples. On pouvait douter encore : cela est impossible après la lecture des pièces citées page 171.

L. C.

*
* *

LETTRE D'UN CAPITAINE DE CUIRASSIERS SUR LA CAMPAGNE DE RUSSIE (1812), publiée par M. Leher. In-32. *Champion*, éditeur.

Publiée dans un joli format, avec une abondance parfois exagérée de notes, cette lettre intime vaut d'être mise à côté du journal de Coignet qu'a réimprimé dernièrement M. Lorédan Larchey. C'est une pareille impétuosité, une valeur semblable ; dans quelques pages des trouvailles de mots qui ont la même saveur. Il y a un combat quelque part, sur une route, — car le brave capitaine ne se rappelle guère les noms, — qui a des allures antiques. Comment trouvez-vous ce mot : « *Le feu du hasard me monte à la tête* ». Et puis pas de déclamations, pas de racontars de journaux. C'est un fils de paysans, le frère d'une servante de curé : il dit qu'il se bat et comme il se bat : quant au pourquoi, n'ayez crainte ; il le sait bien tout de même. J'espère qu'on lira ce petit livre comme on a lu celui de Coignet : cela est pour faire comprendre Napoléon et son armée mieux que bien des volumes.

F. M.

*
* *

ÉTUDES ET SOUVENIRS, par le comte de Falloux. — MADAME SWETCHINE, SA VIE ET SES ŒUVRES, publiées par le comte de Falloux. 15e édition. *Perrin*, éditeur.

J'ai entendu le comte de Falloux raconter cet apologue à un de ces pointus politiques qui habitent la lune et voudraient que chacun la prît avec ses dents. Consulté sur la nomination d'un abbé dans un monastère, saint Thomas demande la liste des candidats et lorsqu'on la lui eut apportée : « Faites-moi leur portrait, dit-il, quelle est la qualité dominante du premier ? — *Doctissimus* (c'est le plus savant), lui répondit-on. — L'ange de l'école réfléchit un instant et dit : *Doceat!* (qu'il enseigne). — Et le second ? — *Sanctissimus* (c'est le plus pieux). Le saint réfléchit encore et répondit : *Oret!* (qu'il prie). — Et le troisième ? — *Prudentissimus* (c'est le plus habile). Alors il reprit sans hésiter : *Regat!* (qu'il gouverne).

Et M. le comte de Falloux ajoutait que l'habileté tempérée par la droiture et la loyauté ne messied point dans les affaires d'ici-bas. Cette opinion était une confession, car elle le dépeignait tout entier, elle était aussi la plus pénétrante des critiques, car elle s'adressait à des hommes qui, poursuivant le même but que lui, tournaient le dos à ce but, et ne se contentant pas de ne point suivre, se faisaient gloire d'entraîner, de calomnier le plus clairvoyant des politiques. Il fut l'ami incomparable de Lacordaire, de Montalembert, de Mgr Dupanloup, orateur, littérateur de même race, homme d'Etat plus accompli ; dans ses *Études et souvenirs*, il a écrit sur l'agriculture des pages admirables où l'on trouve nombre de ces pensées ailées qui portent un écrivain à la postérité. Et l'on sait que joignant la pratique à la leçon, il avait transformé l'agriculture de son département.

Il avait fondé à Segré l'hôpital Swetchine en souvenir de cette illustre femme à laquelle il avait voué un véritable culte, dont il publia les œuvres et raconta la vie. Si vous visitez cet hospice, vous y verrez à la porte des diverses salles les inscriptions suivantes : salle Cochin, salle Dupanloup, salle Montalembert, salle Lacordaire. Un jour qu'il y menait ses amis, MM. de Rességuier et Lavedan, ceux-ci remarquèrent qu'aucune des salles de l'hospice n'était dédiée au fondateur : ils se firent un signe d'intelligence et s'entendirent avec les

bonnes sœurs. On profita du voyage que M. de Falloux faisait chaque année à Paris, et, quand il revint, il trouva au-dessus d'une nouvelle salle l'inscription : salle Falloux. Il protesta, mais en vain.

Comme il parlait, il écrivait, captivant auditeurs et lecteurs par cette pensée claire, ces traits charmants, ces anecdotes inédites qui s'échappaient continuellement de ses lèvres. Il avait la grâce, la finesse et la profondeur ; il aimait ses idées, savait les servir et n'admettait pas qu'on eût pour la vérité une affection platonique. « J'ai toujours admiré la fable de Pygmalion et de Galatée, écrivait-il : La statue reste immobile et tient ses yeux de marbre fermés tant qu'on ne lui rend pas un culte digne d'elle. Toutes les grandes causes sont comme Galatée : pour s'animer et pour revivre, elles demandent qu'on les aime, et ce n'est qu'à cette condition qu'on peut les faire sortir de cette léthargie apparente ».

Madame Swetchine, ai-je dit plus haut, celle-là même que Sainte-Beuve qui n'était tendre que pour sa paroisse, appelait : « une fille aînée de M. de Maistre, une fille cadette de saint Augustin », qui sut édifier les plus saints prêtres, charmer les plus grands esprits, les Humbold, les Cuvier, et fit la charité comme un ange. On relit avec un plaisir délicat ses œuvres écrites en quelque sorte au fil de l'âme et où elle apparaît dans toute sa beauté morale. Il était utile d'en publier une nouvelle édition qui, nous l'espérons, va servir de préface aux mémoires du comte de Falloux sur les hommes et les choses de ce siècle qu'il connut si bien, dans lequel il n'a pas, selon la belle expression de M. de Maistre, rempli tout son mérite.

VICTOR DU BLED.

*
* *

SOUVENIRS D'UN IMPÉRIALISTE, par FIDUS. Journal de dix ans. In-12. Paris, 1886. *Fetscherin et Chuit,* éditeurs.

On a cherché quelque temps quelle haute personnalité politique pouvait bien se déguiser sous ce pseudonyme. On est arrivé à découvrir que c'était un M. L..., ancien rédacteur de l'*Univers,* dont le nom n'est guère connu en dehors d'un petit monde spécial. M. L..., Fidus, puisque Fidus il y a, prête quelque peu volontiers à l'Empereur Napoléon III et au Prince Impérial ses idées et ses passions ; cela fait un son de cloche. Il faudrait entendre d'autres cloches qui sans doute sonneraient plus juste, si elles se décidaient à sonner. A coup sûr, il n'est point loisible de nier que certaines pensées de fusion entre Frohsdorf et Chislehurst aient pu, à quelque moment, hanter certains cerveaux et que même se croyant autorisées, des personnes sans doute pleines de bonnes intentions, mais comprenant d'une façon très singulière la doctrine napoléonienne aient tenté d'engager à ce sujet des négociations, mais que ces négociations aient pris jamais une couleur sérieuse, que le Prince Impérial y ait personnellement donné son assentiment, qu'il ait eu sur la politique à suivre vis-à-vis de la cour de Rome les idées qu'on lui donne, voilà ce que des informations sérieuses permettent de nier. Le Prince Impérial était très jeune, et son esprit très ouvert pouvait recevoir des impressions diverses et paraître les subir. Bien que l'exil l'eut certainement mûri avant l'âge d'une façon toute exceptionnelle, il n'en était pas moins un tout jeune homme lorsqu'il se détermina à cette course avantureuse où il devait trouver une mort héroïque, mais inutile. Si jeune qu'il fut pourtant, il n'en était pas moins très imbu de la tradition napoléonienne, laquelle jusqu'ici nous avait semblé diamétralement contraire aux idées qu'on lui attribue ici. On pourrait discuter longtemps, d'autant que *Fidus* est un homme de bonne foi et un honnête homme. Son livre n'exprimât-il que la façon de penser d'une fraction — je crois très minime — du parti impérialiste pendant dix ans n'en serait pas moins très curieux et nous attendons avec quelque impatience pour la lire, la seconde partie des ces *Souvenirs* qui va de 1875 à 1879.

F. M.

*
* *

BONAPARTISTES BLANCS ET BONAPARTISTES ROUGES, par G. LACHAUD. In-12. *Dentu,* éditeur.

M. Georges Lachaud se présente à l'histoire littéraire du XIX^e siècle sous deux aspects fort divers : il écrit des romans... salés et publie des brochures politiques. Ce n'est point moi qui l'invente et certes M. Lachaud n'a garde de confondre en lui le conteur léger avec le politique grave. Pour qu'on n'en ignore, au faux titre de cette brochure on lit : DU MÊME AUTEUR, *Ouvrages politiques*, suit l'énumération. On serait peut-être quelque peu étonné si, reprenant lesdits *Ouvrages politiques,* on en comparait la doctrine à celle qui ressort de la présente brochure ; mais il n'importe : c'est de celle-ci qu'il s'agit. Voyons donc.

Le fond consiste à dire ceci : Je suis un jeune bonapartiste — c'est-à-dire un partisan de l'autorité constituée démocratiquement et incarnée dans les Bonaparte — mais comme un de ces Bonaparte dont d'ailleurs j'évite soigneusement de discuter la conduite et la façon d'être, me paraît entraîné à droite, et que l'autre, dont j'ai fort longtemps suivi la fortune, continue la même marche que du temps où j'étais un de ses familiers c'est-à-dire, comme je l'ai dit page 34, *un écho renforçant le bruit de ses opinions,* il me plaît, à moi qui me dis autoritaire, de m'insurger contre l'autorité, à moi qui me dis bonapartiste, de faire la leçon à l'entourage de l'un et de dire son fait à l'autre. Cela n'empêche pas que je sois bonapartiste.

Non ! M. Lachaud, vous êtes Lachaudiste — et autoritaire. Je ne crois pas beaucoup à ce parti-là... Mais si cela vous amuse !

F. M.

JOURNAL DU GÉNÉRAL GORDON, SIÈGE DE KHARTHOUM, préface par EGMONT HAKE, traduit de l'anglais par M. A. B. In-8°. Paris, 1886. *Firmin Didot*, éditeur.

Rien de plus étrange que cette vie n'a été vu depuis la Renaissance, depuis le temps où les Eldorados promis par la fable attiraient vers les Amériques inconnues les grands Espagnols, aventuriers conquérants de la Terre de l'or. Cet homme, ce Gordon, est de la même race pour la décision et l'énergie, mais il apporte de plus cette précision anglaise qui, même lorsque l'esprit paraît s'emballer le plus, permet de calculer la portée du désastre. Il y a dans ce caractère quelque trait commun avec les *Bears* de la Bourse de Londres qui, au milieu des accidents les plus inattendus du marché, savent au juste *à combien* ils se prendraient eux-mêmes et font sur leur catastrophe ou leur salut comme une cote de paris. Le lecteur français, qui n'est point comme l'anglais au courant de toutes les péripéties de la vie de Gordon, regrettera sans doute qu'on n'ait point fait précéder ce journal d'une notice biographique; si, pour lui, la question politique de l'abandon du Soudan n'offre pas le même intérêt qu'on y trouve au delà de la Manche, l'homme et son caractère sont pour le surprendre et le passionner. Il y a dans cette façon de comprendre le jeu de la vie, une telle hauteur, une si imperturbable netteté, cela est si loin, et de notre temps, et de notre race que, même fût-on peu attiré d'ordinaire par des récits d'expéditions lointaines, on se laissera prendre à ce livre et on fera bien.

A. J.

*
* *

DICTIONNAIRE UNIVERSEL, ILLUSTRÉ, BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE, publié sous la direction de JULES LERMINA. 1 vol. gr. in-8°. *Boulanger*, éditeur.

Voilà un livre qui sera la providence des chroniqueurs. On y trouve de tout et plus encore : le portrait de la duchesse de Chaulnes, le récit de la première représentation d'Amhra et la date de la fondation du journal *La Paix*. Il contient tous les renseignements que l'on peut entasser en 1,400 pages, sur les hommes et les événements contemporains. La partie bibliographique est très développée et certains portraits ont au moins le mérite de la ressemblance. M. Jules Lermina est connu depuis longtemps pour un intrépide travailleur : il sera béni désormais par vingt générations de journalistes et j'imagine qu'il retrouvera souvent des pages de son dictionnaire sous formes de notices nécrologiques ou apologétiques. Bien des confrères vont lui devoir leur réputation de conscience et d'érudition.

H. L.

VICTOR DE LAPRADE, SA VIE ET SES ŒUVRES, par EDMOND BIRÉ. *Perrin et Cie*, éditeurs.

C'est un homme très rare que M. Edmond Biré, un breton bretonnant de vieille roche, aux convictions fidèles et indomptables, entêté de bien public et de vérité historique. On n'imagine pas à quel point il pousse cette science des détails qu'il a déployée dans son *Bourgeois de Paris sous la Terreur,* dans son *Victor Hugo avant 1830,* surtout dans son beau livre des *Girondins* où il démolit de main de maître la légende de ces pédants de la Révolution qui, pour parler de justice, de générosité, attendirent que leur propre tête fut menacée et mise à prix. Michelet, Quinet, Lamartine et autres romanciers de la Révolution portent aux nues Mme Roland, proclament Vergniaud incomparable et chantent les vertus de Barbaroux. Edmond Biré ne s'arrête pas à cette fantasmagorie, il consulte les textes, les documents historiques, les mémoires et restitue les figures avec la tranquillité d'un greffier qui lit un jugement. M. Thiers rapporte que tel fait s'est passé dans la matinée de Vendémiaire : Edmond Biré ne se contente pas de si peu, il compulse, va aux sources, découvre que la chose a eu lieu à cinq heures et demie du soir ; pour peu que vous y teniez, il vous fera aussi le calcul des secondes. Quelqu'un me contait que M. Taine s'avisa de contester une date du livre des Girondins. Biré l'apprend, part aussitôt pour Paris, demande une entrevue à M. Taine, discute pied à pied, réfute victorieusement les objections et reprend aussitôt le train. Après avoir causé avec lui, M. Taine, dit-on, s'écria : « C'est l'homme le plus ferré sur les dates que j'aie vu ; il a le génie de la virgule et de la minute ».

Edmond Biré habite Nantes et sa vie me rappelle involontairement ces vers de Sully-Prudhomme sur Spinosa :

> C'était un homme doux, de chétive santé,
> Qui, tout en polissant des verres de lunettes,
> Mit l'essence divine en formules très nettes,
> Si nettes que le monde en fut épouvanté.

Dieu merci ! l'auteur des Girondins a une santé de granit, et il est solide comme un chêne. En suivant la vie de Victor de Laprade, sans dissimuler ses illusions passagères, en analysant ses œuvres, il a fait un beau livre, une bonne action. Autour du poète gravitent d'autres figures d'écrivains, d'orateurs, d'hommes d'État : Chateaubriand et Napoléon III, Lamartine et Manzoni, Ballanche son ami bien aimé, George Sand et la princesse Belgiojoso, Villemain et Gustave Planche, Augustin Thierry et Mignet, Sainte-Beuve et Pontmartin, Brizeux et Autran, Alfred de Vigny et Auguste Barbier... Le cadre s'agrandit naturellement et, dans ce défilé d'anecdotes, de traits précieux, dans ces conversations d'âme à âme, l'histoire littéraire de 1830 à 1880 apparaît vivante, attrayante comme un roman. Victor de Laprade se montre à nous tel qu'il était réellement ; non seulement il fut un homme d'honneur, mais il fut l'homme de l'honneur.

Il fait d'abord un retour hardi à la mythologie grecque, éclairant avec l'idée chrétienne, avec la lampe de l'Église les ombres de la légende antique. Et cela en plein romantisme, en pleine résurrection d'un moyen-âge de fantaisie. Au lieu d'aborder la poésie rêveuse, élégiaque, intime, il se réfugie dans la poésie impersonnelle et philosophique : il écrit *Psyché*, *Eleusis*, les *Poèmes évangéliques*.

Un jour vient où le moyen-âge l'attire à son tour, non plus le moyen-âge romantique, celui de la *Cour des miracles* ou de la *Tour de Nesle,* mais le moyen-âge chevaleresque et chrétien. Il compose alors cette adorable chanson de geste, ce poème de la *Tour d'ivoire,* d'une inspiration si pure, d'un art si achevé. Après la Tour d'ivoire, *Pernette;* la chanson de geste des paysans après celle des chevaliers, l'épopée contemporaine après celle du moyen-âge.

Après avoir brandi le fouet de la satire et chanté la patrie, il chante la moisson et fait *Le livre d'un père*. « La maison et la patrie, dit un poète de l'*Anthologie,* sont la grâce de la vie ; tous autres soins, pour les mortels, ce n'est pas vivre, c'est souffrir ». Et enfin le *Livre des adieux,* le dernier recueil du poète, le dernier et peut-être le plus beau.

Edmond Biré termine en rappelant cette pensée de Fénelon qui définit d'avance Victor de Laprade : « Autant on doit mépriser les mauvais poètes, autant doit-on admirer et chérir un grand poète qui ne fait point de la poésie un jeu d'esprit pour s'attirer une vaine gloire, mais qui s'emploie à transporter les hommes en faveur de la sagesse, de la vertu et de la religion. »

VICTOR DU BLED.

*
* *

LES HOMMES ET LES IDÉES, par HENRY HOUSSAYE. Paris, *Calmann-Lévy,* éditeur.

On retrouve avec plaisir dans ce volume les articles publiés, au cours de six années, par M. Henry Houssaye, sur diverses questions d'histoire, d'art et de littérature. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la table de cet ouvrage pour voir combien est variée la curiosité de son auteur. Fortement nourri des lettres antiques et voué à la Grèce dès le berceau, c'est toujours le Beau qu'il recherche à travers le présent et le passé. Il préfère parler de ce qu'il aime et se complaît, avec une bonne grâce parfaite, dans l'admiration. Victor Hugo, Théophile Gautier, MM. Ernest Renan, Théodore de Banville, Auguste Vacquerie, lui ont inspiré ses meilleures pages. M. Houssaye excelle à mettre en lumière la vertu caractéristique de ses maîtres préférés. « Le grand art, dit-il, par exemple, de Paul de Saint-Victor, était la patrie à ses yeux : il s'armait pour la défendre contre les Barbares comme un grec de Marathon ». N'est-ce pas fort bien vu et fort bien dit ? En faut-il davantage pour réconcilier avec la mémoire du superbe critique, ceux qui éprouvaient pour sa personne une respectueuse et insurmontable antipathie ?

L'auteur de *Les hommes et les idées* professe, lui aussi, cette religion païenne de la beauté pure. Cela, qu'il me permette de le lui dire, le rend parfois sévère, jusqu'à la dureté, pour quelques romanciers contemporains, et non des moins considérables. Je sais des admirateurs du puissant talent de M. Émile Zola, que certain chapitre sur le naturalisme va contrister ; d'autres en voudront à M. Henry Houssaye d'avoir parlé presque daidaigneusement de l'*Éducation sentimentale*. Mais le critique bénisseur est un tel fléau qu'il faut savoir gré à un écrivain de proclamer ses haines comme ses enthousiasmes. Rien ne vaut la sincérité. Lorsqu'on y joint le don de l'expression claire et bien française et les ressources d'une érudition sans pédantisme, on écrit des livres précieux, tels que celui que nous signalons ici aux amateurs de pensées justes et de bon langage.

H. L.

*
* *

DEUX MARIAGES, par PAUL BONHOMME. 1 vol. in-18. *Firmin Didot et C^ie^,* éditeurs.

On se plaint souvent en France qu'il ne se rencontre point dans la littérature, toute tournée à ce qu'il semble du côté du naturalisme, de livres amusants et agréables, de teintes douces, de tendances morales, qui soient analogues à ces *Novels* qui nous viennent par brassées d'Angleterre et que certaine entreprise allemande distribue à bon compte aux quatre parties du monde. C'est une lacune que la maison Didot a tenté de combler avec sa *Bibliothèque des mères de famille*. Je n'aime point beaucoup ce titre : s'il rassure quelques personnes, il en écartera beaucoup d'autres et je préférerais l'honnêteté sans rubrique. Le roman *Deux mariages* n'y aurait rien perdu. C'est une histoire aimable, écrite en un style simple, qui se déroule dans des paysages justement vus, au milieu de détails bien observés. Livre naturel, point cherché et très moral.

C. D.

*
* *

SERVIENNE. *Histoire d'une servante,* par LÉON BARRACAND. 1 vol. in-12. *Charavay frères et C^ie^,* éditeurs.

M. Léon Barracand excelle dans ces simples récits où la vertu, une personnalité bien démodée, joue encore le principal rôle. M. Barracand est l'ami des humbles et il en fait volontiers les héros touchants de ses contes. Cette fois, c'est de l'obscure dévouement d'une servante qu'il nous entretient : on remarque dans cette histoire les tendances d'un moraliste modeste, sans nul soupçon de pédantisme pédagogique, et de réelles facultés d'émotion. Malgré sa prédilection pour le bien, M. Barracand connaît le mal et sait le découvrir sous

tous ses masques. Il n'est pas dupe ; il est philanthrope avec bonhomie. C'est pourquoi les vieux comme les jeunes peuvent se plaire à le lire. On sait avec quel soin et quel goût MM. Charavay habillent leurs auteurs : le joli volume de *Servienne* fait honneur à leur réputation.

H. L.

*
* *

UN CRIME D'AMOUR, par M. Paul Bourget. Paris, chez *Lemerre*, éditeur.

M. Paul Bourget s'obstine à ne tenir aucun compte de cette esthétique nouvelle du roman selon laquelle l'écrivain ne doit plus créer d'êtres pensants. Il persiste à se préoccuper du cerveau de ses personnages et à chercher les causes profondes de leurs joies ou de leurs souffrances. Ce qui l'intéresse et ce qu'il nous invite à regarder, c'est l'intérieur des âmes. Il n'a pas de trop de tous ses dons d'artiste, joints à ses rares facultés d'analyste et de psychologue, pour imposer au public contemporain, habitué à d'autres plaisirs, cette littérature toute spirituelle.

Le succès de *Cruelle énigme* avait déjà brillamment récompensé le jeune romancier de sa vaillante tentative. Son nouveau livre, *Crime d'amour,* semble réservé à une fortune plus heureuse encore. Il est inutile de raconter ce roman, dont la fable est des plus simples et vieille comme l'amour et la douleur. M. Paul Bourget est de ceux qui ne croient plus, en art, aux sujets neufs. Ce qu'il y a de plus intéressant dans une œuvre littéraire, n'est-ce pas la manière dont l'auteur suit son rêve de l'homme et de la vie et fait-on jamais autre chose, en écrivant, que se raconter soi-même? Cette fois, M. Paul Bourget nous donne son poème de la pitié. Un sincère et poignant poème, d'un charme obsédant, d'une belle et profonde mélancolie.

H. L.

*
* *

LE CANAL DE PANAMA, par Lucien N. B. Wyse. In-4°. *Hachette,* éditeur.

Aujourd'hui, tout le monde s'occupe de Panama et des actions du Canal, mais personne, ou presque personne, ne sait où, comment, dans quel temps, par quels moyens le fameux Isthme peut être percé. Il suffisait à ce qu'il semble que l'idée parût ingénieuse et grandiose pour que, sans plus d'étude, on se jetât à la réaliser avec la fougue naturelle à notre tempérament national, avec cet *emballement* qui fait parfois accomplir les grandes actions, mais qui mène, parfois aussi, aux désastres gigantesques. Pourtant, bien avant l'époque où fut constituée la Société financière qui s'occupe aujourd'hui de percer le Canal, bien des projets avaient été conçus et bien des combinaisons imaginées. A tous ces tracés plus ou moins fantaisistes, manquait la base nécessaire d'une exploration raisonnée. Le premier, M. Lucien Bonaparte Wyse, surmontant des difficultés de tout ordre, a parcouru l'Isthme entier, a déterminé nettement sa constitution géographique et géologique et rassemblé les matériaux d'une enquête sérieuse. En même temps, il a, par des négociations habilement menées, su constituer en faveur de l'œuvre qu'il avait entreprise, une sorte d'état légal qui permettait d'entreprendre les travaux sans avoir à redouter les revendications des États-Unis ou à combattre d'une façon trop onéreuse les droits des concessionnaires du chemin de fer de Colon à Panama. M. Wyse, qui fait de cette grande question du percement des isthmes la préoccupation de sa vie, est donc un spécialiste dans toute la force du terme et son témoignage a dans la question un poids d'autant plus lourd qu'il est à peu près seul à savoir ce dont il parle. Son livre, d'un intérêt extrême, touffu et feuillu comme une de ces forêts du nouveau monde au milieu desquelles il est allé, avec quelques compagnons dont plusieurs sont morts à la peine, reconnaître le meilleur tracé du futur canal, débute par un coup d'œil général sur l'Isthme Colombien, dont une admirable carte permet de suivre et d'embrasser tous les détails. Il résume ensuite toutes les explorations effectuées, démontre par où elles péchaient et raconte ces voyages accomplis de 1876 à 1878 par la commission présidée par M. Wyse, voyages qui seuls ont donné des résultats définitifs. Le sujet ainsi posé, M. Wyse examine dans une troisième partie les divers tracés proposés pour joindre l'Atlantique au Pacifique. Un tableau synoptique, accompagné d'un tableau graphique, permet de saisir en un instant les combinaisons diverses, de suivre le parcours, de jauger les mètres cubes de déblai et de remblai, rend compte des facilités et des inconvénients, des sujétions politiques et financières de chaque projet, établit le coût approximatif, les frais annuels, la durée probable des travaux. On touche du doigt les difficultés, les impossibilités même. La quatrième partie, plus personnelle, est consacrée aux négociations politiques et privées, relatives à l'Isthme et dans une cinquième partie, M. Wyse rend compte de l'état des travaux et de la situation de la Compagnie du Canal Interocéanique. Il n'est point à dissimuler que ce dernier chapitre, tout de polémique, est celui qui est de nature à intéresser spécialement les actionnaires du Canal. Nous aurons peut-être à revenir sur ses conclusions et à en entretenir les lecteurs de la *Revue*. Aujourd'hui, nous ne voulions que leur signaler un beau livre qui les met au courant d'une question qui touche le monde entier et qui fait autant d'honneur à son auteur que ses explorations avaient pu lui en faire.

F. M.

# CHRONIQUE DES THÉATRES

Odéon, *Un Fils de famille.* — Cluny, *Doit-on le dire?* — Vaudeville, *Le Voyage de M. Perrichon.* — Comédie-Française, *L'Aventurière.* — Châtelet, *L'Assommoir.*

Il ne faut jamais dire, en littérature, qu'un genre est démodé et qu'une forme du plaisir est abolie. Je croyais les colonels du *Gymnase* morts et enterrés : la reprise du *Fils de famille* m'a montré mon erreur. Le vrai colonel, celui du *Théâtre de Madame,* est plus vivant que jamais; il lui a suffi de paraître pour conquérir les cœurs. Qui oserait affirmer maintenant que les serviteurs dévoués et les ingénieurs ne vont pas sortir de leurs tombeaux? Hier encore, j'aurais mis nos directeurs au défi d'exhumer « l'Anglais », le Mylord légendaire, qui fut le souffre-douleur de nos pères. Aujourd'hui, l'Anglais est à nos portes; je l'attends de pied ferme. Sous le gouvernement de Juillet, il disait : *Goddam!* et le parterre se pâmait de rire. Ne le défiez pas de dire *goddam!* il vous prendrait au mot. Et vous ririez! Et moi aussi, peut-être. On ne sait jamais.

Supposez que je rencontre sur le boulevard un de nos jeunes auteurs dramatiques, épris d'originalité et de modernisme, et que le dialogue suivant s'engage entre lui et moi :

— Voulez-vous un sujet de pièce? lui dis-je. Le succès est sûr.

— Est-il intense, votre sujet?

— Vous en jugerez. Écoutez plutôt. — Un fils de famille, spirituel, étourdi, généreux, aimé des femmes, mauvaise tête et bon cœur, fait des dettes, commet mille folies. Son père le chasse. Il s'engage dans les lanciers.....

— Parfait! Je vois votre idée. Il s'abrutit, tombe dans les liqueurs. Série d'observations cruelles sur l'ivrognerie. Types d'alcooliques. Peut-être un effet de combustion spontanée à la fin du quatre... Intense!

— Vous n'y êtes pas. Laissez-moi finir. Armand (je tiens à ce qu'il s'appelle Armand) s'engage donc dans les lanciers. Il devient la coqueluche du régiment, paie secrètement les dettes de son maréchal-des-logis qui l'en remercie avec une émotion contenue, lutine une piquante paysanne dont l'identité est mystérieuse, retrouve un ami d'enfance, tombe dans ses bras et, finalement, accepte de rentrer pour un soir, au mépris de la discipline, dans le tourbillon du monde. Voilà mon premier acte. Il est trouvé, n'est-ce pas? Voulez-vous le corser? Je creuserai le maréchal-des-logis : j'en ferai un grognard qui dira « subséquemment, consécutivement et alors pour lors »; s'il le faut, j'ajouterai une chanson sur les lanciers de France et j'irai même, s'il est nécessaire, jusqu'au refrain à l'unisson. Qu'en dites-vous?

— ?.....

— Second acte. Mon fils de famille a dépouillé l'habit militaire; il pénètre, accompagné de son ami, dans les salons d'une jeune veuve, laquelle donne une soirée. Pourquoi donne-t-elle une soirée? Parce qu'elle va épouser un colonel. Or, et ceci est le nœud du drame, ce colonel est celui du régiment auquel Armand appartient. Stupéfaction de mon héros, apprenant qu'il va se trouver face à face avec son supérieur. Pour comble de surprise, il a découvert, dans la belle veuve, sa paysanne du premier acte. Échange de regards, émotion communicative, passion naissante, que les obstacles ne feront qu'irriter. Présentation d'Armand au colonel, qui est à cent lieues de deviner qu'il a affaire à un de ses lanciers. Le vieux soldat flaire un rival dans ce godelureau. Suite de scènes comiques entre les deux hommes. Armand, téméraire comme un jeune premier, persifle son chef, le ridiculise, le brave. Mécontentement, légitime d'ailleurs, du colonel. Peu à peu, Armand et lui en viennent à l'insulte. Ils se provoquent et vont en découdre au fond du jardin, ainsi que cela se pratique journellement dans les soirées dansantes. Évanouissement momentané de la belle veuve. Armand est blessé au bras. Rideau.

— !.....

— Au trois, le colonel apprend qu'un de ses hommes a quitté le quartier la nuit précédente. Il se fait amener le délinquant et reconnaît en lui l'insolent dandy avec lequel il a croisé le fer. Tableau. L'anxiété du public est poignante. Que va-t-il arriver?

— Je vois! Armand est fusillé sur la scène. Il ne meurt pas sur le coup. Horrible agonie. On lui donne le coup de grâce dans l'oreille droite. On le rate. A recommencer dans l'oreille gauche. Un effet sûr... Très décadent!

— Vous n'y êtes pas du tout. Le colonel PARDONNE. Oui, il pardonne! Il est comme cela.....

— Et après?

— Après? Rien. Armand épouse la jeune veuve et rentre dans le monde où d'éclatants succès lui sont réservés. Eh bien! comment trouvez-vous mon sujet de pièce?

— Idiot!

Vous vous trompez, mon camarade. Un tel sujet n'est pas idiot, puisque quinze cents Parisiens de 1886, et non des moins blasés ni des moins subtils, ont daigné

y prendre du plaisir; puisqu'ils ont ri des joyeusetés antédiluviennes du maréchal-des-logis Kirchet, et pleuré de joie au dénouement. C'est du théâtre cela, voyez-vous. Scribe fut un dieu, et MM. Bayard et Biéville sont ses prophètes. Comme ils savaient, ceux-là, ce que demandent à l'art dramatique les braves gens qui viennent digérer dans une stalle jusqu'à l'heure du dernier omnibus! Une distraction fugitive d'un instant, avec le moins de littérature possible, et jamais de style. Etudiez le manuscrit du *Fils de famille;* je vous défie d'y découvrir l'ombre même d'une phrase écrite. Pensez-vous que le premier venu puisse atteindre d'un seul bond un résultat pareil? Il faut, pour cela, non seulement le don naturel, le présent divin, mais encore la pratique et l'expérience. C'est ainsi que l'on écrit des pièces à jamais jeunes et que l'on coule des colonels dans le bronze.

Qu'on n'aille pas croire au moins que je proteste contre cette reprise. En matière de théâtre — tant pis si l'aveu paraît cynique — je ne connais pas de criterium plus sûr que le succès. Puisque le public est content, il n'y a rien à dire. Les payants, « ces gredins de payants », comme disait Roqueplan, méritent bien que l'on fasse de temps à autre quelque chose pour eux. D'ailleurs, le directeur de l'*Odéon* a assez servi, en maintes circonstances, les intérêts de l'art, pour avoir acquis le droit de changer son affiche au gré de la mode. J'ajoute qu'en ce qui me concerne, j'ai été heureux, par dépravation d'archéologue, d'entendre quelques facéties militaires.

Qu'il me soit permis, cependant, d'exprimer un regret. Le dialogue du *Fils de famille* était jadis agrémenté de couplets. Pourquoi, s'il vous plaît, s'est-on permis de les supprimer à l'*Odéon?* Que signifie cette lâche concession à l'esprit moderne? Comment comprendre l'âme des personnages, sans ces couplets nécessaires à leur psychologie? Pense-t-on que MM. Bayard et Biéville les aient mis pour rien, pour le plaisir? Que devient le respect des textes?

On a pu voir, à cette représentation du *Fils de famille,* quel degré de perfection atteignent les comédiens, lorsqu'ils ne sont troublés par aucune considération étrangère à leur art, (je fais allusion à ces deux fléaux du théâtre: le style et la pensée). Il est impossible de voir un colonel plus complet que Lafontaine, qui reprenait le rôle après trente-quatre ans. La voix, le geste, la démarche, la petite toux rogue aux moments difficiles, tout est observé, tout est rendu par lui avec un goût sûr et une mesure exquise. Quel talent il dépense pour éviter de tomber dans la charge! Je voudrais pouvoir faire le même compliment à M^me^ Crosnier; mais, cette fois, l'excellente comédienne, si maîtresse d'elle-même d'ordinaire, s'est complue aux effets faciles et n'a réalisé qu'une caricature. M. Dumény a la distinction, le brio et même la pointe d'émotion discrète d'un jeune premier accompli. M^lle^ Léonide Leblanc n'avait qu'à être séduisante, ce qui est pour elle un simple jeu. La mise en scène est telle qu'on devait l'attendre d'un artiste aussi intelligent et aussi soigneux que M. Porel.

Nous n'avions pas oublié *Doit-on le dire?* cette réjouissante bouffonnerie, dans laquelle M. Eugène Labiche a traité, sous un titre caldéronien, une question ardue de morale mondaine. L'ouvrage avait eu jadis au *Palais-Royal* un succès énorme. Il nous semble entendre encore l'énervant fausset de Gil Pérès, le nasillement discret de Hyacinthe et les bruits vagues que produisait dans le gosier de Brasseur la présence d'un cure-dents égaré. Les comédiens de *Cluny* avaient à lutter contre ces souvenirs écrasants : ils se sont gardés d'imiter leurs inimitables devanciers et ont joué naïvement, à la bonne franquette, en se laissant porter par le dialogue. C'est la bonne méthode; elle leur a réussi.

*Doit-on le dire?* c'est le Labiche fou et excessif. *Le voyage de M. Perrichon,* c'est le Labiche de demi-teinte, le Labiche contenu, quasi philosophe. L'un vaut l'autre; nous avons pu faire la comparaison à quelques heures de distance. Il devient classique, le maître rieur. Son théâtre, comme dirait Pécuchet à Bouvard, « fait partie des livres de bibliothèque ». On le lit, on le commente; avant dix ans, les conférenciers y feront des trouvailles ingénieuses. En attendant qu'on nous le gâte, dépêchons-nous d'en jouir en toute candeur. Quelle sera sa fortune au siècle prochain? Nul ne le sait. Le jeu de société qui consiste à distinguer dans l'œuvre d'un homme ce qui doit « rester » de ce qui doit périr, nous a toujours paru un exercice aussi vain qu'inoffensif. Comment et de quoi riront nos fils? Problème insoluble. *Le voyage de M. Perrichon* sera-t-il un chef-d'œuvre? nous l'ignorons. Il en est un pour nous, voilà qui est sûr. Au *Vaudeville* il n'y avait pas vingt personnes qui ne connussent la pièce par cœur et la dernière reprise datait de 1880! Et le public a ri, d'un bout à l'autre, d'un rire tout neuf, comme au premier soir. Cet esprit-là n'a pas une ride.

J'avais tellement encore au bout de la lorgnette la bonne face, solennelle et béate, de Geoffroy, que j'étais gêné pour apprécier ce qu'il y a de très fin et de très personnel dans le talent de M. Jolly. L'excellent comique a créé son Perrichon à lui. Peut-être y met-il du sien un peu plus qu'il ne faudrait. Mais cette légère réserve est à peine indiquée que je m'en repens comme d'une injustice. D'ailleurs la salle entière a donné raison contre moi à M. Jolly.

*La Comédie-Française* a soumis M^lle^ Blanche Pierson à une épreuve terrible en lui confiant, dans l'*Aventurière,* ce rôle de Clorinde où M^me^ Sarah

Bernhardt ne réussit qu'à moitié et que Mlle Croizette, avant de disparaître, enrichit de sa grâce superbe. Mlle Pierson a été une des femmes les plus séduisantes qu'on ait admirées sur la scène. Ceux qui l'on vue jouer, dans *La princesse Georges,* un personnage méchant de fille de marbre, se souviennent encore de sa glaciale et svelte beauté de walkyrie. Mais hélas! le temps, qui touche aux plus charmantes choses d'ici-bas, condamne désormais Mlle Pierson aux mères encore belles ou aux institutrices spirituelles, dans la manière grisâtre de la sympathique demoiselle des *Pattes de mouche*. Pourquoi la charger de réaliser des héroïnes, des amazones, des dompteuses telles que l'*Aventurière* et l'*Étrangère?* Qui donc commet de si lourdes bévues? Ce n'est pas le Comité, puisqu'il est infaillible. Qui donc, alors?

Tant il y a que Mlle Pierson, malgré son zèle et son intelligence, a prêté à une courtisane de la Renaissance italienne les allures d'une bourgeoise de Scribe. A ses côtés, M. Got...... Ici, je m'arrête et ma plume refuse de se rendre complice d'un blasphème. Eh bien, non; tant pis, j'aime mieux tout dire! M. Got est un comédien de premier ordre, il a le sens du pittoresque et le génie de la farce, il nous montrait dernièrement, à la fête de l'*Opéra,* un *Patelin* d'une fantaisie prodigieuse, mais le doyen de la Maison de Molière ne doit plus tenter des expériences ni courir des hasards de débutant. On se casse le cou à tous les âges, et c'est un casse-cou que ce rôle d'Annibal. M. Got, — la prétention était chez lui fort légitime, — a tenu évidemment à ne point marcher dans les souliers de ses prédécesseurs. Il a toujours, si j'ose dire, le jeu *intentionnel* et cherche volontiers à renchérir. A force de retoucher, de corriger cette figure picaresque, il l'a rendue méconnaissable. Annibal nous apparaît comme un coquin truculent, débraillé, candide : M. Coquelin ne se trompe point, en le jouant en dehors. M. Got, pour l'avoir trop creusé, l'a fait sombre, d'une tristesse hideuse et presque tragique. Il l'a privé ainsi du charme bizarre et de l'aisance de capitan que le drôle doit garder, sous peine de révolter toutes les pudeurs. Annibal, tel que M. Got le sent et le montre, avilit inutilement Clorinde et ravale Monte Prade au rang des dupes imbéciles. Soyez sûrs que de nous tous c'est encore M. Émile Augier qui comprend le mieux son Annibal. Or je doute fort qu'il le voie aussi noir. — Ceci dit en toute déférence.

Puisque je suis en train de manquer de respect à la *Comédie-Française,* j'ai presque envie d'aggraver mon cas. Voici. — Le Comité, l'assemblée la plus active et la plus énergique que nous ayons eue depuis la Convention, vient de prendre, comme en se jouant, quelques résolutions suprêmes. Ainsi que la Convention, il a fait des victimes. Il y a donc eu des grincements de dents et de beaux yeux ont versé des larmes. Mais que font des pleurs à ces Saint-Just, à ces Billaud-Varenne, inflexibles comme la loi? Le Salut Public avant tout. Le Comité a un grand devoir, auquel il sacrifie le reste : celui de restaurer l'autorité en France.

Maintenant que l'autorité est restaurée, pourrai-je humblement hasarder deux ou trois observations, dont je sais d'avance la parfaite inutilité? L'engagement de Mlle Dudlay n'a pas été renouvelé. C'est à merveille. Mlle Dudlay n'était pas une Rachel, encore qu'elle eût fort décemment, il nous en souvient, joué les rôles de Pauline et de Camille. Je ne proteste pas, je m'incline : il faudrait cependant nous dire par quelle artiste on compte remplacer Mlle Dudlay (1). On parlait de Mlle Weber, mais il paraît que cette jeune fille, si richement douée, à laquelle un public enthousiaste avait fait crédit pour sa vie entière, vient de prouver, dans *Andromaque,* qu'à dix-neuf ans elle ignorait encore quelques-uns des secrets de son art. Le fait est à peine croyable et, cependant, je serais tenté de féliciter Mlle Weber. Heureuse enfant, qui n'a pas tout deviné et à laquelle il reste à apprendre! Pourvu qu'elle comprenne son bonheur; avec le talent qu'elle a déjà, il ne lui en faut pas davantage pour aller loin. Mais passons. Mlle Weber n'est donc pas mûre pour les grands emplois, et Mlle Dudlay, qui les tenait en attendant mieux, va disparaître. Encore une fois, qui jouera, rue Richelieu, Phèdre, Hermione, Athalie, Roxane, Pauline, Camille et Chimène? Moi qui n'entends rien aux choses du théâtre, j'aurais pensé à Mlle Lerou. Ceux qui ont vu cette consciencieuse et passionnée comédienne dans *Œdipe-Roi,* ou dans *Phèdre* (où elle savait se contenter du rôle modeste d'OEnone), ont découvert en elle de rares qualités de diction, de tenue, d'ardeur et surtout ce beau don de s'exprimer naturellement en vers, que le décret de Moscou ne suffit pas à conférer et que certains sociétaires de ma connaissance ne possèdent pas ou ne possèdent plus. Or, Mlle Lerou, elle aussi, est remerciée, et l'ukase qui la frappe est sans recours possible. Qu'elle aille jouer la *Tour de Nesle* en province, si le cœur lui en dit. J'irais, à sa place! Je jouerais n'importe quoi devant n'importe qui, et la preuve de mon très réel et très sérieux talent une fois faite, j'attendrais le moment de rentrer, dans Athalie par exemple, sur la scène dont un caprice me chasse. Qui rirait le dernier? Ce serait encore le public, et cette fois il rirait de plaisir en découvrant une tragédienne de race.

A mesure que j'écris, je m'aperçois que je suis ridicule et j'éprouve un peu de honte. Il s'agit bien de tragédies et de tragédiens! Paris, dit-on, n'aime plus que le monologue et la comédie de paravent. Mais dussé-je rester seul, avec M. Francisque Sarcey, à me battre contre des moulins, j'affirme qu'il y a aussi des monologues dans Corneille, et de très beaux mêmes. Pourquoi nos grands classiques ne pourraient-ils pas, de temps en temps, fournir les lendemains de l'*Héritière?* J'y

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, Mlle Dudlay a été maintenue dans son emploi. Mais ce n'est pas le comité que nous devons féliciter de cette mesure.

verrais au moins un avantage : celui d'empêcher les étrangers de confondre notre premier théâtre avec la salle des fêtes du casino de Vichy.

De l'admirable roman d'Émile Zola au bon *Mélo* de M. Busnach, il y a la différence du bronze au zinc d'art. *L'Assommoir,* drame en neuf tableaux, n'est qu'une entreprise industrielle. A ce point de vue, il faut convenir que la pièce porte sur le public et que la foule s'y amuse, au *Châtelet* comme à l'*Ambigu*. Quant à y voir la preuve d'un art nouveau, c'est autre chose. En admettant qu'il y aura jamais un art nouveau, ce dont quelques personnes doutent encore, M. Busnach n'en sera pas le révélateur. Quand je vois Gervaise, soutenue par un trémolo sentimental, cacher une fleur dans son sein tout en essuyant une larme furtive, je songe aux grisettes de Paul de Kock et j'appréhende qu'en dépit du fameux dilemme « la République ne soit jamais naturaliste ». Quant à Gouget, j'ai envie de voter pour lui lorsqu'il parle au peuple, mais ce moment d'enthousiasme me reporte à l'honnête ouvrier de 48 et ma foi dans la méthode expérimentale en est troublée. Je découvre sous le bourgeron de Mes-Bottes une trop belle âme et la grande Virginie me paraît fille d'un des bons traîtres du boulevard du Crime. Coupeau et ses rats me rendent un peu de confiance, mais décidément, quelque soit mon goût pour les rats, j'aime mieux les lire que les voir. C'est gentil, le delirium tremens, mais on peut si aisément s'en procurer le plaisir dans la vie réelle ! Il suffit de connaître un interne de Saint-Anne : c'est une question de relations. D'ailleurs, comme j'avais déjà vu naguère M. Gil Naza se rouler sur le ventre et pousser des hurlements inhumains, j'ai cru inutile de m'offrir une seconde fois ce divertissement et je suis parti avant les rats. J'ignore donc comment M. Paul Deshayes se comporte dans ses rapports avec ces rongeurs. Il a dû s'en tirer à merveille et ce n'est pas un gros compliment que je lui adresse là, car le premier figurant venu saurait exécuter congrûment un exercice de ce genre ; il n'est pas besoin, pour faire l'homme saoul, d'être un Talma. J'aime mieux féliciter M. Deshayes de la sympathie qu'il dégage dans les premiers actes : MM. Dailly, Rosambeau, M[me] Defresne et M[lle] Meley, méritent aussi des éloges. Mais, qu'ils le sachent, ils ne sont pas naturalistes. Personne n'est naturaliste dans cette pièce. Je ne vois que les rats qui soient sincères, et encore....

Ce qui me frappe le plus dans le drame de l'*Assommoir,* c'est qu'il est moral, d'une moralité presque pédagogique. A ce titre, il appartiendrait à l'art chinois. Que nous dit en effet M. le général Tcheng-Ki-Tong dans son spirituel volume sur le *Théâtre des Chinois?* (1). « D'après le code pénal, les représenta- « tions théâtrales ont pour but d'offrir sur la scène des « peintures capables de porter les spectateurs à la pra- « tique de la vertu. » Quand *Germinal* reviendra d'Amérique, M. Busnach agira sagement en gratifiant de l'*Assommoir* les lettrés de l'Empire du Milieu. Coupeau, qu'on appellera Kou-Po, excitera les Célestes à la pratique de la vertu. Et quel joli feuilleton écrira le général Tcheng-Ki-Tong ! Un peu trop parisien peut-être, mais ce défaut-là ne gâte jamais rien.

HENRY LAUJOL.

*P. S.* — La place nous manque pour parler dignement de la soirée donnée, le 26 février, par la *Comédie-Française* en l'honneur de Victor Hugo, soirée où M. Ernest Renan a fait ses débuts d'auteur dramatique. Nous nous promettons de revenir à loisir sur un événement aussi considérable.

(1) Un volume in-18 jésus, Calmann-Lévy, éditeur.



# CAUSERIE FINANCIÈRE

Paris, 22 Février 1886.

La situation générale des marchés financiers européens s'est beaucoup améliorée depuis notre dernière causerie, et quoique le marché de Paris n'ait suivi ce mouvement qu'à contre-cœur, les cours n'en portent pas moins la trace de l'influence étrangère.

Le pessimisme a fait de nombreuses victimes à la dernière liquidation. Une partie du découvert, qui se trouvait entre des mains plutôt faibles, a été poursuivie dans ses derniers retranchements et a été obligée de racheter. Sur la rente, notamment, quelques gros vendeurs se sont exécutés.

La meilleure tournure des événements d'Orient, les remontrances des puissances à la Grèce, surtout la confirmation de la politique de Lord Salisbury par ses successeurs au ministère, ont beaucoup atténué les appréhensions conçues au sujet d'un conflit oriental. Rien n'est encore réglé à l'heure où nous écrivons, mais on est profondément convaincu que les puissances sont d'accord pour empêcher toute réouverture de la question d'Orient.

En tout cas, la question des Balkans est entrée dans une phase qui a permis aux marchés financiers de respirer plus librement. Aussi voyons-nous poindre à l'horizon une foule de projets de conversion basés sur le bon marché de l'argent. La Banque d'Angleterre s'est vu obligée de réduire son taux à 2 °/₀. L'argent ne vaut rien, ni à Londres, ni à Paris, ni à Berlin, ni à Vienne. Nous avons déjà fait allusion à cet état de choses dans notre dernier bulletin. Il est inutile de rechercher les raisons de cette pléthore, il faut la constater et la subir. Cette fameuse reprise des affaires commerciales qui, seule pourrait apporter remède aux souffrances de millionnaires, ne veut pas venir. Les économistes pourraient bien prendre la baisse des produits pour une marée quand, en réalité, c'est un déluge.

C'est ainsi qu'on avait pensé que la baisse des blés devait être attribuée exclusivement à la baisse de l'argent métal, tandis qu'un homme d'une autorité incontestable en tout ce qui regarde le commerce des Indes, M. Alphonse Raynaud, vient de prouver que ce n'est pas la réhabilitation de l'argent métal qui suffirait pour empêcher la ruine complète de notre agriculture et qu'il faudrait encore :

1° Que le loyer des terres diminuât en France;

2° Que les impôts qui pèsent sur l'agriculture fussent réduits;

3° Que notre outillage et nos procédés de culture fussent perfectionnés;

4° Que des tarifs réduits fussent appliqués aux blés nationaux voyageant d'un point à un autre du territoire;

5° Que des droits protecteurs maintinssent le prix du blé à un minimum raisonnable.

Les conclusions de M. Raynaud peuvent être appliquées à tous les produits et à toutes les denrées. La spéculation pourrait en relever les cours temporairement, mais ses efforts se briseraient devant la grandeur de la production et devant le perfectionnement de l'outillage des transports, perfectionnement qui atteindra son apogée par l'ouverture du canal de Panama. Du reste, nous tournons dans un cercle vicieux; tout est à bon marché parce qu'il y a une trop grande concurrence parmi les producteurs. Le loyer des capitaux baisse faute d'emploi commercial. Et cependant, les seules affaires raisonnables qu'on puisse proposer au public et qui ont chance de réussir, s'appliquent encore à de nouvelles facilités de transports et de communications. On perce l'isthme de Panama, on relie Manchester à Liverpool par un canal, et on veut faire de Birmingham un port de mer, tandis que chez nous, le canal de Narbonne a de fervents adeptes et que le projet de Paris port de mer hante beaucoup d'esprits.

Dans ces conditions, le bon marché de l'argent est un facteur avec la stabilité duquel il faut compter. Comme résultat immédiat, ce sera la hausse de toutes les Rentes d'État, de toutes les valeurs à revenu fixe, et de celles dont le revenu est basé sur des données solides et stables.

La seule valeur sérieuse qui souffre de la pléthore, c'est l'action de la Banque de France. Le portefeuille de notre première institution baisse dans des proportions effrayantes. Cela se comprend facilement, car la concurrence pour le bon papier est telle, qu'il se négocie à 1/2, à 1 °/₀ au-dessous du taux de la Banque: de sorte que le portefeuille ne peut guère se garnir que de papier industriel, et par ci par là, d'effets à courte échéance que les banques et les banquiers apportent pour les faire réescompter.

Pour que la Banque de France puisse concourir, il faudrait qu'elle adoptât le système anglais qui laisse plus de latitude aux directeurs, en leur permettant de fixer un taux minimum, système élastique, grâce auquel les directeurs de la Banque peuvent faire une différence entre le papier commercial et le papier de Banque.

Il y a une certaine analogie entre le système de la Banque de France et celui de la Compagnie du Gaz. Cette dernière, contrairement au principe commercial, applique un tarif unique, quelle que soit la consommation de ses clients. C'est inéquitable et préjudiciable aux intérêts industriels de Paris. Il en est de même de la Banque de France. Son tarif unique d'escompte limite son action en écartant justement les plus gros clients.

Si le bas taux du loyer de l'argent se déclare en permanence, il faudra porter remède à cet état de choses.

Quant au renouvellement de la concession, la spéculation a tort de s'en préoccuper dès à présent. La Banque de France est une institution nécessaire; elle n'existerait pas qu'il faudrait l'inventer. Que le renouvellement de la concession entraîne des charges, nous n'en disconvenons pas. Mais, en général, nous sommes respectueux des services rendus, et hâtons-nous d'ajouter que la République française a tenu beaucoup plus compte des intérêts acquis que l'Empire allemand, qui a fait une part très large au socialisme d'État et recherche un succès auprès des masses par l'âpreté qu'il apporte dans ses démêlés avec les financiers et les boursiers.

Le grand mouvement de hausse à Berlin a pour base la conversion projetée par le ministre des finances russe et le grand succès de la conversion hongroise. En effet, le 4 % Hongrois est à 83 1/2; quand, il n'y a pas longtemps, le 6 % Hongrois n'était qu'à 70. Or, le 4 % Hongrois est le grand drapeau que l'on agite pour rallier le pavillon des rentes analogues. C'est comme cela qu'encore dernièrement, l'emprunt Serbe a été souscrit à Berlin plus de 15 fois et fait 4 % de prime. Puis, on a trouvé que la somnolence des marchés occidentaux empêchait les finances égyptiennes de ressortir leur plein effet. On s'est donc occupé des valeurs Égyptiennes, en introduisant, à Berlin, l'obligation privilégiée. C'est ainsi que le 4 % Unifié a pu remonter de 18 fr. en moins de huit jours.

On en est à se demander pourquoi la lumière nous vient du Nord. Ce n'est pas le succès de l'armée allemande en 1870 qui en est la cause, car on se rappelle bien, qu'enivrés de la gloire des cinq milliards, les marchés allemands se jetèrent dans une fièvre de spéculation qui produisit le krach de 1873. Les cinq milliards y passèrent, et il a fallu longtemps pour que la place de Berlin ressaisisse son influence. Ce fut alors notre tour de faire des folies et nous sommes ainsi arrivés à la liquidation néfaste de janvier 1882.

Depuis ce moment, nous n'avons jamais pu reprendre notre influence. Ce n'est pas l'argent qui nous manque; c'est le personnel. Toutes les fois que le navire des affaires de la ville de Paris a trouvé un capital, l'équipage a fait tous les efforts possibles pour couler le capitaine et le navire. Faisons trêve de personnalités; mais qui nous contredira quand nous citerons ce fait, qu'un homme de la valeur de M. F. de Lesseps, admiré par l'univers, est traîné dans la boue par les intrigants et les brochuriers? Il y a une institution qui n'est autre que le Comptoir d'Escompte, qui s'est créé de puissants alliés dans tout le globe, et qui a fini par être obligée d'émettre ses affaires à l'étranger, parce que, aussitôt que le Comptoir était intéressé dans une affaire étrangère, les aboyeurs lui reprochaient de favoriser l'exportation des capitaux français. Nous pourrions multiplier les exemples, mais brisons là sur ce sujet, car il est désagréable de tracer l'historique d'une meute qui s'abat sur tous les financiers et qui cherche à naturaliser le pessimisme dans le pays du rire rabelaisien et du docteur Panglosse.

Nous ne venons pas ici pour défendre les fautes financières qui ont été commises, parce que malheureusement il nous faut toujours un dada et que le dada de la gloire, nourri sous l'empire et détrôné hélas si cruellement en 1870, avait été remplacé par la légende de l'inépuisabilité de nos ressources. C'est alors que, de cœur léger, nous nous sommes lancés d'une part dans les dégrèvements et, de l'autre, dans des dépenses souvent inutiles. Seulement, si en apparence nous avons gaspillé notre argent, une partie finira par rapporter quelque chose. Sauf quelques lignes de chemins de fer électoraux, qui aboutissent dans les montagnes, le réseau créé par M. de Freycinet étend les bienfaits du chemin de fer dans des pays déserts jusqu'ici, mais qui n'en apporteront pas moins leur contingent aux grandes lignes. Ne nous fâchons pas non plus contre les dépenses pour l'instruction. Certes, on aurait pu créer des écoles moins somptueuses. Mais de même qu'on a toujours cherché le luxe et dans les temples et dans les églises pour rehausser la grandeur de l'idée religieuse, de même il est bon que les écoles soient des maisons confortables qui offrent quelque bien-être aux enfants et les attirent.

Du reste, pour parler plus terre à terre, ce n'est qu'à présent que la France commence à recueillir les effets de l'extension de l'éducation. Que l'on compare les jeunes gens français qui savent lire et écrire avec les basses classes de la population anglaise, et l'on verra que nous n'avons pas inutilement dépensé notre argent. Entre l'homme qui sait lire et écrire, et le même homme ignorant, il y a une différence de 1 à 10, et cette proportion n'existe pas seulement moralement, elle se traduira bientôt par une augmentation de capital. Notre commerce a beaucoup souffert de l'ignorance des patrons et des ouvriers, et ce n'est que par l'éducation des masses que nous pourrons concourir avec nos rivaux continentaux.

On voit, par là, que les finances françaises méritent plus de respect qu'on ne leur en témoigne généralement au temple de la rue Vivienne, et qu'avec un peu de sagesse de la part du gouvernement, le 3 % perpétuel français peut parfaitement atteindre le cours de 90, auquel la Rente anglaise le distance encore d'environ onze points.

La Rente italienne a presque reconquis les plus hauts cours de l'année passée, et à moins que l'Italie ne commette des bévues coloniales, elle franchira le pair.

Les valeurs turques profitent de la tournure pacifique de la question orientale. La Banque Ottomane traite avec le Trésor turc pour convertir en un fonds tan-

gible la dette du Trésor qui s'est trop accumulée sur le papier.

Le Suez va bien et le Panama n'a donné des mécomptes qu'aux vendeurs à découvert. La conviction qu'il sera achevé s'imposera tellement, au retour de M. de Lesseps, que les capitaux se trouveront facilement.

Il est inutile d'examiner dans cette causerie les détails de la cote. Le lecteur de la Revue y cherchera plutôt un exposé de la situation générale qu'un guide de placements. Mais on peut résumer la situation en deux mots : tous les symptômes sont favorables à la reprise des affaires financières, et cette vérité ressortira pleinement aussitôt qu'à l'approche du printemps, les questions pendantes seront réglées et que la foi dans le maintien de la paix européenne sera partagé par tout le monde.

*Les Gérants :* L. BOUSSOD, R. VALADON.

COLLECTION DE LAFAULOTTE

# OBJETS D'ART

DE

## CURIOSITÉ & D'AMEUBLEMENT

Sculptures en bois, en marbre et en ivoire; Émaux de Limoges
Faïences italiennes; Beau Plat de Bernard Palissy, d'après Briot; Faïences diverses
Armes; Fers; Antiquités
Bijoux en or émaillé et autres, des XVIe et XVIIe siècles
Verrerie de Venise; Vitraux
Orfèvrerie et montres, des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles
Tabatières, Bonbonnières, Bijoux, Miniatures
des époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI
Anciennes Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine, du Japon et autres
montées et non montées
Groupes et Statuettes; Bronzes d'art et d'ameublement des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles
Meubles en bois sculpté des XVIe et XVIIe siècles
Meubles et Sièges en bois sculpté et doré, des époques Louis XV et Louis XVI
Meubles en marqueterie de bois et autres des mêmes époques

## TABLEAUX ANCIENS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

## TAPISSERIES

LE TOUT COMPOSANT

## L'IMPORTANTE COLLECTION DE LAFAULOTTE

ET DONT LA VENTE AURA LIEU PAR SUITE DE DÉCÈS

HOTEL DROUOT, SALLES Nos 8 & 9

**Les Lundi 5, Mardi 6, Mercredi 7, Jeudi 8, Vendredi 9, Samedi 10, Lundi 12 et Mardi 13 Avril 1886, à deux heures.**

Me PAUL CHEVALLIER
COMMISSAIRE-PRISEUR
10, rue de la Grange-Batelière, 10

M. CHARLES MANNHEIM
EXPERT
7, rue Saint-Georges 7

## EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le Samedi 3 Avril 1886. — PUBLIQUE : Le Dimanche 4 Avril 1886

DE UNE HEURE A CINQ HEURES.

# TABLEAUX
## ANCIENS ET MODERNES

DESSINS—PASTELS

# COLLECTION DE M. A. C***

ŒUVRES DE PREMIER ORDRE

*Ruysdaël. — Wouwerman. — Fragonard.*
*Diaz. — Jules Dupré.*

VENTE

## HOTEL DROUOT, SALLES Nos 8 ET 9

LE LUNDI 29 MARS 1886

A DEUX HEURES

EXPOSITION PARTICULIÈRE
LE SAMEDI 27 MARS 1886

EXPOSITION PUBLIQUE
LE DIMANCHE 28 MARS 1886

*De une heure et demie à cinq heures.*

Me ESCRIBE
COMMISSAIRE-PRISEUR
*6, Rue du Hanovre, 6.*

MM. HARO FRÈRES
PEINTRES EXPERTS
*14, Rue Visconti et 20, Rue Bonaparte.*

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

# HARO FRERES

PEINTRES-EXPERTS

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES, 14, rue Visconti et 20, rue Bonaparte

---

# HENRY DASSON

SCULPTURE, BRONZES ET MEUBLES D'ART

**106, rue Vieille-du-Temple.**

---

# FÉRAL

PEINTRE-EXPERT

GALERIE DE TABLEAUX DE MAITRES ANCIENS ET MODERNES

*54, Faubourg Montmartre, 54.*

---

# TABLEAUX

PAR

## GUSTAVE COLIN

VENTE

*Hôtel Drouot, Salle N° 8*

**Le Jeudi 25 Mars 1886, à trois heures**

| COMMISSAIRE-PRISEUR | EXPERT |
| --- | --- |
| Me L. TUAL | M. P. DÉTRIMONT |
| 56, rue de la Victoire | 27, rue Laffite |

*Exposition publique : le Mercredi 24 Mars.*

---

VIENT DE PARAITRE

# TOUT-PARIS

*Annuaire de la Société Parisienne*

**35,000 noms et adresses**

PARIS, CHATEAUX ET VILLÉGIATURES

SUIVIS D'UN

**DICTIONNAIRE DES PSEUDONYMES**

*1 vol. 550 pages. Relie*

PRIX : 10 FR. — FRANCO : 11 FR.

LA FARE, **21, rue Fontaine,** PARIS.

---

# "Once Bit Twice Shy"

The photogravure now ready for issue Artist proofs signed 4 guineas. — India prints £ 1 — 11 — 6. Plain Prints £ 1 — 1.

## B. BROOKS & SONS

*171, Strand London*

PROPRIETORS OF THE COPYRIGHT.

This was considered the most popular picture ever exhibited in the Royal Academy.

---

## LA REVUE

# FÉLIBRÉENNE

Publication littéraire Franco-Provençale

SOUS LA DIRECTION DE M. PAUL MARIÉTON

*Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois*

Un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr. — Le numéro, 1 fr.

Étranger : Un an, 9 fr. — Six mois, 6 fr.

**Bureaux : 4 rue Gentil, à Lyon.**

1

## LES PÊCHEURS

*Eau-forte gravée par* LEENHOFF, *d'après* H. LEROUX

Hauteur : 0m34 — Largeur : 0m60.

| | |
|---|---|
| 75 Épreuves d'artiste sur parchemin | 150 francs |
| — avec la lettre sur Chine | 40 — |
| — avec la lettre sur Hollande | 30 — |

2

## LES BERGERS

*Eau-forte gravée par* LEENHOFF, *d'après* H. LEROUX

Hauteur : 0m34 — Largeur : 0m60.

| | |
|---|---|
| 75 Épreuves d'artiste sur parchemin | 150 francs |
| — avec la lettre sur Chine | 40 — |
| — avec la lettre sur Hollande | 30 — |

3

## PORTRAIT DE LISZT

*Photogravure d'après* LAYRAUD

Hauteur : 0m49 — Largeur : 0m28.

| | |
|---|---|
| Epreuves d'artiste | 60 francs |
| — avec la lettre sur Chine | 20 — |

4

## MARIE-ANTOINETTE ALLANT AU SUPPLICE

*Photogravure d'après* F. FLAMENG

Hauteur : 0m56 — Largeur : 0m34.

| | |
|---|---|
| Épreuves d'artiste | 40 francs |
| — en couleur | 40 — |
| — avec la lettre sur Chine | 20 — |

5

## PSYCHÉ

*Gravée par* FRANÇOIS, *d'après* JULES LEFEBVRE

Hauteur : 0m38 — Largeur : 0m25.

| | |
|---|---|
| 16 Épreuves satin (épuisées) | 200 francs |
| 125 — d'artiste sur Chine | 150 — |
| 25 — — — pour présentation | 150 — |
| 75 — avant la lettre sur Chine | 75 — |
| — avec la lettre sur Chine | 30 — |
| — — sur blanc | 25 — |

6

## LE PREMIER ÉCHELON

*Photogravure d'après* G. LANDELLE

Hauteur : 0m56 — Largeur : 0m41.

| | |
|---|---|
| Épreuves d'artiste | 80 francs |
| — en couleur | 40 — |
| — avec la lettre sur Chine | 20 — |

7

## IRIS ET PHÉBUS

*Photogravure d'après* FALERO

Hauteur : 0m28 — Largeur : 0m50.

| | |
|---|---|
| Épreuves d'artiste | 60 francs |
| — avec la lettre sur Chine | 20 — |

8

## LE ZODIAQUE

*Photogravure d'après* FALERO

Hauteur : 0m28 — Largeur : 0m50.

| | |
|---|---|
| Épreuves d'artiste | 60 francs |
| — avec la lettre sur Chine | 20 — |

9

## LE PORTEFEUILLE A PAPA

*Photogravure d'après* COOMANS

Hauteur : 0m40 — Largeur : 0m29.

| | |
|---|---|
| Épreuves en couleur | 25 francs |
| — avec la lettre sur Chine | 10 — |

10

## LES BOUCLES DE GRAND'MAMAN

*Photogravure d'après* COOMANS

Hauteur : 0m41 — Largeur : 0m29.

| | |
|---|---|
| Épreuves en couleur | 25 francs |
| — avec la lettre sur Chine | 10 — |

11

## BRUME ET SOLEIL

*Photogravure d'après* BERNIER

Hauteur : 0m50 — Largeur : 0m75.

| | |
|---|---|
| Épreuves d'artiste | 80 francs |
| — en couleur | 50 — |
| — avec la lettre sur Chine | 25 — |

12

## LE CALME

*Photogravure d'après* SMIT-HALD

Hauteur : 0m49 — Largeur : 0m83.

| | |
|---|---|
| Épreuves d'artiste | 80 francs |
| — en couleur | 50 — |
| — avec la lettre sur Chine | 25 — |

13

## LE RÉCIT DU MISSIONNAIRE

*Gravé par* VARIN, *d'après* G. VIBERT

Hauteur : 0m49 — Largeur : 0m65.

| | |
|---|---|
| Épreuves d'artiste | 120 francs |
| — en couleur | 80 — |
| — avec la lettre sur Chine | 40 — |

14

## UN REPAS CHEZ LUCULLUS

*Gravé par* GAUTIER, *d'après* G. BOULANGER

Hauteur : 0m59 — Largeur : 0m87.

| | |
|---|---|
| Épreuves d'artiste | 180 francs |
| — avant la lettre sur Chine | 120 — |
| — avec la lettre — | 80 — |
| — — sur blanc | 60 — |
| — en couleur | 120 — |

15

## LA BOUTIQUE DU BARBIER LUCINIUS

*Gravé par* GAUTIER, *d'après* G. BOULANGER

Hauteur : 0m59 — Largeur : 0m87.

| | |
|---|---|
| Épreuves d'artiste | 180 francs |
| — avant la lettre sur Chine | 120 — |
| — avec la lettre — | 80 — |
| — — sur blanc | 60 — |
| — en couleur | 120 — |

16

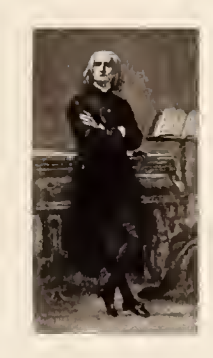
## LA PRIÈRE D'HÉLOÏSE

*Photogravure d'après* FIGUERADO

Hauteur : 0m38 — Largeur : 0m27.

| | |
|---|---|
| Épreuves en couleur | 25 francs |
| — avec la lettre sur Chine | 10 — |









4



5





8







10



11



13



12



14



16



15

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET C^ie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE

# CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

## POUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CANADA

---

La Revue " Les Lettres et les Arts " est mise en vente par souscription au prix uniforme de 72 dollars par an. On ne souscrit que pour une année au moins, et l'abonnement court jusqu'à ce que la souscription soit retirée par ordre spécial de l'abonné.

Les souscripteurs peuvent se procurer, au prix de 5 dollars, une couverture mobile en maroquin du Levant, ornée d'une dentelle d'or, exécutée spécialement pour la Revue, et portant le titre " Les Lettres et les Arts. "


CHARLES SCRIBNER'S SONS, ÉDITEURS

743 ET 745 BROADWAY, NEW-YORK.



